3 1761 04426 6260

RÉVOLUTIONS

DE

CONSTANTINOPLE

EN 1807 ET 1808.

II.

RÉVOLUTIONS
DE
CONSTANTINOPLE
EN 1807 ET 1808,

PRÉCÉDÉES D'OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'EMPIRE OTTOMAN;

PAR A. DE JUCHEREAU DE SAINT-DENYS,

Colonel au Corps royal d'état-major; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de l'ordre du Croissant ottoman.

TOME SECOND.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,
Rue Neuve des Petits-Pères, n° 3, près la place des Victoires.

1819.

IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT, HOTEL DES FERMES.

DR
131
J83
v. 2

JUL 1956

1089630

RÉVOLUTIONS
DE
CONSTANTINOPLE
EN 1807 ET 1808.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS QUI ONT PRÉCÉDÉ, ACCOMPAGNÉ ET SUIVI LA MORT DU SULTAN SÉLIM III.

Création des Nizam-Gedittes.—Troubles dans la Romélie excités par les Janissaires, qui refusent d'entrer dans ce corps régulier. — Changement du ministère. — Grands mouvements diplomatiques occasionnés par la déposition des princes grecs Morusi et Ipsilanti. — Invasion des provinces de Valachie et de Moldavie par les Russes. — Déclaration de guerre contre la Russie. — Passage des Dardanelles, et apparition d'une flotte anglaise devant Constantinople. — Attaque de l'Égypte par une armée anglaise partie de la Sicile et de Malte — Résultats de ces entreprises. — Déclaration de guerre contre

la Grande-Bretagne. — Révolte des Janissaires et des Yamacs contre le sultan Sélim. — Déposition et captivité de ce prince. — Avènement de Moustapha IV. — Abolition des Nizam-Gedittes. — Entreprise de Moustapha Baïractar pour rétablir le sultan Sélim. — Mort de Sélim. — Déposition et captivité du sultan Moustapha. — Avènement du sultan Mahmoud. — Création d'un nouveau corps régulier sous le titre de Seymen. *— Révolte des Janissaires contre Moustapha Baïractar. — Mort de Baïractar et du sultan Moustapha IV. — Abandon définitif du projet de former des corps réguliers disciplinés à l'européenne.*

La paix d'Amiens rendit une tranquillité précaire à l'Europe en 1802, et fut suivie d'un traité qui rétablit les anciennes relations commerciales et politiques de la France avec la Turquie. La Porte, à qui une entreprise audacieuse avait enlevé l'Égypte, fut remise en possession de cette province importante et déclarée protectrice de la nouvelle république des Sept-Iles : mais forcée de s'allier aux cabinets de Pétersbourg, de Londres et de Vienne pendant la guerre, elle resta sous l'influence de ces puissances après la paix.

Cet état de dépendance déplaisait au sultan

Sélim et à ses ministres. La cour de Russie, dont l'influence sur les Grecs s'accroissait de jour en jour, donnait de vives inquiétudes et choquait sans cesse l'orgueil ottoman par le ton fier et menaçant de ses notes diplomatiques. Le cabinet de Vienne plus modeste donnait moins d'ombrage. L'Angleterre, qui n'avait jamais eu de démêlé avec la Turquie, aurait été chérie par la Porte, si elle s'était montrée moins zélée pour servir les vues et les intérêts du cabinet de Pétersbourg.

Le gouvernement français, instruit des dispositions du Grand-Seigneur et de ses ministres à l'égard de ces trois puissances de l'Europe, résolut d'en profiter, pour rétablir les rapports d'amitié qui avaient existé autrefois entre la cour de Versailles et la sublime Porte : mais il eut à combattre la timidité et l'irrésolution ordinaire des ministres turcs et le ressentiment récent des Osmanlis contre les Français.

Les nouvelles relations de la France avec la Porte furent froides et peu importantes jusqu'au moment où Bonaparte, ayant fait sa paix avec toutes les puissances de l'Europe en qualité de premier consul de la République française, résolut de changer son titre et ses rapports personnels avec les autres souverains.

Cet homme, par l'ascendant de son génie,

l'audace de ses entreprises et la fermeté de son caractère, avait vaincu les factions et arrêté l'anarchie. On croyait que, s'établissant médiateur entre le peuple français et Louis XVIII, il allait fixer et affermir dans un pacte solennel les prérogatives du souverain et les libertés de la nation, et rendre par cet événement la France libre et l'Europe tranquille.

Mais Napoléon, maître du trône et pouvant y monter, rompit tout pacte avec les Bourbons par un crime, et se fit empereur. Obligé d'effrayer des rivaux ambitieux qui avaient été ses égaux et qui étaient devenus ses sujets, de contenir les factions et d'occuper la nation française que quinze années d'agitation avaient rendue excessivement remuante, il ne pensa qu'à obtenir une autorité sans contrôle et rechercha la guerre.

On cessa de faire retentir le mot de liberté aux oreilles des Français; mais on parvint à les séduire par les prestiges de la gloire militaire.

La France asservie prodigua ses ressources pour asservir les autres nations. L'état politique de l'Europe fut bouleversé. L'empereur Napoléon ambitieux, despotique et fier de ses victoires, menaça de tout envahir, mécontenta les peuples et choqua l'orgueil des anciens rois. Tous les souverains de l'Europe se réunirent pour sauver

leur existence et pour venger leur amour-propre outragé. Les peuples secondèrent les efforts des rois. La France fut envahie, elle perdit son nouveau monarque et une partie de sa grandeur; mais elle reprit l'antique race de ses rois et lui dut sa liberté.

Cependant, au moment où Napoléon monta sur le trône, l'Autriche, la Prusse, le Danemarck et tous les princes d'Allemagne, influencés par les circonstances, par le mauvais succès des luttes précédentes et encore plus par les considérations de haine et de rivalité qui divisaient alors plusieurs de ces princes, aimèrent mieux le reconnaître comme empereur des Français que de recommencer la guerre. Les souverains du midi de l'Europe étaient trop faibles et trop isolés pour suivre une autre conduite, mais l'empereur de Russie, et les rois d'Angleterre et de Suède refusèrent de donner le titre de frère à un général audacieux qui, à peine assis sur un trône encore chancelant, annonçait publiquement que sa dynastie serait bientôt la plus ancienne.

L'empereur Napoléon, désirant se faire reconnaître par la Sublime Porte, chargea de cette affaire délicate : le maréchal Brune, ambassadeur de France en Turquie, mais ce général n'était pas propre à réussir dans cette négociation qui de-

mandait beaucoup d'adresse et de ménagement. Rompant souvent par une fougue déréglée et par des actions ou des paroles imprudentes les opérations diplomatiques de M. Ruffin, son conseiller d'ambassade, il pria, jura, menaça, fit semblant de partir, s'éloigna pendant quelques jours de Constantinople, et comprenant enfin, par les notes évasives de la Porte, qu'il n'avait pas de réponses satisfaisantes à espérer, il renonça à son entreprise et retourna à Paris.

Le gouvernement français, qui n'était pas intéressé à se brouiller avec la Turquie, avait ordonné à M. Ruffin de rester à Constantinople en qualité de chargé d'affaires, dans le cas où le maréchal Brune serait forcé de revenir en France. MM. Italinski et Stratton, ministres de Russie et d'Angleterre, montrèrent dans ces circonstances leur habileté personnelle et l'influence de leurs cours, et réduisirent le chargé d'affaires de France à jouer un rôle insignifiant.

Mais la campagne de 1805 ajouta un nouvel éclat à la gloire militaire de Bonaparte et changea l'état politique d'une partie de l'Europe.

La dissolution de l'empire germanique et la sécularisation des principautés ecclésiastiques avaient rendu l'Allemagne un vaste champ de spoliation, où les cours prépondérantes de

France, d'Autriche et de Prusse, en travaillant à faire leurs parts, s'efforçaient en même temps de favoriser leurs anciens et leurs nouveaux amis. La France, amie alors de la Prusse, la soutenait ainsi que la Bavière dans leurs prétentions ambitieuses et contrariait l'Autriche. Le cabinet de Vienne, sollicité par ceux de Pétersbourg et de Londres et comptant sur l'assistance des armées russes, crut qu'il aurait plus à gagner par la guerre que par des négociations insidieuses, et se déclara contre la France.

Dans cette lutte importante qui devait décider du sort de l'empire germanique, la Prusse n'écouta que ses intérêts du moment et son ressentiment contre l'Autriche, et resta neutre. La Bavière, plus animée que la Prusse dans sa haine contre l'Autriche parce qu'elle avait plus de raison de la craindre, ne garda la neutralité que jusqu'au moment où elle pût se déclarer ouvertement en faveur de l'empereur Napoléon.

Les dispositions de la cour de Munich décidèrent de la campagne. Le général Mack, commandant en chef l'armée autrichienne, reçut l'ordre de se porter en toute hâte sur la Bavière et de disposer ses troupes de manière à contenir les Bavarois. Cette position, quoique appuyée à droite sur le Danube, pouvait être tournée sur

les derrières et éloignait beaucoup trop les Autrichiens des Russes qui s'avançaient à marches forcées au secours de leurs alliés.

Napoléon, qui avait des corps d'armée en Hollande et dans le Hanovre et qui sous prétexte de l'expédition d'Angleterre, tenait réunis depuis deux ans près de Boulogne environ cent mille hommes que le long séjour dans un camp, des exercices journaliers et des manœuvres fréquentes avaient complètement disciplinés et instruits, pût sans perdre de temps diriger toutes ses forces contre l'armée de Mack, avant que les Russes arrivassent à temps pour la secourir.

Il passa le Rhin près de Strasbourg avec une grande partie de ses forces, dirigea de suite des corps d'armée du côté de la Suisse et du Tyrol pour tourner le flanc gauche des Autrichiens, et ordonna à différentes divisions de passer le Danube de manière à attaquer le flanc droit et les derrières de l'armée de Mack, qu'il faisait en même temps presser de front par des masses considérables.

Les ordres de Napoléon furent exécutés avec audace et promptitude. Les troupes autrichiennes attaquées avec vigueur furent battues et bientôt cernées sur tous les points. Mack déconcerté dans ses projets se jetta dans Ulm où il se vit bientôt

réduit à capituler avec son armée. Les Bavarois se joignirent aux Français, et Vienne n'ayant plus de défenseurs fut obligée de se soumettre pour la première fois au joug des étrangers.

La bataille d'Austerlitz, où les Russes furent vaincus et où l'infanterie française montra dans ses manœuvres l'habileté qu'elle avait acquise au camp de Boulogne, termina cette campagne et décida de la paix entre la France et l'Autriche. La cour de Vienne ne l'obtint qu'avec de grands sacrifices. Les succès de cette guerre et la formation de la confédération du Rhin dont Napoléon devint le chef, sous le titre de Protecteur, accrurent la gloire et la puissance de ce monarque.

Ces grands événements firent une forte sensation sur le divan de Constantinople et le disposèrent en faveur du chef du gouvernement français. Les Turcs apprirent avec le plus grand plaisir que les Russes avoient été vaincus à Austerlitz. Napoléon ayant humilié les cabinets de Vienne et de Pétersbourg, parut trop grand aux yeux du sultan Sélim, pour qu'il continuât à refuser de le reconnaître comme empereur. Galip-Efendi, qui occupa par la suite l'emploi important de reis-efendi, fut chargé, comme ambassadeur extraordinaire, d'aller féliciter l'empereur Napoléon sur son élévation au trône de France et l'as-

surer, suivant l'usage, qu'il pouvait compter sur le sincère attachement de son parfait et puissant ami, l'invincible empereur des musulmans (1).

Cependant la nouvelle paix de Presbourg ne paraissait pas pouvoir être de durée. Les Russes vaincus, mais non affaiblis, continuaient à être en état de guerre avec la France. La cour de Berlin, dont les intérêts avaient été négligés dans le traité de paix, sentait le tort qu'elle avait eu d'abandonner la cause de l'empire germanique pour se fier aux promesses fallacieuses de Napoléon; elle jettait les hauts cris sous le prétexte que les troupes françaises, en se rendant sur le Danube, avaient violé la neutralité du territoire prussien. Le cabinet de Londres, infatigable et constant dans ses projets, et toujours disposé à prodiguer son or pour chercher de nouveaux ennemis à la France, se remuait pour former contre elle une nouvelle coalition. L'empereur Napoléon énorgueilli par ses succès ne se gênait plus et déployait sans réserve son caractère bouillant, inquiet, tracassier et ennemi de tout repos.

La Porte ne tarda pas à être informée par ses

(1) Les empereurs ottomans emploient souvent dans leurs écrits et proclamations, et ont consacré sur leurs monnaies ce titre fastueux de *toujours victorieux*, mérité par leur ancêtres.

agents diplomatiques de ces symptômes de discorde qui présageaient un incendie général et résolut de garder une stricte neutralité entre les puissances belligérantes. Mais elle sentait que dans une guerre dont le théâtre pouvait par suite des évènements se rapprocher des frontières de la Turquie, sa neutralité ne serait respectée qu'autant qu'elle aurait mis ses places fortes en état de défense et réuni des troupes près du Dniester et du Danube. Elle ordonna aux vaivodes grecs de Valachie et de Moldavie d'approvisionner les places de guerre et les forts situés sur les frontières et près du Danube, et envoya des firmans au pacha de Romélie et aux agents de cette province, pour faire des levées et organiser des rassemblements près de Bender et de Kottym et sur les points plus importants de Rutschuk, Galatz et Ismaël.

Comme le corps des nizam-gedittes s'était illustré dans la belle défense de Saint-Jean-d'Acre en 1798, le Grand-Seigneur résolut de l'envoyer en entier sur le Danube et espéra que sa bravoure et sa discipline serviraient d'exemple aux autres troupes et qu'il pourrait se renforcer par de nombreuses recrues dans ces lieux où le voisinage et la fréquentation des étrangers tendent à diminuer la force des préjugés religieux.

Nous allons donner quelques détails sur l'origine, la composition et l'organisation de ce corps, qui étant destiné à remplacer les janissaires, à régénérer l'armée ottomane, est devenue la première cause des révolutions qui ont agité Constinople.

Le général Aubert Dubayet (1), ambassadeur de la République francaise près la sublime Porte, fut chargé par son gouvernement d'amener avec lui à Constantinople en 1796, comme un nouveau genre de présent, à Sa Hautesse, des pièces de canon de campagne montées sur leurs affûts et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats et des ouvriers d'artillerie pour instruire les topchys et diriger les fonderies et les arsenaux. Des instructeurs de toute arme destinés à donner des leçons sur la tactique et les manœuvres aux janissaires et aux spahis, accompagnaient également cet ambassadeur.

---

(1) Les agents diplomatiques de la France, depuis le départ de M. de Choiseul-Gouffier, avaient été MM. Verninac et Descorches, marquis de Sainte-Croix : ce dernier, dans un temps où presque toutes les puissances de l'Europe étaient coalisées contre la France livrée elle-même à l'anarchie des factions, était parvenu à soutenir la dignité et les intérêts de sa patrie, et à lui conserver l'affection de la Porte, malgré les intrigues des ministres étrangers.

Les leçons des artilleurs et des ouvriers français ne furent pas perdues pour les topchys et servirent à perfectionner le matériel et le personnel de l'artillerie ottomane. Un escadron de cavalerie fut organisé, armé et exercé à l'Européenne. Mais les janissaires ayant refusé d'apprendre les manœuvres de l'infanterie française, les officiers instructeurs de cette arme, ne furent employés qu'à former et à dresser un faible squelette de bataillon qui était composé en grande partie d'étrangers renégats (1). Ce dernier corps fut dissous et se dispersa après la mort d'Aubert Dubayet et le départ des officiers instructeurs, qui avaient suivi cet ambassadeur à Constantinople.

Husseyn-Pacha, grand-amiral, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage à l'occasion de l'amélioration de la marine, accueillit et prit à son service les étrangers renégats qui avaient fait partie du bataillon d'infanterie régulière. Il prenait plaisir à les réunir quelquefois surtout les vendredis, pour leur faire faire en sa

---

(1) Les Turcs n'emploient pas d'autres chrétiens à leur service que des ingénieurs militaires ou des constructeurs de la marine. Tout homme qui aspire à un commandement dans les troupes ottomanes, doit embrasser l'islamisme.

présence, l'exercice à l'Européenne sur la grande place devant son palais. La populace accourait à ces manœuvres comme aux spectacles d'ombres chinoises et de marionnettes (1). La contenance fière de ces anciens soldats, leurs habits uniformes, leurs armes étincelantes, la régularité et la prestesse de leurs mouvements, la vivacité et l'ensemble de leurs feux, étonnaient les spectateurs.

Les caresses et les largesses du capitan-pacha envers ces militaires après chaque exercice, engagèrent quelques musulmans à s'enrôler dans ce corps pour prendre part à ces avantages. Mais malgré les soins assidus et la générosité constante de Husseyn-Pacha pour ces soldats, les enrôlements, contrariés par les menaces et les railleries des janissaires, furent peu nombreux. Ce corps ne contenait que cinq à six cents hommes, lorsque la guerre éclata entre la Turquie et la République française, en 1798.

Ces soldats payés par les soins du capitan-pacha, appartenaient au département de la marine. Ils furent embarqués sur les vaisseaux que la Porte envoya à cette époque dans les mers de

---

(1) Les Turcs n'ont pas d'autres spectacles que ceux des ombres chinoises et des marionnettes. Les scènes qu'on y joue sont de la plus grande indécence.

l'Asie mineure et de l'Égypte, pour croiser dans ces parages et prendre part aux opérations de l'escadre anglaise commandée par le commodore, sir Sidney Smith.

D'après les conseils du commodore anglais, ces soldats furent débarqués pour renforcer la garnison de Saint-Jean-d'Acre, lorsque Bonaparte entreprit l'expédition de Syrie. La défense glorieuse de cette ville qui résista avec succès aux assauts vigoureux et répétés de la brillante armée française d'Orient, est due en grande partie aux soldats disciplinés de Husseyn-Pacha, qui y montrèrent une valeur, une docilité et une persévérance admirables.

Ces soldats étant revenus à Constantinople avec l'escadre ottomane après l'abandon de la Syrie par l'armée française, furent reçus avec enthousiasme et caressés par les habitants de cette capitale. On comparaît leur conduite valeureuse avec celle des autres troupes qui s'étaient deshonorées par une faible résistance et par une fuite honteuse aux batailles d'Aboukir, du Mont-Thabor et de Nazareth.

Le sultan Sélim, qui aimait beaucoup les défenseurs de Saint-Jean-d'Acre et désirait en faire le noyau d'une milice qu'il voulait opposer aux janissaires, résolut de profiter des dispositions

favorables du peuple pour augmenter la nouvelle troupe, en faire un corps particulier et indépendant, lui assurer une solde régulière sur le trésor public et perfectionner son organisation.

Ce projet hardi, qui devait être fortement combattu par les oulémas et les janissaires, effraya d'abord les ministres à l'exception de Husseyn-Pacha (1) qui, profitant de l'ascendant que lui donnaient la force de son caractère et ses largesses, finit par entraîner ou plutôt par subjuguer ses collègues.

---

(1) Husseyn-Pacha, né en Georgie, et vendu comme esclave à Constantinople, avait épousé une cousine germaine du sultan Sélim. Il possédait toutes les qualités propres à lui faire jouer un grand rôle en Turquie. Son activité infatigable, qui contrastait avec la lenteur ordinaire des autres ministres, le faisait passer pour un homme extraordinaire. Sa générosité, entretenue par les largesses du sultan Sélim, son maître et son ami, et par son avidité à l'égard des sangsues du peuple, lui procurait beaucoup de partisans entièrement dévoués à sa personne, surtout dans les basses classes. Sa fermeté inébranlable et sa sévérité quelquefois cruelle, faisaient trembler ses ennemis. Après avoir donné à la marine une nouvelle organisation et créé les nizam-gedittes, il mourut en 1805. On croit généralement à Constantinople, que s'il eût été vivant en 1807, le sultan Sélim n'aurait pas perdu le trône et la vie.

Le mufty d'alors (Vely-Zadé-Efendi) avait été, ainsi que le capitan-pacha, le compagnon d'enfance du sultan Sélim et lui était attaché par des liens particuliers qui sont extrêmement respectés en Turquie. Le père de ce mufty avait fait présent au sultan Mustapha III de la belle Circassienne qui devint la mère du sultan Sélim. Ce pontife, plus éclairé que tous les magistrats qui ont occupé cette place éminente, était disposé à favoriser, par son influence personnelle, son maître et son ami.

Ce fut lui qui, mêlant adroitement les promesses aux menaces et disposant de quelques emplois vacants dans la haute magistrature, parvint à engager les oulémas, sinon à approuver le projet du sultan Sélim, du moins à ne pas le combattre et à se taire.

L'aga des janissaires, les principaux chefs et les soldats les plus turbulents de ce corps étaient alors absents et se trouvaient à l'armée du grand-visir, dans la Syrie. Disposant des oulémas, le mufty, assisté par le terrible et généreux Husseyn-Pacha, n'eut pas beaucoup de peine à séduire par des présents (1) le seymen-bachi et

(1) Nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, que le seymen-bachi est le lieutenant de l'aga

le stamboul-agassi et à contenir par ses fetfas redoutables le reste des janissaires de Constantinople et la populace de cette ville.

Cependant ce pontife magistrat aussi prudent et modéré que zélé pour le service de son maître, représenta à celui-ci, que quoique les circonstances fussent favorables pour l'exécution de son projet, il devait éviter autant que possible de choquer trop fortement les préjugés populaires et surtout ceux de la capitale (foyer ordinaire de toutes les révolutions), et que le parti le plus sage était de ne former et de ne conserver à Constantinople que deux régiments de la nouvelle milice et d'organiser et d'établir les autres dans l'intérieur de l'Asie mineure, dont les habitants moins indociles et plus laborieux opposeraient peu de résistance aux volontés de leur souverain.

Les ministres de la Porte, pour qui le moindre mouvement populaire est un juste sujet d'alarmes, puisque c'est sur eux que tombe ordinairement la fureur du peuple, furent unanimement de l'avis du mufty.

Le firman pour l'organisation du nouveau

---

des janissaires et le remplace en cas d'absence. Le stamboul-agassi commande les janissaires de Constantinople.

corps, qui prit définitivement le nom de nizam-geditte, ou de nouvelle ordonnance, fut rédigé d'après ces considérations dans un grand-divan composé des ministres actuels et de tous ceux qui, ayant rempli des fonctions ministérielles ou ayant été gouverneurs d'une province sous le titre de pachas, continuaient à jouir du droit de siéger dans cette assemblée. Il y fut stipulé, que le corps des topchys séparé de celui des janissaires, auquel il ne tient plus que par le souvenir d'une origine commune et par les mêmes dénominations des emplois d'officiers et de sous-officiers des odas, recevrait dans son organisation son service, sa discipline, sa solde, et dans le matériel de cette arme les modifications dont nous avons rendu compte dans la première partie de cet ouvrage. La marine, les bombardiers et les ingénieurs militaires reçurent des institutions, qui existent encore et que nous avons détaillées.

La cavalerie nizam-geditte armée et équipée à l'européenne ne dût être composée, jusqu'à nouvel ordre, que de deux escadrons, distingués l'un par la cornette rouge et l'autre par la cornette jaune.

Les régiments d'infanterie furent divisés en dix compagnies de quatre-vingts à cent hommes

chacune et eurent des colonels, des lieutenants-colonels, et des chefs de bataillons. Les compagnies eurent des capitaines, des lieutenants, et des sous-lieutenants et le même nombre de sous-officiers que dans les régiments français.

On décida que les fusils des fantassins nizam-gedittes seraient conformes en tout aux modèles envoyés par le gouvernement français, et que chaque soldat serait armé d'un sabre courbe et d'une baïonnette.

L'habillement des fantassins fut composé d'une veste de couleur rouge serrée au corps, de pantalons bleus ou gris collés à la jambe, mais larges entre les cuisses et d'un manteau bleu. Leur coiffure, au lieu d'être un turban, fut semblable aux bonnets allongés de drap rouge, qui distinguent les bostangis du sérail, avec lesquels on désirait les affilier et dont on prit quelques hommes pour en faire des sous-officiers du nouveau corps.

Leur équipement et leur chaussure furent déclarés devoir être conformes à ceux de tous les autres militaires turcs.

On attacha une compagnie d'artillerie à chacun des régiments nizam-gedittes, ainsi qu'un imam et une musique militaire.

Pour subvenir aux dépenses de l'entretien de ce corps et des nouveaux changements qui

devaient être opérés dans le génie militaire, l'artillerie et la marine, on décida, que tous les malikianès du produit de 15,000 à 150,000 piastres seraient destinés spécialement à cet usage et seraient mis en régie sous la direction de l'intendant-général des nizam-gedittes, qui prit alors le titre de nizam-gedittes terfterdary. On ôta tous les fiefs militaires à ceux qui n'avaient pas répondu à l'appel ou qui n'avaient pas fait leur devoir dans le cours des dernières guerres. On stipula, que tous les grands fiefs appartiendraient de nouveau à la couronne et seraient administrés pour le compte des nizam-gedittes, après la mort des occupants actuels. Les revenus des douanes et des droits sur les tabacs furent versés dans la nouvelle caisse, qui reçut également les produits des nouveaux impôts, que l'on établit sur le vin, la soie, les cotons et la laine.

Ces moyens imaginés pour faire face aux dépenses des nouveaux établissements s'élevaient déjà à près de 50 millions de piastres en 1800 et ont produit un revenu de plus de 75 millions en 1806.

La Porte s'est vue obligée de les conserver, malgré les cris du peuple pour demander leur suppression et malgré les promesses qui furent faites aux janissaires à l'époque de la révolution,

qui mit fin en 1807, à l'existence du corps des nizam-gedittes.

D'après ce firman et les sages conseils du mufty on ne forma à Constantinople que deux régiments d'infanterie nizam-geditte et deux escadrons de cavalerie régulière et on les caserna hors de la ville, l'un en Asie près de Scutari sur l'emplacement de l'ancien sérail de Calcédoine, et l'autre en Europe à Levend-Tchiflick, sur la route de Pera à Buyukderré, dans un terrain qui avait appartenu au fameux amiral Hasson-Pacha.

Le sultan Sélim se plut à montrer son goût et sa magnificence dans les grands bâtiments qu'il fit construire pour le logement de ces deux régiments favoris et dans la superbe mosquée impériale qu'il bâtit auprès de la caserne de Calcédoine.

Le beylesbey résidant à Kutuyar et le pacha de la Caramanie reçurent l'ordre de lever dans leurs provinces des régiments de nizam-gedittes d'après le plan adopté pour leur organisation.

Le pacha de Kutuyar mit peu de zèle à seconder les vues de son souverain; prétexta des obstacles et ne parvint qu'après plusieurs années à former deux régiments dans les districts populeux soumis à sa juridiction.

Mais Abdurraman-Pacha, plus connu sous le nom de Cadi-Pacha (1), exécuta avec le plus grand zèle les ordres du sultan Sélim, employa ses parents et ses amis à chercher des recrues, fit de grands sacrifices pécuniaires et parvint en trois années à organiser huit régiments nizam-gedittes.

Deux renégats, qui s'étaient distingués au siége de Saint-Jean-d'Acre, l'un Grec, nommé Aga, et l'autre Prussien, qui après son abjuration avait pris le nom de Soliman-Aga, furent choisis pour être les chefs du nouveau corps. Tous les militaires européens qui consentirent à renoncer à la foi de leurs pères, furent admis dans les nizam-gedittes. Ils obtenaient facilement, s'ils étaient sobres, modérés et vigilants (qualités assez rares parmi eux), le grade d'officier et un avancement rapide.

Le nouveau corps ne tardap as à montrer qu'il valait mieux, à force égale, que les janissaires.

Durant les années 1803 et 1804, des bandes nombreuses de brigands, sorties presque toutes

---

(1) Abdurraman-Pacha, élevé pour la magistrature, avait été cadi ou juge. Mais entraîné par son inclination guerrière, il prit le métier des armes et devint pacha. De-là dérivait son nom de Cadi-Pacha.

des montagnes de l'Albanie et de la Bosnie, ravagèrent la Romélie et la Bulgarie, et s'y livrèrent aux plus affreux excès. La Porte ordonna aux pachas, aux sandjacks et aux ayans de ces provinces de réunir leurs troupes particulières aux janissaires du pays et de marcher contre ces féroces dévastateurs.

Mais ces ordres furent mal exécutés. Les brigands attaqués par des forces mal disciplinées furent toujours victorieux. Encouragés par leurs succès et accueillis dans quelques villes, dont les ayans prétendaient avoir le droit de se plaindre du gouvernement, ils devinrent plus nombreux et plus cruels et osèrent s'approcher de Constantinople et d'Andrinople et menacer ces deux résidences impériales.

Le sultan Sélim, ne pouvant tirer aucun parti des janissaires de la Romélie pour défendre leur propre territoire, résolut de faire marcher contre les brigands une partie de ses nizam-gedittes.

Un des deux régiments de Constantinople, une compagnie d'artillerie légère, un escadron de cavalerie et trois régiments de la Caramanie furent réunis en peu de temps auprès de Tchiorlou et marchèrent de suite contre les voleurs.

Malgré le mépris que ces féroces montagnards

témoignaient pour des soldats sortis des provinces asiatiques, la victoire se déclara dans tous les combats pour les troupes régulières. Les brigands battus, affaiblis et poursuivis avec acharnement, se virent obligés en moins de deux mois de quitter la plaine et de rentrer dans leurs montagnes, où il se dispersèrent.

Ces succès extraordinaires faisaient sentir les avantages de la discipline européenne. Une poignée de jeunes soldats asiatiques et inexpérimentés avaient pu vaincre, par la seule force de la discipline, ces audacieux montagnards qui depuis deux siècles avaient pris la coutume de descendre de temps en temps de leurs montagnes pour porter la désolation dans les belles plaines de la Thrace et de la Mésie méridionale.

Mais les préjugés populaires et la jalousie des janissaires disposèrent les habitants des provinces qui avaient été délivrées des brigands, à dédaigner le triomphe des nizam-gedittes et à leur témoigner plutôt de l'éloignement et de l'aversion que de la reconnaissance.

Il n'en fut pas de même du sultan Sélim et de ses ministres. Les nizam-gedittes furent accueillis et généreusement récompensés. Leurs succès contre les brigands firent croire qu'ils suffisaient

déjà pour brider les lâches janissaires; on résolut d'en augmenter le nombre par la voie de la conscription, et d'abandonner le système dispendieux des enrôlements volontaires qu'on avait suivi jusqu'alors.

Tels furent les motifs du dangereux kattichérif du mois de mars 1805, qui ordonnait de choisir dans les villes et principaux villages de la Turquie européenne, parmi les janissaires et les jeunes gens de 20 à 25 ans, les hommes les plus forts et les mieux constitués pour être incorporés dans les nizam-gedittes.

Cet ordre prématuré excita une fermentation générale. A Andrinople on interrompit par des cris et des coups de bâton le crieur public qui annonçait les ordres du Grand-Seigneur. A Rodosto le cadi, chargé de l'exécution du kattichérif, fut massacré par la populace. Ces événements tragiques épouvantèrent les magistrats des autres villes; peu d'entre eux osèrent faire connaître au public les intentions du souverain. L'ordre du sultan Sélim ne reçut dans aucun endroit son exécution.

Constantinople resta tranquille pendant ces scènes tumultueuses, parce qu'on n'osa pas y publier les ordres du Grand-Seigneur. Les oulémas ne remuèrent pas durant ces moments

critiques, parce que le mufty sut les contenir par son adresse et sa fermeté.

Le sultan Sélim et ses ministres furent convaincus par cette résistance générale, que le temps, pour l'exécution de leur plan de conscription, n'était pas encore venu ; ils résolurent d'attendre un moment plus favorable pour punir les auteurs de ces désordres et pour exécuter le nouveau projet.

Au commencement du printemps de l'année 1806 l'horizon politique de l'Europe annonçait de nouveaux orages. La cour de Russie, qui n'avait pas coopéré au traité de Presbourg, continuait à être en état de guerre avec la France ; le cabinet de Berlin, mécontent trop tard du gouvernement français, lui faisait des représentations menaçantes. Le parti qui dominait dans cette cour voulait la guerre.

Ce fut dans ces circonstances, que l'ordre fut envoyé à Cadi-Pacha, gouverneur de la Caramanie, d'augmenter tous les régiments nizamgedittes d'Asie jusqu'à l'effectif déterminé par le kattichérif impérial, de les réunir à Cutuyar, et de les conduire lui-même à Constantinople où il devait être rendu dans les premiers jours de la lune de sefer ou juin 1806. Il devait sommer tous les zaims et timariots de son gouvernement de

se joindre à lui et à deux corps de cavalerie, d'environ 500 hommes chacun, que les puissantes familles de Tchiapan-Oglou et de Caraosman-Oglou s'obligeaient de fournir pour suivre les mouvements des nouvelles troupes.

On espérait que ce pacha audacieux et intelligent, se trouvant à la tête d'environ 15 à 16 mille hommes de troupes régulières, pourrait, en traversant les villes principales de la Romélie pour se rendre à Routschouk, intimider les habitants de cette province et faire respecter l'autorité du gouvernement en punissant les auteurs des mouvements séditieux de l'année précédente.

Cadi-Pacha arriva à Constantinople, à l'époque fixée, avec tous les nizam-gedittes de l'Asie et environ 1500 hommes de cavalerie féodale. On ne tarda pas à faire circuler le bruit, dans cette capitale et dans toute la Romélie, que le but de cette réunion et des mouvements annoncés était de faire exécuter par la force le kattichérif impérial auquel les janissaires s'taient opposés, et de punir les auteurs des désordres qui avaient été commis à l'époque de sa publication.

Ces bruits engagèrent les janissaires de cette province, surtout ceux des villes qui se trouvaient sur le chemin que les nizam-gedittes devaient parcourir pour se rendre à Routschouk, à se

concerter entre eux pour leur opposer la plus vigoureuse résistance et pour déjouer les projets du gouvernement.

Les brigands des montagnes du Rhodope et de la Bosnie, dont les nizam-gedittes avaient purgé cette province deux ans auparavant, par leur valeur et leur discipline, furent invités à venir assister leurs frères contre ces mêmes soldats, que les janissaires représentaient alors comme des infidèles qui voulaient changer les anciennes institutions militaires et religieuses de l'empire.

Si la Porte avait pris le parti d'envoyer à Andrinople et sur le Danube les troupes nizam-gedittes aussitôt après leur arrivée à Constantinople, les janissaires surpris auraient été forcés de se soumettre; les coupables auraient été punis et Cadi-Pacha serait arrivé sans obstacle à Routschouk, après avoir rétabli l'autorité du sultan dans la Romélie par la terreur qu'auraient inspirée partout sa marche triomphante et ses sanglantes exécutions.

Mais le sultan Sélim, qui prenait un plaisir extrême à voir manœuvrer ses troupes régulières sur lesquelles il avait fondé l'espoir de la régénération de son empire, ordonna de les faire camper près de la caserne de Levend-Tchiflick, à deux lieues de Constantinople, dans un ordre de

campement conforme à celui des armées européennes. Il allait les voir presque tous les jours, les examinait en détail et admirait leurs manœuvres et leur tenue. Ces vaines parades durèrent plus de vingt jours et eurent un funeste résultat.

Cadi-Pacha ne commença son mouvement que vers le milieu de juillet à l'époque des plus grandes chaleurs. Il ne trouva aucune résistance à Selivria, Tchiorlou et Burgas, parce que les janissaires avaient choisi pour leur principal point de résistance la ville populeuse d'Andrinople, dont la position au confluent de trois rivières est forte et facile à défendre. Ils n'avaient pas négligé cependant d'occuper le point important de Babaeski, petite ville sur la Vena, ruisseau très-encaissé, et y avaient jeté un corps de près de 10,000 hommes qui s'étaient retranchés près de la rivière et dans les maisons.

Cadi-Pacha, naturellement bouillant, mais peu expérimenté dans l'art de la guerre, ordonna l'attaque sans prendre aucune des dispositions qui étaient nécessaires pour faire réussir une
10 août 1806. pareille entreprise. Les nizam-gedittes s'avancèrent avec intrépidité et traversèrent le ruisseau; mais arrivés dans la ville ils furent écrasés par le feu des maisons. Leur persévérance et leur docilité égalèrent leur courage. Ils revinrent trois

fois à la charge et furent constamment repoussés. Leurs efforts étant vains et leur perte considérable, Cadi-Pacha se vit obligé de renoncer au projet de pénétrer jusqu'à Andrinople.

Les nizam-gedittes retournèrent à Burgas pour y prendre la route de Routschouk par les Quarante-Églises, Osman-Bazar et Carnabet. Ils étaient attendus à Routschouk par Moustapha-Baïractar. Celui-ci avait obtenu le commandement de cette place importante et celui d'une partie de la Bulgarie pour avoir fait assassiner Tersenic-Oglou, son prédécesseur, dont la Porte avait voulu se défaire parce qu'elle le regardait comme un homme insubordonné et comme un ennemi des nouvelles institutions militaires.

Mais arrivé à Burgas, Cadi-Pacha fut informé que les rebelles concentrés en force à Leleh-Dersi sur la route des Quarante-Églises, l'attendaient pour lui disputer le passage d'un défilé long et étroit, et que les janissaires de Rodosto et d'Héraclée, réunis aux brigands des montagnes, marchaient en force pour couper sa communication avec Constantinople et la mer de Marmara. Il se vit obligé de revenir sur ses pas et de se diriger à marches forcées sur Selivria.

Cependant les rebelles l'avaient devancé; et un corps de sept à huit mille hommes occupait déjà

la ville de Tchiorlou dont les habitants s'étaient déclarés pour les janissaires. Cadi-Pacha aurait pu continuer sa route et laisser Tchiorlou derrière lui; mais indigné de la conduite coupable des habitants de cette ville, il résolut de les punir.

A peine ses troupes furent-elles arrivées, qu'il
15 août les mena à l'attaque. L'enceinte de Tchiorlou était trop grande pour être enveloppée; l'armée manquait d'échelles et la nudité du pays environnant ne permettait pas d'en construire; l'artillerie des régiments n'était pas d'un calibre assez fort pour entamer les murailles.

Les nizam gedittes cherchèrent à s'élever à la hauteur des murs en formant devant les saillants de l'enceinte des amas de terre et de pierres. Ce travail fait à découvert devint très-meurtrier.

Cadi-Pacha avait eu la persévérance de le continuer pendant trois jours. Mais ne recevant point de nouvelles de Constantinople et apprenant que tous ses convois étaient enlevés par les rebelles, il dut renoncer au projet de se venger des habitants de Tchiorlou et se replia sur Selivria dont les habitants, contenus par la présence de deux frégates et d'une corvette du Grand-Seigneur, le reçurent, toutefois en murmurant.

Cadi-Pacha forma un camp avec son armée autour de Selivria et attendit pendant quinze

jours dans cette position où les rebelles menaçaient de l'attaquer et où il fut lui-même assailli dans sa tente par un assassin audacieux, les renforts que la Porte lui promettait pour recommencer le siège de Tchiorlou et continuer sa marche sur le Danube.

Mais pendant ces événements que j'ai détaillés pour faire connaître, par l'exemple d'un des généraux les plus renommés de la Porte, combien les Turcs sont ignorants dans l'attaque des retranchements et dans le choix des localités, qui sont la partie la plus importante de l'art de la guerre, les janissaires de Constantinople avaient su profiter de la terreur où la retraite de Cadi-Pacha avait jeté le ministère ottoman.

Des réunions séditieuses, des menaces contre les ministres, des discours insolents contre le souverain, avaient été le pronostic d'un soulèvement général. On avait déjà lieu de craindre une révolution ; mais le mufty ami fidèle de son maître, après avoir déjoué les intrigues de quelques oulémas qui agitaient sourdement le peuple, paralysa par ses redoutables fetfas, les efforts de ceux qui voulaient égarer l'opinion publique et s'offrit comme médiateur entre le Grand-Seigneur et les janissaires.

A force de soins, de présents et de caresses, il

parvint à sauver le monarque et le corps des nizam-gedittes, en changeant les ministres et en faisant donner le sceau du Grand-Seigneur à l'aga des janissaires. Il se fit comprendre lui-même dans cette disgrâce et fut envoyé en exil à Brousse d'où il revint bientôt pour reprendre son influence ordinaire et ses fonctions (1).

14 septem. 1806.

Ces arrangements rétablirent entièrement le calme dans la Romélie. Cadi-Pacha reprit avec ses troupes le chemin de l'Asie. Les deux régiments stationnés à Calcédoine et à Levend-Tchiflich, rentrèrent dans leurs casernes. On ne parla plus de l'ordre d'incorporer les janissaires dans le nouveau corps; mais ce firman n'ayant pas été révoqué, ne fut que suspendu; le sultan Sélim conserva ses projets et ses espérances, et les janissaires n'abandonnèrent pas leurs inquiétudes et leurs craintes.

Dans le cours de ces troubles, le général Sébastiani arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur de France; la mission importante que ce général avait remplie en 1803 dans le Levant, avait engagé Napoléon à le choisir pour son ambassadeur auprès de la Sublime Porte.

10 août 1806.

---

(1) Ibrahim Kiayabey et Hadgi-Ibrahim efendi, qu furent changés à la même époque, conservèrent une très-grande influence dans les affaires du gouvernement.

Le général Sébastiani, ayant de l'esprit, de l'audace, de la souplesse et de l'activité, ne pouvait guère manquer de se rendre utile à son maître et joua un beau rôle à Constantinople, tant qu'on y conserva quelqu'espoir sur l'accomplissement de ses brillantes promesses.

Le nouvel ambassadeur de France avait pour instruction de profiter de toutes les circonstances favorables et d'employer la séduction auprès des ministres pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie.

La conduite des princes Ipsilanti et Morusi qui gouvernaient alors les provinces de Valachie et de Moldavie, donnait lieu de soupçonner leur fidélité. Le général Sébastiani, après avoir obtenu des renseignements positifs sur les menées perfides de ces deux princes à l'égard de leur souverain naturel, et après avoir sondé les dispositions du ministère ottoman, travailla à les faire destituer, et prévit que cette mesure deviendrait un motif de rupture entre la Sublime Porte et la Russie.

Cependant d'après le traité d'Yassy, les vaivodes régnants des provinces de Valachie et de Moldavie ne pouvaient être déplacés qu'avec le consentement de la cour de Pétersbourg, à moins qu'ils n'eussent terminé l'époque de sept an-

nées fixée pour le règne de ces princes temporaires. Ipsilanti et Morusi n'avaient pas encore atteint ce terme. L'intervention de la cour de Pétersbourg était indispensable pour prononcer leur destitution.

Mais l'ambassadeur de France représenta au Grand-Seigneur et aux ministres de la Porte, combien il serait dangereux pour l'empire ottoman de conserver dans ces circonstances critiques, à l'époque d'une nouvelle guerre continentale, à la tête des provinces importantes de Valachie et de Moldavie, deux hommes dévoués à la Russie, et chercha à prouver, que quoique ces princes ne pussent pas être changés sans le consentement du cabinet de Pétersbourg, pour des fautes administratives, une telle faveur ne devait pas s'étendre à des mandataires visiblement traîtres envers leur souverain (1).

Le Grand-Seigneur était mécontent depuis longtemps des princes Ipsilanti et Morusi. Les ministres ottomans, toujours disposés à favoriser un changement de cette espèce à cause des profits

(1) Ces deux princes étaient regardés comme les instigateurs des troubles de la Servie, surtout Ipsilanti. Une amitié intime unissait ce prince à Czerni George, chef des Serviens.

considérables qu'ils ont coutume d'en retirer, approuvèrent les raisons du général Sébastiani et fermèrent les yeux sur les dangers de cette opération.

Cette manœuvre diplomatique, au lieu d'être conduite avec la lenteur et l'irrésolution que les Turcs mettent ordinairement dans leurs négociations, fut terminée en peu de jours. L'avidité aveuglait les ministres et donnait de l'activité à leurs opérations. Un kattichérif impérial destitua les princes Ipsilanti et Morusi (1), et désigna leurs rivaux Suzzo et Callimachi pour les remplacer, avant que l'ambassadeur d'Angleterre et l'envoyé de Russie eussent pris toutes leurs mesures pour empêcher ce résultat. 30 août 1806.

Mais aussitôt que M. Italinsky fut informé of-

---

(1) Ipsilanti se sauva en Transilvanie. Morusi eut le courage de revenir à Constantinople. Il réunit ses troupes à celles de Moustapha-Baïractar à l'époque de l'invasion des Russes. Ipsilanti, constant dans sa haine contre les Turcs, parvint à soulever de nouveau contre eux Czerni George et les Serviens, qui venaient de conclure avec la Porte un traité de paix. Ses biens furent confisqués à Constantinople. Mais la fidélité de Morusi ne fut pas récompensée. On lui ôta de nouveau le commandement de la Moldavie. Suzzo, son rival, le remplaça le 13 janvier 1807. Le vieux Ipsilanti, père du vaivode destitué, fut décapité, après avoir souffert les plus cruelles tortures.

ficiellement de la destitution des princes Morusi et Ipsilanti et de leur remplacement par deux hommes qui déplaisaient à la Russie, il répondit à la Porte que cette décision étant une infraction manifeste du traité de Yassy, il demandait le rétablissement immédiat de ces vaivodes, ou bien des passeports pour quitter lui-même avec sa suite le territoire ottoman.

M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, qui n'avait pu réussir à faire renouveler l'ancien traité d'alliance que la Porte avait conclu avec l'Angleterre à l'époque de la guerre d'Égypte, prit avec chaleur les intérêts de son collègue, et annonça le mécontentement de sa cour pour une mesure qui allait apprendre, disait-il, à l'Europe, que le gouvernement turc abandonnait ses anciens et fidèles alliés pour se livrer aveuglément à l'influence funeste du gouvernement révolutionnaire de la France.

Les ministres turcs craignaient peu alors le ressentiment de la Russie à cause de l'assistance puissante qu'ils attendaient de l'empereur Napoléon. Mais une rupture avec l'Angleterre n'était pas de leur goût. Ils sentaient combien elle serait funeste au commerce de leurs provinces maritimes. D'ailleurs les Anglais avaient été constam-

ment les amis des Turcs et leur avaient rendu des services importants.

La note de M. Arbuthnot, dans laquelle des menaces de guerre étaient intercalées, inquiéta vivement le ministère ottoman, et le fit retomber dans ses irrésolutions ordinaires. En vain le général Sébastiani, qui ne tarda pas à s'apercevoir de leurs craintes et de leur indécision, leur représenta que l'Angleterre ne consentirait jamais à sacrifier les intérêts de son commerce et ses liaisons amicales avec la Turquie à des considérations de cette nature, et qu'on blâmerait à Londres M. Arbuthnot pour s'être mêlé d'une affaire qui, bien appréciée, n'était autre chose qu'un juste châtiment infligé par un souverain mécontent à des sujets coupables.

Les ministres turcs furent peu rassurés par ces réflexions; mais ne voulant pas revenir immédiatement de leur décision, ils résolurent de traîner cette affaire en longueur, reprirent leur méthode lente et indécise de négocier, écrivirent des réponses évasives, cajolèrent le premier dragoman d'Angleterre et employèrent plusieurs voies pour adoucir l'ambassadeur britannique; celui-ci fut inflexible.

Cette négociation pénible durait depuis trois jours. M. Italinski s'était déjà embarqué sur un

bâtiment qui était destiné à le porter en Crimée, et attendait ses passeports. Les ministres du divan tourmentés par les notes menaçantes que ne cessaient de leur adresser les légations rivales, ne décidaient rien, et tremblaient.

M. Arbuthnot ennuyé de leur irrésolution, et inquiet sur le résultat de ces manœuvres diplomatiques, avait résolu de terminer la question sans la voie des dragomans, et de se présenter lui-même devant le divan pour y faire connaître les intentions de sa cour.

Mais retenu à sa maison de campagne de Buyukderré par une fièvre lente, il se contenta d'envoyer à la fin du troisième jour son second secrétaire d'ambassade, M. William Wellesley Pole, pour exiger de la Porte une réponse cathégorique.

Ce jeune homme vif, un peu brusque, mais assez intelligent et audacieux, se rendit à franc étrier à Constantinople, se présenta le fouet à la main, et tout couvert de boue (1), devant les ministres et conseillers d'État réunis pour cette délibération importante, regarda fièrement l'as-

(1) Il avait beaucoup plu dans la journée. Buyukderré est à quatre lieues de Constantinople, sur le canal du Bosphore.

semblée, répéta en peu de mots les demandes de son ambassadeur, et au lieu de s'appuyer simplement sur les conséquences malheureuses que le refus de la Porte pourrait entraîner, annonça hautement qu'une flotte anglaise, déjà partie de Gibraltar, allait passer les Dardanelles, et qu'elle viendrait dans peu de jours dicter la loi devant Constantinople, si le Grand-Turc ne consentait pas de suite à rétablir les vaivodes destitués.

Le ton de ce jeune homme, son air d'assurance, l'état même de son habillement, qui annonçait la précipitation de sa marche pour venir annoncer, par un temps pluvieux, la nouvelle de la prochaine arrivée d'une flotte anglaise, disposèrent les ministres à croire à la réalité de cet événement. La peur s'empara d'eux. Toute discussion cessa. Tcheleby efendi, homme pacifique et ami des Anglais, ayant représenté qu'il était prudent d'adhérer sans retard aux propositions de M. Arbuthnot, tous les ministres furent de cet avis, et prièrent le grand-visir de faire connaître de suite leur opinion à Sa Hautesse.

Ce monarque n'eut pas le courage de combattre l'avis unanime de ses ministres et de ses conseillers d'État, et rétablit en gémissant les princes Morusi et Ipsilanti.

Pendant ces opérations diplomatiques la guerre

avait éclaté entre la Prusse et la France. Le gouvernement prussien, qui était resté neutre durant la campagne de 1805, vit avec une inquiétude mêlée d'effroi les résultats de cette guerre, la formation de la Confédération du Rhin sous la protection de la France, l'occupation d'une partie de l'Allemagne par les troupes françaises, et l'empressement de tous les princes de l'empire germanique à captiver la bienveillance du monarque français.

Au lieu des agrandissements qu'il attendait pour fruit de sa neutralité, le cabinet de Berlin sut bientôt que Napoléon avait offert le Hanovre à l'Angleterre pour gage de la paix, et qu'il avait proposé à l'empereur Alexandre, afin de cimenter une alliance solide avec ce puissant monarque du Nord, la recomposition de l'ancien royaume de Pologne sous le gouvernement d'un prince russe. Inquiet et mécontent, il s'empressa de demander des explications sur les changements projetés, insista sur l'évacuation immédiate du territoire allemand par les troupes françaises, et proposa l'établissement d'une ligue entre tous les princes du nord de l'Allemagne pour servir de contrepoids à la Confédération du Rhin.

Napoléon répondit d'une manière évasive sur ses projets relatifs au Hanovre et à la Pologne,

refusa de faire évacuer l'Allemagne par ses troupes, et ne consentit à la formation de la ligue germanique du nord, qu'à condition que le Hanovre, la Saxe et les villes Anséatiques n'en feraient pas partie.

La Prusse furieuse d'avoir été trompée, et n'ayant d'autre perspective que celle de se voir bientôt réduite à entrer dans la catégorie des petites puissances protégées, regarda la guerre comme le seul remède qui pût lui éviter l'avilissement dont elle était menacée.

La Russie, qui avait des affronts à venger, offrit son assistance et celle de ses alliés. L'Angleterre prodigua son or; la Saxe, après quelque hésitation, livra ses armées. L'Autriche, qui avait à se plaindre de la neutralité de la Prusse en 1805, refusa de l'assister en 1806.

Malgré l'inaction du cabinet de Vienne, une ardeur guerrière, excitée par l'espoir des plus brillants succès, électrisa toutes les têtes à la cour de Berlin. Mais on ne pensa qu'à attaquer sans s'occuper des moyens de se défendre. On n'attendit pas les Russes; on dédaigna la ligne défensive de l'Elbe, et on passa cette rivière pour contenir les Saxons.

Le commandement en chef des armées prussiennes fut confié au vieux duc de Brunswick.

Ce général accoutumé à faire la guerre avec beaucoup d'ordre, de méthode et de précaution, se vit opposé à Napoléon, jeune, actif, entreprenant, dont les manœuvres rapides et les mouvements imprévus devaient confondre et dérouter son lent et mesuré antagoniste.

Les armées prussiennes estimables par leur bravoure et leur discipline, mais amollies par quatorze ans de paix, avaient à combattre les troupes françaises aguerries par quinze ans de combats et de victoires.

La lutte ne fut pas longue. La victoire des Français à Iena fut complette et décisive. Napoléon en profita avec son intelligence et son activité ordinaires. Les troupes prussiennes, battues et poursuivies avec vigueur, n'eurent pas le temps de se rallier. Dispersées sur différentes directions, elles tombèrent en détail entre les mains des Français, ou se dissipèrent par la désertion.

Comme de pareils revers n'avaient pas été prévus, une confusion générale paralysa l'action du gouvernement prussien.

Les places de l'Elbe et de l'Oder se rendirent presque toutes sans résistance. Berlin reçut un gouverneur français et bientôt le roi de Prusse ne conserva de ses possessions qu'une partie de la Prusse ducale.

Ce fut à peu près à l'époque où ces grands évènements furent connus à Constantinople, que l'empire ottoman se trouva entraîné dans une guerre inévitable avec la Russie. Le rétablissement des princes Morusi et Ipsilanti n'avait pas été suffisant pour dissiper l'orage que leur déposition avait fait naître; car le cabinet de Pétersbourg, instruit que, depuis la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et surtout depuis l'arrivée du général Sébastiani, le ministère ottoman montrait pour la France une prédilection marquée et manifestait déjà l'espoir de reprendre bientôt la Bessarabie et la Crimée, considéra le changement des vaivodes de Valachie et de Moldavie comme le commencement des hostilités.

Connaissant la lenteur ordinaire des Turcs dans leurs préparatifs et le mauvais état des places ottomanes du Dniester et du Danube, il résolut de les prévenir; et sans attendre le résultat des nouvelles négociations, il expédia de suite l'ordre au général Michelson, qui commandait un corps d'observation près du Dniester, d'envahir les provinces de Moldavie et de Valachie, et de prendre par surprise ou de bloquer toutes les places frontières de l'ennemi jusqu'au Danube.

Michelson entra comme un torrent, s'empara sans résistance de plusieurs places, bloqua Kho- novembre 1806.

tym et Imaël, occupa Yassy et Bukarest et devint maître en peu de jours des deux provinces importantes de Valachie et de Moldavie. En vain Moustapha-Baïractar, à qui la Porte venait d'accorder le titre et les honneurs de pacha, avait tenté, avec un petit corps d'armée et de concert avec Passawan-Oglou (1), de s'opposer à Focsani sur la frontière de la Valachie, à la marche rapide des Russes. Battu et forcé de se replier sur Bukarest il avait montré plus de bravoure que d'intelligence et était rentré à Routschouk, après avoir laissé à Giorgiova une garnison suffisante pour défendre cette petite place. Il avait eu soin de se saisir de la personne de M. Chirico, consul de Russie à Bukarest, et de l'emmener comme prisonnier de guerre par représailles pour l'arrestation de M. Rheinard, consul général de France à Yassy.

Cette invasion inattendue ranima la haine générale des Turcs contre les Russes. Ceux-ci furent traités de brigands, de perfides agresseurs et de violateurs de la foi jurée. Tous les

(1) Passawan-Oglou, pacha de Widin, si célèbre par sa longue résistance et ses succès contre la Porte, montra un entier dévouement pour le sultan Sélim, et un zèle ardent pour la défense de l'Islamisme, lorsqu'il vit l'invasion des Russes. Mais il mourut le 5 février 1807.

esprits parurent se réunir; on n'entendait de tous côtés que des cris de guerre et de vengeance.

M. Italinski, interrogé par la Porte sur les motifs de cette injuste agression, était fort embarrassé, parce que son gouvernement ne lui avait pas donné avis de la marche du général Michelson. Il répondait que l'envahissement des provinces de Valachie et de Moldavie avait été ordonné par l'empereur Alexandre probablement après la nouvelle de la destitution irrégulière des princes Morusi et Ipsilanti, et dans les premiers accès de son mécontentement : mais qu'il était disposé à croire que cet ordre avait été ou serait révoqué aussitôt qu'on avait su ou qu'on saurait à Pétersbourg la satisfaction donnée à la Russie et à ses alliés par le prompt rétablissement des vaivodes déposés.

La position de cet envoyé était d'autant plus désagréable que la fureur du peuple contre les Russes se trouvait à son comble. Sa vie courait les plus grands dangers; mais le sultan Sélim sous le prétexte de s'assurer de sa personne envoya au palais de Russie un oda de janissaires, qui servit à contenir la populace (1).

---

(1) La Porte attendit pendant un mois, après l'époque de l'invasion des provinces de Valachie et de Moldavie,

M. Arbuthnot, qui par son influence et sa médiation était parvenu à faire rétablir les princes Morusi et Ipsilanti, était mécontent du mouvement des Russes. Son triomphe était nul; sa parole se trouvait compromise; les malheurs qu'il avait voulu empêcher devenaient inévitables. La position difficile de son collègue lui donnait en même temps les plus vives inquiétudes.

M. Italinsky s'attendait suivant l'ancien usage à être mis aux Sept-Tours, où M. Ruffin, chargé d'affaires de France, avait été détenu et traité durement pendant toute la guerre d'Égypte : mais M. Arbuthnot, qui désirait mettre fin à cet usage barbare et sauver à son collègue les désagréments de cette dure et dangereuse captivité, se donna tant de mouvements et employa si adroitement son influence, qu'il parvint à obtenir pour M. Italinsky la liberté de partir avec toute sa suite.

Le général Sébastiani, pour qui la détention de M. Italinsky ne pouvait pas être utile, seconda de son côté les vues et les efforts de M. Arbuthnot, et coopéra à procurer aux ambassadeurs européens la jouissance d'un droit respecté chez

---

les réponses de la cour de Pétersbourg avant de lui déclarer la guerre.

toutes les nations civilisées et inconnu jusqu'alors en Turquie.

Afin d'obtenir cet heureux résultat on attaqua le sultan Sélim par son côté le plus sensible, en lui représentant que l'arrestation d'un ambassadeur était regardée en Europe comme un attentat digne des peuples barbares, et qu'il ne convenait pas à un monarque éclairé, dont les intentions bienfaisantes tendaient à élever les osmanlis au niveau des nations les plus civilisées de l'univers, de conserver un usage si contraire à la civilisation européenne et au droit des gens.

Un vaisseau anglais, le *Canopus*, de 80 canons, ayant à bord le contre-amiral Louis, était mouillé alors dans le port de Constantinople. Il faisait partie d'une escadre de trois vaisseaux, qui était déjà arrivée aux Dardanelles et qu'on regardait comme l'avant-garde d'une flotte destinée à croiser dans l'Archipel et à influencer les opérations du divan.

M. Italinski eut la permission de s'embarquer avec sa suite sur ce vaisseau qui le porta à Ténédos, d'où cet envoyé partit pour se rendre à Malte, et de là en Italie. 26 décemb. 1806.

Le départ de M. Italinsky qui, par son intelligence et ses connaissances profondes dans les langues orientales, était parfaitement au fait des

dispositions et des manéges des ministres ottomans, laissait M. Arbuthnot seul aux prises avec l'ambassadeur de France; car l'internonce autrichien, le baron de Sturmer, se conformant strctement aux instructions de sa cour, quoiqu'il désirât sincèrement le succès des puissances alliées, restait neutre et immobile; le chargé d'affaires de Prusse, le baron de Bielfeld, était regardé comme nul depuis les revers des armées prussiennes; celui de Suède, le chevalier Palin, se donnait beaucoup de mouvements, mais le peu d'influence de sa cour ne lui permettait pas de jouer, malgré son mérite personnel, un rôle bien important; le baron de Hubsch (1), agent du Danemarck, s'occupait moins d'opérations politiques que des intérêts commerciaux des sujets des puissances en guerre avec la Porte; l'envoyé de Naples, le comte de Ludolf, dont le souverain perdit à cette époque son royaume continental, était trop embarrassé dans ses moyens d'existence pour pouvoir être de quelque utilité à M. Arbuthnot.

---

(1) Ce respectable vieillard, dont le cœur bienfaisant était inaccessible aux haines politiques, jouissait de l'estime des Turcs et des Francs de toutes nations. Il est mort sans laisser de fortune à sa famille.

Le général Sébastiani traînait alors à sa suite le chargé d'affaires de Hollande, et retirait de grands avantages de l'assistance du marquis d'Almenara, envoyé de la cour d'Espagne.

Cependant malgré son état d'isolement, et l'embarras de sa position, M. Arbuthnot conservait encore, après le départ de M. Italinsky, une influence qui le mettait en état d'entraver les opérations de son rival. Il devait en partie cette influence à la considération qu'il s'était acquise par sa conduite franche et désintéressée, et par l'abandon qu'il avait fait, le premier entre tous les ministres étrangers, du droit dont ceux-ci jouissaient depuis un temps immémorial, celui d'arracher à l'action du gouvernement ottoman, par le moyen de berattes de franchise, des sujets chrétiens de la Porte, lesquels payaient chèrement cette prérogative.

Les victoires de l'empereur Napoléon en Prusse donnaient beaucoup de force aux demandes du général Sébastiani. La présence d'une escadre anglaise devant l'île de Ténédos servait d'appui aux représentations de l'ambassadeur d'Angleterre.

Sébastiani actif et zélé, se donnait des mouvements continuels, allait voir les ministres, et travaillait à gagner leur confiance. M. Arbuthnot malade, triste à cause de la mort récente de son

épouse, et retiré chez lui, montrait du mépris pour les moyens employés par son rival.

Cette lutte se soutenait de part et d'autre avec un avantage toujours croissant pour la France, lorsqu'on apprit à Constantinople, par la voie des agents de la Porte, que la flotte anglaise qui avait croisé jusqu'alors devant Vico et le Ferrol, avait reçu l'ordre d'entrer dans la Méditerranée, et de se diriger vers les Dardanelles, après avoir pris des renforts à Gibraltar et à l'île de Minorque.

Un semblable avis donné peu de temps auparavant par M. William Wellesley Pole, avait suffi pour faire changer les dispositions du divan. Il partagea en cette occasion les ministres en deux parties, dont l'une pleine de confiance dans la force des châteaux des Dardanelles, et disposée pour la France, voyait avec indifférence, et presque avec mépris, l'approche et les menaces d'une escadre anglaise, tandis que l'autre, composée des hommes les plus pacifiques, à qui le caractère entreprenant de Napoléon donnait de justes craintes, désirait qu'on employât tous les moyens possibles pour conserver l'amitié du cabinet de Londres.

Cependant le sultan Sélim qui, au moment du départ de M. Italinsky, avait demandé au chef du génie militaire, M. Juchereau de Saint-

Denys, un rapport sur l'état des Dardanelles, et sur la défense de Constantinople dans le cas d'une attaque par une flotte russe, chargea le ministère ottoman d'examiner les projets défensifs de cet officier. La lecture de ce rapport, qui devint pendant deux jours le sujet des délibérations du divan, donna beaucoup de force aux arguments de ceux qui voulaient, à tout prix, conserver la paix avec l'Angleterre; mais il ne suffit pas pour faire revenir les autres, soit de leur engouement aveugle pour les châteaux de l'Hellespont, ou bien du parti qu'ils avaient pris par des considérations intéressées.

M. Juchereau de Saint-Denys (1) faisait sentir,

---

(1) M. Juchereau de Saint-Denys avait émigré après la mort de son père, colonel d'artillerie, qui fut massacré à Charleville le 4 septembre 1792; il passa en 1795 à la solde de l'Angleterre, et servit dans les armées britanniques comme officier d'artillerie, du génie et des états-majors jusqu'au traité d'Amiens. Admis au service de la sublime Porte en 1805, il obtint en 1807 l'emploi d'inspecteur en chef du génie militaire ottoman. Traité généreusement par le sultan Sélim, et voulant être indépendant dans sa conduite politique, et fidèle à ses devoirs, il n'a jamais accepté ni touché aucun traitement ou pension, soit de l'Angleterre, ou de toute autre puissance pendant tout le temps qu'il a été employé au service de

dans ce rapport, en citant l'exemple des vaisseaux de ligne qui reçoivent quelquefois plus de mille coups de canon dans un combat sans être coulés bas, ou même tout-à-fait désemparés, qu'une flotte dirigée par un homme hardi, qui ne s'arrêterait pas pour répondre au feu de l'artillerie turque, pourrait passer sans beaucoup de danger, avec l'aide d'un vent favorable, le canal des Dardanelles, à cause de la promptitude du passage, de l'insuffisance des châteaux les plus importants, ceux de *Kélidil-Bahar* et de *Soultanié-Calessi* (1), et enfin, du trop grand éloignement des forts et des batteries situées près de l'em-

---

Turquie. Revenu en France en 1809, quelques mois après la mort du sultan Sélim, il fut envoyé de suite à Madrid, et a servi avec les armées françaises, en qualité de colonel du génie, durant toutes les campagnes si pénibles, si variées dans leurs résultats, et si instructives de la guerre d'Espagne.

(1) Ces deux forts, situés dans la partie la plus étroite de l'Hellespont, sont séparés l'un de l'autre par une distance d'environ huit cents toises. Le premier est en Europe; le second, qui est le plus considérable, se trouve en Asie. On les appelle communément châteaux des Dardanelles, à cause de leur voisinage de l'ancienne ville de Dardanus, dont on aperçoit des ruines près du cap des Barbiers. Ils furent bâtis peu de temps après le premier passage de l'Hellespont par les Osmanlis, lequel eut lieu

bouchure du détroit (1). Il représentait que la partie du canal la plus importante et la plus facile à défendre, à cause du rapprochement des côtes, était celle qui est comprise entre les châteaux de *Kélidit-Bahar* et de *Soultanié-Calessi*, et la pointe de Nagara; qu'il convenait d'y construire des batteries considérables, fermées à la gorge, tant sur cette pointe que sur d'autres saillants avantageux, et de remédier à la faiblesse actuelle des deux forts, en y ajoutant des ouvrages en terre dont l'armement pourrait doubler le nombre des bouches à feu destinées à défendre ce point le plus intéressant de tout le canal. Persuadé que des barages avec des chaînes en fer, ou des radeaux, ne tiendraient pas contre le choc d'un vaisseau de ligne poussé par un vent frais, il proposait d'embosser de derrière la pointe de Nagara, sous la protection de plusieurs batteries de côte, une flotte de douze vaisseaux de ligne

---

en 1556, sous le règne du sultan Orcan. *Kélidit-Bahar* signifie, dans le langage pompeux des Orientaux, la clef de la mer; *Soultanié-Calessi*, la grande tour du sultan.

(1) Les deux châteaux situés près de l'embouchure du détroit, à peu de distance de *Yenicheher-Bournou* (cap Sigée), ont été construits dans le seizième siècle, après la bataille de Lépante. Ils sont placés à plus de deux mille toises l'un de l'autre.

sur deux rangs, en échiquier; le coude que forme le canal au cap de Nagara, et les bas-fonds qui existent sur le prolongement de ce saillant devaient obliger les escadres ennemies, déjà très-maltraitées, et en partie désemparées par les projectiles de tous les forts et des autres ouvrages défensifs sur un trajet de plusieurs lieues, à n'aborder que difficilement et successivement la flotte turque, laquelle intacte et protégée par les grandes batteries des deux rives, serait en état d'écraser par une immense supériorité de feux chacun des vaisseaux attaquants, à mesure qu'il déboucherait.

M. Juchereau de Saint-Denys ajoutait que ce n'était que par l'adoption et l'exécution de ces mesures qu'on pouvait espérer d'arrêter, dans le canal des Dardanelles, une flotte ennemie commandée par un homme habile et audacieux, et ayant des équipages braves et expérimentés.

Quant à la défense de Constantinople, comme une escadre destinée à agir contre cette capitale ne pouvait l'attaquer qu'en s'embossant, M. Juchereau de Saint-Denys prouvait que par la direction des courants, les rapprochements des deux côtes, la facilité d'y établir des batteries nombreuses plus élevées que celles des vaisseaux, et enfin, la difficulté d'entrer dans le canal du Bos-

phore, même avec un vent favorable, cette entreprise hasardeuse ne pouvait avoir que des suites funestes pour l'ennemi.

Ces réflexions avaient entraîné la majorité des ministres, et les avaient engagés à proposer au Grand-Seigneur de faire commencer de suite les travaux proposés pour les Dardanelles, en renvoyant à une époque peu éloignée ceux qui étaient relatifs à la défense de Constantinople. Un kattichérif, qui suivit le lendemain cette décision du divan, ordonna au grand-visir de faire exécuter sans retard le projet de M. Juchereau de Saint-Denys sur les Dardanelles, et de prendre toutes les dispositions convenables pour que les travaux défensifs de Constantinople fussent promptement commencés.

Mais le grand-visir inepte et aveuglé par les préjugés populaires, et le capitan-pacha, qui, sorti du sérail, avait toute la mollesse et le peu de courage des esclaves élevés dans cette enceinte, n'avaient pas goûté l'avis du chef du génie militaire; ils mirent beaucoup de lenteur et de mauvaise volonté dans l'exécution des ordres du Grand-Seigneur.

Le rapport de M. Juchereau de Saint-Denys avait été pour la Porte un motif de plus pour avoir les plus grands ménagements envers l'am-

bassadeur d'Angleterre, parce que les Turcs accoutumés à voir respecter le canal des Dardanelles par les flottes russes, croyaient que les Anglais étaient seuls assez audacieux et assez habiles pour entreprendre de forcer ce passage, et y réussir.

Depuis le départ de M. Italinsky, M. Arbuthnot, qui avait demandé à sa cour des instructions précises sur la conduite qu'il avait à tenir, combattait avec adresse les entreprises du général Sébastiani; mais il évitait dans ses notes et ses démarches toute expression ou action qui aurait pu compromettre son gouvernement avec la sublime Porte. Le courrier qu'il reçut de Londres, vers le milieu de janvier, lui fit connaître les intentions définitives du ministère britannique, et mit fin à toute incertitude dans sa conduite.

Les ministres anglais jugeant que la Turquie étant en guerre avec la Russie, devenait pour la France une alliée extrêmement utile, résolurent de suite d'employer les menaces et la force pour obliger les Turcs à rompre avec les Français, et à s'allier de nouveau avec la Grande-Bretagne et la Russie. M. Arbuthnot avait ordre d'insister sur le renouvellement de cette alliance comme une condition *sine quâ non*, ou de se retirer. Il

devait demander en outre l'expulsion du général Sébastiani, la remise immédiate des forts et batteries des Dardanelles, ainsi que de la flotte turque à la Grande-Bretagne, et enfin, la cession des provinces de Moldavie et de Valachie à la Russie.

Ces propositions présentées dans des circonstances où la fureur des Osmanlis contre les Russes était au plus haut degré, ne pouvaient pas être accueillis par les ministres turcs. La plupart de ceux-ci encore tout honteux des effets de la crainte subite que leur avait inspirée M. Pole, à l'occasion du rétablissement des princes grecs, avaient passé par un sentiment assez ordinaire aux hommes faibles d'une extrémité à l'autre, en montrant de l'indifférence et du mépris pour des menaces de la même espèce, quoique plus réelles et mieux fondées. 25 janvier 1807.

Aussitôt que M. Arbuthnot eut communiqué à la Porte les demandes de sa cour et qu'il eut acquis la connaissance certaine des dispositions des Turcs, il fit en secret ses préparatifs de départ. Craignant d'être retenu comme otage contre les entreprises de la flotte qui devait arriver incessamment devant les Dardanelles, il résolut de partir secrètement (1) sur une fré- 25 janvier 1807.

(1) Il avait demandé des passe-ports pour un courrier

gate anglaise, l'*Endymion*, qui était mouillée dans le port, et d'emmener avec lui tous les négociants anglais établis à Constantinople.

Ce départ ne pouvait pas être caché aux ministres turcs dans un port comme Constantinople sans beaucoup de discrétion et de prudence. M. Arbuthnot, après s'être ouvert à deux ou trois personnes sur son projet, fit inviter à dîner à bord de la frégate, par le capitaine qui la commandait, pour le jour qu'il avait fixé pour son départ, toutes les personnes qu'il voulait emmener avec lui. Lorsque les convives, qui étaient costumés pour un dîner de représentation auquel devait assister l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, furent réunis, M. Arbuthnot leur expliqua ses intentions et leur dit, qu'ils ne devaient plus communiquer avec la ville, qu'ils allaient partir, et que le gouvernement anglais, toujours généreux, les indemniserait des pertes qu'ils devaient éprouver par ce départ précipité et inattendu.

Cet avis fut un coup de foudre pour tous ces

---

qu'il voulait expédier. Le mektoubchy, chargé de ce travail, homme lent et mesuré, mit peu d'empressement à lui adresser cette pièce. Ce retard, qui fut interprété comme un acte de malveillance, suite de dispositions hostiles, servit à colorer le départ mystérieux de M. Arbuthnot.

négociants. Ils laissaient à terre leurs familles, leurs marchandises et leurs effets d'habillement, et ils allaient partir sans argent et en habit de gala pour une destination qui leur était inconnue.

L'*Endymion* coupa ses cables à huit heures du soir; il faillit échouer sur la pointe du sérail, où les courants du Bosphore l'entraînèrent; mais il manœuvra avec autant d'ordre et de silence que ce danger le permettait, et sortit du port sans que ce mouvement éveillât l'attention des Turcs, qui ne connurent que bien avant dans la nuit le départ de la légation britannique. 29 janvier 1807.

Lorsque M. Arbuthnot passa devant les Darnanelles, le capitan-pacha se trouvait à la pointe de Nagara avec une escadre composée d'un vaisseau de ligne, de cinq frégates et d'un brick. Ce grand-amiral y avait été envoyé avec Feyzi-Efendi, ci devant intendant des nizam-gedittes, pour activer les nouveaux travaux défensifs; Feyzi était chargé de payer les travailleurs.

Les ministres, ignorant que l'ambassadeur d'Angleterre se trouvait sur la frégate, qui passait devant eux, ne lui firent aucune question et la laissèrent sortir. (1).

---

(1) M. Arbuthnot recommanda, avant de partir, toutes

Arrivé dans la rade de l'île de Ténédos et n'ayant plus la crainte d'être arrêté comme ôtage, M. Arbuthnot s'empressa d'écrire à la Porte pour lui faire connaître les motifs de son départ, représenta qu'il n'était pas sorti du territoire Ottoman et demanda à reprendre la négociation qui avait été commencée à Constantinople.

Les ministres turcs, qui n'avaient pas envie de se brouiller avec l'Angleterre et désiraient le prouver à toute l'Europe, lui répondirent aussitôt et sans lui faire de reproche, qu'ils acceptaient sa proposition, et que, pour donner plus d'activité à la marche de la négociation ils choisissaient pour traiter avec lui le capitan-pacha et Feyzi-Efendy, qui se trouvaient déjà aux Dardanelles.

M. Arbuthnot vit avec d'autant plus de plaisir que la Porte ne cessait pas de le regarder comme ambassadeur, qu'étant embarqué sur un vaisseau anglais, il pouvait être considéré comme ayant quitté le territoire ottoman. Mais il résolut de ne pas descendre à terre et se con-

---

les familles anglaises qu'il laissait à Constantinople à la protection du général Sébastiani. Celui-ci répondit à ce témoignage honorable de la confiance de son rival en les protégeant avec zèle.

tenta d'envoyer M. Berto-Pisani (1), son premier dragoman, dans le village des Dardanelles auprès des négociateurs turcs.

Cet interprète fin et adroit, s'insinua promptement dans l'esprit du capitan-pacha et de Feyzi-Efendi, ne leur parla que des intentions pacifiques de sa cour, eut soin de les occuper sans cesse par des pourparlers fréquents et par une correspondance très-active, et réussit à détourner entièrement leur attention des travaux militaires dont la surveillance leur était confiée.

En vain les ingénieurs turcs chargés de la construction des nouvelles batteries demandaient de l'argent et des travailleurs. Les négociateurs de la Porte les écoutaient avec indifférence. En vain M. de Lascours, aide-de-camp du général Sébastiani, que ce dernier avait en-

---

(1) M. Berto Pisani, qui, en servant avec zèle et intelligence son gouvernement, a été la principale cause de la mort de Feyzi-Efendi, fut arrêté dans le village des Dardanelles, où il avait été laissé au moment du passage de la flotte anglaise. Échappé comme par miracle à la fureur des Turcs, il fut conduit en qualité de prisonnier de guerre à Brousse, et de là à Kutyar, où il resta jusqu'au rétablissement de la paix entre la Grande-Bretagne et la Porte.

voyé aux Dardanelles pour lui rendre un compte exact de la marche de la négociation et des travaux militaires, représentait au capitan-pacha la nécessité d'activer les travaux, d'augmenter le nombre des ouvriers et de les payer avec exactitude. Celui-ci, convaincu follement que les Anglais n'avaient ni l'envie ni l'audace de passer le détroit des Dardanelles, répondait en souriant, que tant de mouvements et de dépenses étaient inutiles ; mais qu'il obéirait cependant aux ordres du Grand-Seigneur.

Ces plaintes se renouvelaient tous les jours; les travaux n'avançaient pas ; les ouvriers mal payés et mal surveillés fuyaient de toutes parts; mais la négociation paraissait très-active.

L'escadre anglaise parut enfin et jeta l'ancre dans la rade de Ténédos. Sa réunion aux trois vaisseaux de l'amiral Louis porta la force totale de la flotte commandée par l'amiral sir John Duckworth, à huit vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts, deux frégates, deux corvettes et deux galiottes à bombes (1) (2).

---

(1) Elle fut affaiblie avant de pouvoir agir par la perte de *l'Ajax*, vaisseau de soixante-quatorze, qui prit feu par accident, et ne put être sauvé.

(2) Sir Sidney Smith, si célèbre par son courage et ses

L'arrivée de cette escadre qui était annoncée et attendue depuis long-temps, ne changea rien à la négociation, ne diminua pas la confiance aveugle du capitan-pacha et de Feyzi-Efendi et ne donna aucune activité aux travaux militaires.

Les lettres nombreuses de M. Arbuthnot, les longues conférences de Pisani avec les négociateurs turcs et les réponses constamment amicales et évasives de la Porte, n'avaient pas encore fait prendre à la question principale une tournure décisive, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre et l'amiral sir John Duckworth, qui avaient l'ordre d'agir constamment de concert, résolurent de profiter du vent qui était devenu favorable et d'employer la force pour faire décider en leur faveur le ministère ottoman.

Les vaisseaux anglais étaient déjà sous voile et portaient le cap au nord pour profiter du vent et pour embouquer plus facilement le canal des Dardanelles, lorsque le commandant du poste du cap des Janissaires fit avertir le capitan-pacha de ce mouvement et de la direction de la flotte britannique. 19 février 1807.

---

principes chevaleresques, se trouvait à bord de cette escadre, et commandait en second. Ses conseils ne furent pas suivis pendant tout le cours de l'entreprise contre Constantinople.

Le capitan-pacha trop confiant dans les déclarations et les promesses du dragoman d'Angleterre, crut d'après les manœuvres et la direction des vaisseaux anglais, que cette flotte allait commencer quelque croisière devant le détroit ou dans l'Archipel, comme les Russes avaient coutume de faire dans les guerres précédentes.

C'était un jour de fête consacré par l'Islamisme (1). Les canonniers, au lieu de se trouver à leurs postes, étaient dispersés dans leurs maisons ou dans les cafés.

Le capitan-pacha, pressé par le capitaine Lascours et par M. Méchain, vice-consul de France aux Dardanelles, se contenta d'ordonner aux artilleurs et aux troupes de se rendre aux batteries qui leur avaient été désignées; mais cet ordre verbal, donné avec un air d'indifférence, fut exécuté avec lenteur.

La flotte anglaise, favorisée par un vent frais, n'avait pas tardé à changer de route; elle était déjà à l'entrée du canal, lorsque le capitan-pacha, reconnaissant trop tard son erreur, voulut réparer par le nombre, la précipitation et l'incohérence de ses ordres, le temps précieux qui avait été perdu.

---

(1) C'était le courban-beyram.

Mais il n'était plus temps; les vaisseaux anglais entraient et les canonniers turcs n'étaient pas encore arrivés aux châteaux extérieurs en nombre suffisant pour servir toutes les pièces. Le capitan-pacha, inquiet, irrésolu, ne sachant que faire, demandait des conseils, n'écoutait personne, criait, menaçait et courait sans dessein. Le capitaine Lascours le suivait dans tous ces mouvements sans pouvoir le retenir, le diriger ou le calmer.

Cependant les artilleurs et les janissaires des deux villages près des châteaux de Kelidil-Bahar et Soultanié-Calessi, se rendirent d'eux-mêmes aux batteries et se disposèrent à les servir. Le capitan-pacha, entraîné par leur exemple, se jeta dans un des châteaux, tandis que Feyzi-Efendi se fit porter à l'autre.

Les vaisseaux anglais entraient dans un ordre parfait et avançaient avec vitesse. Le *Ro a'-George*, monté par l'amiral sir John Duckworth, dirigeai la marche; un espace assez considérable séparait les vaisseaux qui se suivaient en ligne.

Ils avaient déjà dépassé les premières batteries sans répondre au feu peu actif des Turcs, et avaient l'air de se moquer du vain bruit des ouvrages défensifs des Dardanelles.

Mais aussitôt que le vaisseau amiral fut arrivé

en travers des châteaux de Kelidil-Bahar et de Soultanié-Calessi, la canonnade des Turcs s'anima; quoiqu'assez mal dirigée, elle dût causer, à cause du rapprochement des côtes, quelque dommage à l'ennemi. Le *royal George* commença alors son feu par des bordées de chaque bord sans ralentir sa marche et disparut bientôt sous un nuage de fumée; les autres vaisseaux suivirent cet exemple: la canonnade devint très-chaude pendant quelques instants.

Mais le capitan-pacha, voyant les effets destructeurs de plusieurs boulets qui avaient pénétré dans la principale batterie où il se trouvait, montra de la frayeur et s'empressa de quitter ce poste en disant qu'il allait donner des ordres à son escadre mouillée derrière la pointe de Nagara.

Son départ découragea les canonniers. Ils s'écrièrent tous que puisque le capitan-pacha fuyait le danger, ils pouvaient le fuir aussi. N'écoutant plus les ordres de leurs chefs ni les remontrances des officiers français qui étaient venus partager leurs périls, ils jetèrent les refouloirs et les écouvillons contre les pièces ou sur les parapets et menacèrent de tuer ceux qui s'opposeraient à leur fuite. En peu d'instants les officiers français se trouvèrent presque seuls sur ces batteries que

les vaisseaux anglais dans leur marche rapide foudroyèrent en avançant.

Aussitôt que la flotte ennemie eût dépassé le château de Kelidil-Bahar, elle se trouva engagée dans cette partie du canal où M. Juchereau de Saint-Denys avait proposé à l'époque de la rupture avec la Russie, de réunir les principaux moyens de défense. Mais la batterie tracée sur la pointe de Nagara commençait à peine à s'élever de terre; celles près du couvent de Saint-George et de la petite Barbe n'étaient pas même ébauchées; les matériaux nécessaires à la construction des nouveaux ouvrages près des châteaux n'étaient pas encore réunis. L'escadre qui aurait dû être embossée derrière la pointe de Nagara, se réduisait à un vaisseau de ligne, cinq frégates et un brick.

Le vaisseau de ligne sur lequel le capitan-pacha avait eu soin de ne pas s'embarquer, reçut quelques bordées, se soumit et fut brûlé; quatre frégates l'imitèrent et eurent le même sort. La cinquième, commandée par un homme extraordinairement courageux opposa la plus vigoureuse résistance. Attaquée presqu'à la fois par plusieurs vaisseaux de ligne, elle ne cessa de répondre à leur feu terrible que lorsque les trois quarts de son équipage furent morts ou blessés. Le brick

se sauva et alla annoncer à Constantinople la prochaine arrivée de l'escadre britannique.

Quelques soldats turcs s'étaient montrés, pendant ce combat naval, sur la plage de Nagara et paraissaient occupés à monter des pièces de canon pour tirer sur les vaisseaux ennemis. Les Anglais se hâtèrent d'y débarquer du monde, chassèrent les Turcs et enclouèrent tous les canons qu'ils trouvèrent sur l'emplacement de la nouvelle batterie et qui étaient destinés à faire partie de son armement.

Le succès des Anglais dans cette entreprise fut complet et leur coûta peu de monde. Ils eurent la gloire d'avoir passé les premiers ce détroit des Dardanelles, qui avait été regardé jusqu'alors comme une barrière insurmontable.

Les officiers français qui, après le départ du capitan-pacha avaient prévu l'issue de l'attaque, ne s'arrêtèrent pas à examiner le combat naval; ils prirent des chevaux de poste et arrivèrent à Constantinople peu d'heures après le brick qui était parti de Nagara.

Leur récit fit tomber tout le blâme sur le capitan-pacha et Feyzi-Efendi. Le premier, quoique plus coupable, fut soutenu dans le sérail et ne perdit que sa fortune et son emploi; le second

fut condamné à mort et périt pour avoir montré trop de négligence et de crédulité.

Le premier avis du passage des Dardanelles et de la prochaine arrivée de la flotte anglaise produisit dans le sérail la plus grande confusion. Tous les ministres et conseillers d'État, réunis à la hâte dans la salle du divan, ne virent d'abord d'autre salut pour la capitale et pour le palais du Grand-Seigneur que dans une prompte adhésion aux demandes de l'ambassadeur d'Angleterre.

Leur dessein pusillanime se joignant aux cris des femmes, aux gémissements des eunuques, aux signes manifestes de la terreur sur tous les visages, fit une forte impression sur l'esprit du sultan Sélim. Ce prince qui n'était jamais sorti de sa capitale et qui n'avait entendu le bruit du canon que pour célébrer les fêtes publiques ou pour le saluer lui-même, ne put se garantir de la frayeur contagieuse de ceux qui l'entouraient.

Comme la rupture immédiate avec la France et le renvoi du général Sébastiani étaient une des conditions principales de la nouvelle alliance proposée par M. Arbuthnot, le sultan Sélim envoya un de ses favoris, Ismaël-Bey (1), à l'hôtel

(1) Ce même personnage fut choisi pour négocier

de France pour faire connaître à l'ambassadeur la décision du divan, et lui demander s'il était disposé à partir. Le ton froid et dédaigneux d'Ismaël-Bey et ses réflexions sur les dangers où une politique imprudente avait jeté la capitale de l'empire, causèrent d'abord de vives inquiétudes au général Sébastiani.

Mais prenant aussitôt le ton de fierté qui convenait au représentant d'une grande nation, il répondit au favori du sultan Sélim : « Que l'arrivée de la flotte anglaise ne l'effrayait pas; » qu'accrédité auprès de la Porte, il se trouvait » sous sa sauve-garde et qu'il ne quitterait » Constantinople qu'après en avoir reçu l'ordre » formel de Sa Hautesse. »

La terreur des habitants du sérail ne s'était pas communiquée à ceux de la ville et des faubourgs. Jamais la noblesse du caractère des Osmanlis ne parut avec plus d'éclat. Au lieu de craindre les approches d'une escadre formidable qui avait forcé le passage des Dardanelles, ils

---

avec M. Arbuthnot et l'amiral Duckworth. Amené en France par le baron de Tott, et élevé à Versailles par les bienfaits de Louis XVI, il conservait une grande reconnaissance pour la maison de Bourbon, et avait conçu une haine violente contre tous les gouvernements révolutionnaires de la France.

poussaient des cris de fureur et de vengeance contre ces perfides Anglais qui, disaient-ils, sans provocation et sans motifs, avaient attaqué en pleine paix leurs anciens amis, avaient brûlé une escadre turque, et venaient dicter la loi au sultan Sélim en menaçant de détruire sa capitale et son sérail.

Les topchys se hâtaient d'armer les batteries (1); les janissaires quittaient leurs bâtons qui sont leurs armes pendant la paix pour prendre des fusils et des yatagans. Les vieillards et les enfants se dirigeaient en foule sur les travaux et offraient leurs services pour porter des terres et des fascines; ceux dont les maisons pouvaient gêner l'action de l'artillerie, s'empressaient de les détruire pour laisser aux canons un libre jeu contre l'escadre ennemie. Tous paraissaient disposés à périr plutôt qu'à se soumettre.

Cet élan populaire changea les dispositions des ministres. La crainte de devenir les victimes de la fureur du peuple fut plus puissante sur eux que la honte d'avilir leur souverain et le nom musulman. Peu d'heures après avoir déclaré au

---

(1) Aucune des nouvelles batteries de Constantinople n'était armée, lorsque la flotte anglaise parut devant cette capitale.

sultan Sélim que le salut de la capitale exigeait une prompte adhésion aux demandes de l'ambassadeur d'Angleterre, ils prièrent le grand-visir de représenter à Sa Hautesse, que puisque tout le peuple de Constantinople était résolu de se défendre, il convenait de profiter de cet enthousiasme national et de se mettre en état de combattre la flotte ennemie qui s'approchait.

Le sultan Sélim adopta avec plaisir cette opinion digne, disait-il, des Osmanlis, et ordonna de suite que tous les travaux commencés seraient achevés, perfectionnés et armés dans la même nuit, qu'on mettrait sans retard à la disposition des ingénieurs militaires tous les matériaux et les ouvriers nécessaires pour la construction des nouvelles batteries, que tous les musulmans seraient appelés à servir les pièces et à combattre, que les fidèles rayas n'auraient d'autre destination que celle de porter des terres, des fascines, des projectiles et de traîner les canons, et qu'enfin les ministres de la Porte surveilleraient eux-mêmes les travaux, dont il mettait la prompte exécution sur leur responsabilité personnelle.

Les terrasses adossées intérieurement au mur d'enceinte du sérail du côté de la mer ayant été désignées comme propres à l'établissement de

plusieurs batteries, ce prince fit ouvrir la porte du jardin du harem, après avoir pris la précaution d'envoyer ses femmes dans le vieux sérail (1).

Le général Sébastiani, enchanté de ces nouvelles dispositions qui assuraient à ses opérations diplomatiques un succès complet, s'empressa de se rendre à la Porte et demanda une audience particulière au sultan Sélim. Elle lui fut immédiatement accordée. Le Grand-Seigneur, voulant le dédommager du désagrément et des inquiétudes qu'avait dus lui causer le message d'Ismaël-Bey, lui fit un accueil très-amical et daigna écouter avec un air d'intérêt les discours que ce général lui fit (2) pour lui dire combien sa résolution de repousser l'injuste agression d'un ennemi insolent, était noble et digne de ses glorieux ancêtres, et pour lui faire sentir combien l'amitié de Napoléon allait être utile à la Porte dans un

---

(1) Le vieux sérail, où l'on renferme les cadunnes et les odalisques des empereurs morts ou déposés, est situé dans un ancien palais des empereurs Grecs, qui se trouve presqu'au centre de la ville.

(2) Le général Sébastiani fut secondé habilement dans ces circonstances importantes par les deux premiers dragomans de France, les sieurs Franchini, et surtout par l'aîné des deux frères, homme très-intelligent et actif.

temps où ce prince, victorieux de ses ennemis, marchait sur Pétersbourg pour conclure une paix dont ses fidèles alliés retireraient les plus solides avantages.

L'offre, que cet ambassadeur fit de ses services et de ceux des officiers français qui se trouvaient à Constantinople, fut agréée avec reconnaissance. On le vit dès ce moment se porter sur les batteries, attacher à chacune d'elle avec le consentement des ministres un des officiers de sa suite et répandre à pleines mains l'or parmi les travailleurs et les canonniers. Il fit réunir environ deux cents Français (1), qui s'offrirent volontairement, et les dispersa dans les batteries.

---

(1) Les Français qui se distinguèrent dans cette circonstance furent MM. la Blanche et Latour-Maubourg, secrétaires d'ambassade; Lascours, capitaine aide-de-camp du général Sébastiani; Desacres de Fleuranges et Gérard, officiers à la suite; mais surtout les capitaines Boutin, Leclerc et Contaillout, qui, envoyés de Dalmatie par le duc de Raguse, arrivèrent à Constantinople au moment de l'apparition de l'escadre anglaise devant cette capitale. M. Gustave de Coigny, aide-de-camp du général Sébastiani, se trouvait alors en mission auprès de Moustapha-Baïractar, pacha de Routschouk.

M. le comte de Pontécoulant, sénateur français, qui se trouvait à Constantinople, déploya dans cette circonstance le zèle, l'activité et le discernement d'un ancien militaire.

Le marquis d'Alménara (1), qui pendant l'entrevue du général Sébastiani avec le Grand-Seigneur, était allé voir les ministres (2) pour les affermir dans la résolution que l'enthousiasme du peuple avait fait prendre, fut constamment d'un grand secours à son collègue, se tint de jour et de nuit sur les batteries avec ses sécretaires d'ambassade (3), et organisa une compagnie de canonniers, pris parmi les marins de sa nation, qui se trouvaient à Constantinople.

---

(1) M. le marquis d'Alménara reçut par la suite un témoignage éclatant des services qu'il avait rendus à la Porte à cette époque, par le grand cordon de l'ordre du Croissant. Nommé en 1809 ministre de l'intérieur en Espagne par le roi Joseph, il prit constamment le parti de ses compatriotes opprimés et montra un cœur noble et élevé, digne du caractère de cette nation énergique, ainsi que les talents et la prudence d'un habile administrateur.

(2) Ali-Efendi, ministre de la marine, qui avait été ambassadeur en France dans le temps du directoire, eut une grande part à cette résolution du divan. Il était très-lié avec M. le marquis d'Alménara, qui lui avait rendu de grands services pendant son séjour à Paris.

(3) Le marquis d'Alménara fut secondé avec zèle dans cette circonstance par ses secrétaires et les officiers à la suite de sa légation ; entre autres, par MM. Enderiz Perez et Belin.

Cependant la flotte anglaise, profitant du vent favorable, s'avançait à pleines voiles vers le cap Saint-Stéfano à deux lieues au sud de cette capitale; mais le vent d'ouest, se calmant tout-à-coup, annonça le retour prochain du vent de la mer Noire. Le jour baissait, les courants empêchaient d'aller plus loin; les galiottes à bombes n'avaient pu suivre. Il fallut jeter l'ancre et attendre le lendemain.

Ce fut pendant cette nuit importante que tous les projets que j'ai détaillés plus haut, furent adoptés et que la Porte, effrayée d'abord par un évènement aussi extraordinaire, prit, en voyant le mouvement du peuple, la résolution de se défendre.

L'ambassadeur et l'amiral anglais pensaient d'après les événements antérieurs, que l'effet moral de l'apparition d'une flotte anglaise devant Constantinople devait suffire pour engager les ministres turcs à changer de système politique. Ils préférèrent en conséquence la voie des négociations à celle d'une attaque immédiate, qui pouvant causer la perte des vaisseaux à cause des courants et des autres difficultés locales, n'aurait pas manqué d'ailleurs d'aigrir à jamais les Turcs contre la Grande-Bretagne. Cette considération à laquelle le vent

devenu contraire donnait une grande force, fit prendre à l'amiral sir John Duckworth la résolution d'aller mouiller derrière Proti, la plus considérable des îles des Princes, à deux lieues à l'est de Constantinople. La bonté de ce mouillage avait été reconnue d'avance par le capitaine de la frégate, l'*Endymion*, qui s'y était tenu exprès à l'ancre pendant tout le mois qui avait précédé le départ de M. Arbuthnot.

Aussitôt que les vaisseaux anglais furent mouillés dans la rade des îles des Princes, un parlementaire entra dans le port de Constantinople avec des lettres signées par M. Arbuthnot et sir John Duckworth. Ceux-ci, se servant toujours du langage de l'amitié, engageaient la Porte à se décider de suite en faveur de l'Angleterre et à ne pas les obliger par une plus longue indécision ou par un refus formel à avoir recours à la force et à des moyens violents qui répugnaient aux sentiments de leurs cœurs (1).

Les officiers chargés de ces dépêches furent conduits chez Ali-Efendi, ministre de la ma-

---

(1) Ces sommations étaient une répétition des demandes faites par M. Arbuthnot au reis-efendi le 25 janvier. — Elles furent beaucoup adoucies, lorsque les

rine. L'accueil assez brutal qu'ils reçurent, l'air menaçant des officiers et des marins et quelques paroles indiscrètes leur firent croire que les Turcs allaient violer en eux le droit des gens. Appelés auprès du sérail pour être entendus ils crurent que leur dernière heure était venue et au lieu de se rendre au Kiosk-Vert, lieu désigné de la conférence (qui est souvent celui des exécutions), ils se dirigèrent à force de rames vers l'escadre anglaise sans être arrêtés et sans remettre les lettres qui leur avaient été confiées.

Cet événement produisit dans cette négociation un retard, qui fut extrêmement avantageux aux travaux militaires. Ceux-ci avancèrent avec une rapidité, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple. Les canonniers, les janissaires, les bostangys et les Francs s'occupaient à placer les saucissons et les fascines et à façonner et armer les batteries. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs ayant à leur tête leurs patriarches et le kakam bachy, portaient des terres pour les épaulements, des branches d'arbres pour les clayonnages, et

---

négociateurs anglais reconnurent que les Turcs, loin de se laisser influencer par la crainte, étaient résolus de se défendre.

traînaient les canons. Les deux rives d'Europe et d'Asie étaient couvertes de travailleurs. On voyait les parapets s'élever comme par enchantement.

Le port, défendu par les deux formidables batteries de la pointe du sérail et de Tophané, fut fermé dès la première nuit par un double rang de chaloupes canonnières. Sept vaisseaux de ligne embossés en avant de Bechictache furent destinés à défendre le canal du Bosphore. Des bateaux remplis de matières incendiaires furent réunis à Tophané pour être lancés contre les vaisseaux ennemis.

Les ministres, pour exciter les travailleurs, avaient partagé entre eux la surveillance des principales batteries et s'y étaient établis en permanence avec une partie des employés de leurs bureaux. L'activité entretenue par leur présence, par l'enthousiasme général et par des largesses répandues à propos, fut si grande que trois cents pièces de canon étaient placées dans les batteries et prêtes à servir dès la fin du premier jour. Le nombre des bouches à feu destinées à combattre l'ennemi s'éleva dans les jours suivants, à près de douze cents de toutes espèces et de tous calibres.

Le sultan Sélim, qui, entraîné par son éducation et égaré par les conseils de ses ministres

s'était montré faible dans quelques circonstances importantes, déploya, durant la présence de l'escadre anglaise, une activité digne du chef d'une nation belliqueuse.

Mettant de côté la morgue d'un sultan et le faste d'un empereur, il se promenait souvent à pied, tenant à la main un archêne d'ivoire comme premier architecte de l'empire, et n'ayant à sa suite que deux ou trois officiers de sa maison. On le voyait sourire à tout le monde, interroger les ingénieurs et mesurer lui-même les dimensions des batteries pour reconnaître si elles avaient été tracées avec soin et exactitude. Ses largesses donnaient beaucoup de poids à ses éloges ; ceux-ci étaient faits avec discernement.

Le second jour après le mouillage de la flotte anglaise dans la rade des îles des Princes, l'ambassadeur et l'amiral envoyèrent faire à la Porte une sommation plus forte et plus pressante que la première. Tous les vaisseaux anglais avaient leurs voiles déferlées et paraissaient disposés à se mettre en mouvement. Une frégate était sous voile et cherchait à refouler le courant du Bosphore. Ses efforts furent vains. Entraînée par le vent et par la mer, elle se trouva pendant quelques instants assez près

d'une batterie turque pour en être vivement canonnée. Tout annonçait une attaque.

Mais Constantinople se trouvait déjà en état de défense. Les principales batteries étaient construites. L'ouverture du port et du canal était défendue par les feux croisés des nombreuses batteries d'Asie et d'Europe. La direction des côtes, la vîtesse du courant, le rocher sur lequel est bâtie la tour de Léandre, laquelle avait été armée de pièces de gros calibre et pourvue d'un fourneau à boulets rouges, une centaine de chaloupes canonnières, une escadre embossée à Bechictache, et des bateaux incendiaires rendaient extrêmement difficile et dangereuse l'attaque de cette partie qui, par son importance décisive, devait fixer principalement l'attention de l'ennemi.

Car c'est dans le port de Constantinople, que se trouvent tous les établissements maritimes. C'était seulement à l'embouchure du Bosphore, entre Scutari, la pointe du sérail et Tophané, que la flotte anglaise pouvait foudroyer à la fois la ville, ses populeux faubourgs et le palais du Grand-Seigneur. Sur la rive de la Propontide une ancienne muraille haute, solide et assez bien conservée garantissait presque partout la ville contre les effets de la canonnade, et

était défendue dans les points les plus accessibles près des portes de Aker-Capou, Davoud-Pacha, etc., par des batteries formidables. Le rentrant que fait la côte dans cette partie, ajoutait beaucoup à la force de cette ligne défensive, dont les sept tours et le *Kiosk-Ingerlu* du sérail formaient les deux extrémités.

Les deux galiottes à bombes, qui accompagnaient la flotte anglaise, étaient le plus grand épouvantail pour Constantinople, dont toutes les maisons particulières sont bâties en bois. Mais on avait disposé dans les quartiers près de la mer un grand nombre de pompes. Celles-ci, entourées par une réunion considérable de pompiers et de porteurs d'eau, et protégées par des détachements de janissaires, armés de haches aussi-bien que de fusils, étaient destinées à arrêter de suite les effets de l'incendie.

Mais ces galiottes ne pouvaient pas envoyer leurs bombes dans l'intérieur de la ville sans approcher des batteries de la côte.

Exposées à près de six cents bouches à feu, elles auraient évité difficilement d'être détruites par les projectiles des Turcs, ou incendiées par des radeaux remplis de matières inflammables, que plus de deux cents Musulmans, qui se sacrifiaient volontiers pour leur

religion et leur patrie, s'étaient offerts de diriger tant sur elles que sur les vaisseaux ennemis (1).

Les négociations entre la Porte et l'ambassadeur d'Angleterre continuèrent pendant plusieurs jours (2). Les réponses des ministres turcs, d'abord incertaines et évasives, prenaient un ton fier et menaçant à mesure que les travaux avançaient. Les lettres de M. Arbuthnot, qui dut s'apercevoir dès le deuxième jour que le coup était manqué, étaient celles d'un négociateur habile, qui, malgré les menaces et les hostilités, voulait laisser encore une porte ouverte à la réconciliation.

---

(1) On vit des marins turcs qui, pleins d'enthousiasme, osèrent se risquer dans de frêles embarcations, au milieu de la flotte anglaise, et enlever des canots qui se rendaient d'un vaisseau à l'autre.

(2) M. Arbuthnot étant tombé malade, déclara que sa mission était finie et remit toute la négociation entre les mains de l'amiral Duckworth. — Celui-ci se laissa amuser par les ministres de La Porte, qui, ayant proposé une entrevue, firent naître des difficultés sur le choix du lieu de la conférence et eurent l'adresse de traîner cette affaire jusqu'au jour du départ de l'escadre britannique. N'insistant plus sur le renvoi du général Sébastiani, l'amiral anglais n'exigeait dans les derniers jours que la simple remise de quinze vaisseaux de ligne.

Pendant le séjour trop prolongé de la flotte anglaise devant Constantinople, il n'y eut d'autres hostilités de commises que dans l'île de Proti: un détachement de soixante Turcs de Calcédoine avait eu le courage d'y débarquer, et de s'établir dans un couvent de caloyers grecs, point dominant, d'où ils pouvaient empêcher les Anglais de descendre dans l'île pour y prendre de l'eau et du bois.

L'amiral Duckworth, qui avait négligé ce poste essentiel, fit attaquer les Turcs par un fort détachement de troupes de la marine. L'attaque fut vive; mais, conduite sans prudence et sans discernement, elle n'eut aucun succès. Les Anglais perdirent beaucoup de monde; le commandant du détachement fut tué, et les Turcs restèrent maîtres du couvent.

Déjà Constantinople hérissé de canons avait pris un aspect vraiment formidable. Non-seulement tous les ouvrages défensifs désignés dans le projet de défense étaient achevés, mais encore des batteries intermédiaires avaient été construites. Cette capitale n'avait plus rien à redouter.

Cependant la négociation continuait, et les vaisseaux anglais restaient tranquillement mouillés dans la rade des îles des Princes.

Lorsque les ministres de la Porte entraînés par l'enthousiasme du peuple avaient résolu de défendre Constantinople, ils avaient senti en même temps combien il leur était nécessaire de reprendre les travaux défensifs des Dardanelles, et d'y réunir une force respectable, afin d'empêcher la flotte anglaise de recevoir des renforts et des vivres.

Ismaël pacha, ministre intelligent et généreux, qui avait été remplacé dans les fonctions de visir par l'aga des janissaires à l'époque de l'insurrection des habitants de la Romélie contre l'armée de Cadi-Pacha, fut chargé de diriger et de payer les nouveaux travaux, et y porta sa rigidité et son activité ordinaire. Quelques ingénieurs Turcs et deux cents canonniers furent expédiés de Constantinople vers l'Hellespont, et mis sous les ordres d'Ismaël pacha.

Tout y changea d'aspect. Des milliers d'ouvriers pris dans les villages voisins montrèrent autant d'activité qu'ils avaient montré jusqu'alors de négligence et de mauvaise volonté, parce que l'infatigable Ismaël pacha, généreux envers les travailleurs zélés et actifs, était inflexible et barbare envers les paresseux. Les canonniers de Constantinople plus instruits et mieux exercés que les artilleurs sédentaires des châteaux

de l'Hellespont, se rendirent très-utiles pour l'armement des batteries et le service des bouches à feu. Les ingénieurs Turcs eurent sans cesse à leur disposition tous les moyens qui leur étaient nécessaires.

L'amiral sir John Duckworth ne tarda pas à être informé des progrès rapides des travaux des Dardanelles, et craignit de se voir renfermé dans la mer de Marmara. Son séjour devant Constantinople devenait inutile; la négociation au lieu de prendre une tournure favorable ne faisait qu'augmenter l'orgueil des Turcs. Les vents de nord-est et de sud-ouest qui avaient soufflé depuis son arrivée, et qui règnent presque perpétuellement dans ces parages, ne convenaient pas à l'attaque. Le premier, venant de la mer Noire, accroît la force du courant du Bosphore; l'autre aurait pu devenir extrêmement dangereux, dans cet espace resserré, aux vaisseaux attaquants, dans le cas d'une tentative malheureuse.

Ces considérations engagèrent l'amiral anglais à renoncer à des sommations inutiles, et à une négociation qui ne pouvait plus avoir d'autre résultat que de compromettre de plus en plus l'honneur de la Grande-Bretagne, et l'existence de la flotte engagée dans la mer de Marmara.

Le 2 mars un vent frais du nord-est paraissait

favorable à l'attaque. Les vaisseaux anglais étaient sous voile de très-bonne heure. Leur premier mouvement semblait annoncer qu'ils allaient se porter sur Constantinople, pour exécuter leurs menaces si souvent répétées. Tous les habitants de cette capitale étaient en mouvement. Une foule nombreuse couvrait les batteries d'Europe et d'Asie. Toute la population avait les yeux fixés sur cette escadre menaçante. Mais les vaisseaux virèrent tout à coup de bord, déployèrent toutes leurs voiles, et, recevant le vent en poupe, disparurent bientôt aux regards d'un peuple immense, qui s'empressa de joindre à ses cris de triomphe des remercîments à Dieu et au Prophète.

L'expédition des Anglais contre Constantinople a été généralement blâmée à cause du mauvais succès de cette entreprise. Si les auteurs du projet avaient eu l'idée d'imposer la loi à la Porte par l'effet physique de dix vaisseaux de ligne contre une ville de près d'un million d'âmes, et entourée par une forte enceinte, on pourrait les accuser de folie. Mais si leur intention a été, comme leur conduite le démontre, celle de profiter de la pusillanimité ordinaire des ministres turcs, et de la terreur que paraissaient devoir inspirer parmi les habitants de Constantinople le passage des Dardanelles, et l'apparition sou-

daine d'une flotte formidable, on ne doit pas trop les blâmer d'avoir compté sur ce moyen, puisqu'ils ont été au moment de réussir.

Cet événement peut servir à prouver que quoique le ministère ottoman, composé d'esclaves toujours tremblants pour leur vie, ait souvent montré de l'inconstance et de la pusillanimité, les Osmanlis endormis et ignorants, mais fiers et énergiques, sont susceptibles, comme les Espagnols, de cet élan national et de ce dévouement patriotique, qui peuvent sauver une nation dans les crises les plus orageuses.

Lorsque la flotte anglaise reparut dans le canal de l'Hellespont pour rentrer dans l'Archipel, les nouvelles batteries, à l'exception de celle de Nagara, n'étaient pas encore en état de servir, quoique leur construction eût été poussée avec vigueur. Mais les anciens châteaux étaient garnis de monde; tous les canonniers se trouvaient à leurs postes; les canons des batteries basses, dont quelques-uns portent des boulets de granit de sept à huit cents livres, n'avaient pas été négligés, comme dans le premier passage, et étaient prêts à porter la destruction dans les vaisseaux ennemis.

Les Anglais favorisés par le vent et par les courants, passèrent rapidement, et s'occupèrent peu de répondre au feu des Turcs. Mais ce passage

fut pénible (1). Les énormes boulets des batteries basses firent sur quelques vaisseaux anglais des effets terribles et désastreux. Le vaisseau à trois ponts, *le Windsor-Castle*, reçut un de ces boulets, qui fit une large brèche, et coupa le grand mât dans le premier entrepont. Un de ces projectiles frappa *le Standard* (2), vaisseau de soixante-quatorze, pénétra par la poupe, renversa tout dans son passage, et ne fut arrêté dans ses bondissements que par le mât de misaine. Le choc de cette masse granitique contre les bandes de fer du mât fit naître des milliers d'étincelles. Celles-ci mirent feu à des caisses de munitions qui se trouvaient près du mât pour le service de la batterie, et causèrent une explosion, qui détruisit une partie du pont 3 mars.

(1) La flotte anglaise n'employa qu'une heure et demie pour se rendre depuis son mouillage entre Lassaki (Lampsaque) et Nagara, où elle avait passé la nuit du 2 au 3 mars, jusqu'à l'embouchure du détroit.

(2) Ce rapport m'a été fait par un officier de la marine anglaise, qui se trouvait à bord de ce vaisseau, et qui, ayant été pris en Égypte au mois d'avril suivant, fut amené comme prisonnier à Constantinople, en compagnie du major Vogelsang, du régiment suisse de Roll, au service d'Angleterre. — Ce dernier était tombé au pouvoir des Turcs, au second siége de Rosette.

supérieur. Près de soixante hommes furent mis hors de combat par ce seul boulet. Mais la plupart de ces énormes projectiles, qui laissaient sur la mer une trace blanche par le choc violent de leurs nombreux ricochets, furent lancés en vain, parce que les bouches à feu qui les vomissaient, étant d'immenses cônes tronqués de bronze, sans bouton de culasse, sans bourlet et sans tourillons, couchées à terre, arrêtées dans leur recul, et entièrement immobiles, ne pouvaient être chargées qu'avec lenteur. Leur immobilité obligeait les canonniers d'attendre, pour faire feu, que les vaisseaux ennemis se montrassent dans la direction immédiate de leurs pièces.

Des projets avaient été présentés à la Porte pour pouvoir diriger ces canons dans toute l'étendue de l'arc compris entre les joues de leurs larges embrâsures. Mais ces projets, quoique approuvés, n'avaient pas été mis en exécution, et ne le sont pas encore. Le perfectionnement facile de ces armes monstrueuses assurerait à des batteries de côte bien établies un immense avantage sur les vaisseaux qui oseraient s'embosser devant elles (1).

---

(1) Plusieurs travaux importants furent tracés et construits aux Dardanelles pendant l'été de 1807, sous la direction de MM. Foy et Haxo. — Ces deux officiers d'un

L'amiral sir John Duckworth étant de retour dans la rade de Ténédos, s'empressa de remercier le ciel d'avoir pu échapper, sans la perte d'un seul vaisseau de ligne, aux dangers qu'il venait de courir, et renonçant à une négociation devenue inutile, fit aussitôt voile pour se rendre à Malte, et de là en Égypte (1).

Avant de reprendre l'histoire des révolutions de Constantinople, nous suivrons les Anglais dans cette dernière expédition, qui avait pour but d'arracher à l'empire ottoman une de ses provinces les plus riches et les plus intéressantes.

Lorsque les Anglais remirent, conformément au traité d'Amiens, l'Égypte entre les mains des agens de la Porte, les mamelucks désiraient reprendre l'influence et l'autorité qu'ils avaient eues sur cette province avant l'arrivée de l'armée française. Le cabinet de Londres auprès duquel

---

très-grand mérite sont devenus lieutenants-généraux durant la guerre d'Espagne, où ils ont acquis une brillante réputation.

(1) D'après les gazettes anglaises, la perte des Anglais fut, dans le premier passage, de 38 hommes tués et 100 blessés.

Dans le second passage, de 197 hommes tués et 412 blessés. Les deux corvettes périrent.

ils avaient envoyé un de leurs chefs, Elfy bey, leur avait promis son appui.

Il était de l'intérêt de la Porte d'achever ce que les Français avaient commencé, et d'anéantir cette soldatesque indépendante. L'administration des pachas offre des inconvénients à cause de l'avidité insatiable, et de l'indocilité de quelques-uns d'entre eux. Mais ces pachas meurent; la Porte hérite toujours de leurs richesses, et reprend en entier, après leur mort, l'exercice de son autorité souveraine. Il n'en était pas de même du corps de mamelucks. Celui-ci sans cesse alimenté par l'achat de nouveaux esclaves, nés chrétiens, ne mourait pas; son influence, soutenue par des guerriers nombreux et réputés invincibles, était inébranlable. L'autorité du pacha du Caire se réduisait à une vaine représentation. Le Grand-Seigneur ne recevait qu'une très-faible portion des revenus de cette riche province.

Après l'évacuation de l'Égypte par les Anglais la circonstance était favorable pour exterminer les mamelucks. La guerre d'Égypte avait fait périr les plus braves d'entre eux; la désunion régnait parmi les chefs.

La Porte s'empressa d'envoyer des Albanais pour soutenir le pacha du Caire contre les entreprises des mamelucks, et défendit la vente en

Égypte des esclaves circassiens ou géorgiens, qui depuis la formation de ce corps, en avaient toujours été la principale force. Les Albanais plus nombreux combattirent d'abord les mamelucks avec succès; mais naturellement indociles et mécontents de l'inexactitude du gouvernement dans le paiement de leur solde, excités d'ailleurs sous main par les ennemis de la Porte, ils se joignirent bientôt à ceux qu'ils devaient combattre, et commirent d'horribles excès.

Cette union fut courte, parce que les beys mamelucks désiraient commander et que les Albanais voulaient être indépendants. Un des chefs de ces derniers, Mehemed-Ali, ayant pris sur ses compatriotes un ascendant qu'il devait à sa valeur, à ses talents militaires et à son adresse, fut favorisé par la Porte, en reçut de l'argent et et des renforts, parvint à réunir la plus grande partie des Albanais sous son commandement, se déclara de nouveau contre les mamelucks, après avoir fait assassiner plusieurs de leurs chefs par trahison, leur fit une guerre cruelle et exterminatrice, les vainquit par la supériorité du nombre et les força à se réfugier dans la haute Égypte (1).

---

(1) Cependant La Porte oubliant ses véritables intérêts et cédant à l'influence du cabinet de Londres, avait

Mais les Anglais, qui désiraient rétablir l'autorité des mamelucks, et avoir l'Égypte sous leur dépendance en faisant une alliance solide avec cette milice permanente, s'empressèrent, après l'expédition de Constantinople, d'envoyer un corps d'environ 4 à 5000 hommes à Alexandrie pour exécuter cet utile projet. La flotte revenue des Dardanelles eut ordre d'appuyer cette opération.

Mehemed-Ali se trouvait alors au Caire avec la plus grande partie de ses troupes et n'avait laissé qu'une faible garnison à Alexandrie. Les habitants de cette ville commerçante, préférant par expérience la domination tranquille des Francs au gouvernement orageux et tyrannique des mamelucks et des Albanais, étaient disposés à accueillir les Anglais comme libérateurs. Le major Misset, consul d'Angleterre, avait gagné les chefs de la faible garnison d'Alexandrie. Les troupes britanniques ne trouvèrent presque au-

---

consenti, en 1806, à rétablir l'autorité des beys-mamelucks, et à remplacer Mehemed-Ali par le pacha de Salonique. Mais Mehemed-Ali refusa d'obéir, fit des menaces au capitan-pacha, qui était chargé d'opérer ce changement, et conserva le gouvernement de l'Égypte en se soumettant à payer à la Porte une somme annuelle de 2,500 bourses.

cune résistance et furent admises dans cette ville à la grande satisfaction des habitants.

Le général en chef Fruser, voulant s'emparer des villes maritimes avant que Mehemet-Ali fût à temps de les secourir, envoya, aussitôt après la prise d'Alexandrie, le général Wanchope avec environ douze cents hommes à Rosette pour prendre possession de cette ville. Les Anglais, persuadés par de faux avis qu'ils y seraient accueillis, comme ils l'avaient été à Alexandrie, marchèrent sans ordre, ne prirent aucune précaution et entrèrent inconsidérément dans Rosette dont les portes ouvertes annonçaient la soumission volontaire. 13 mars 1807.

Le commandant albanais de cette ville les laissa pénétrer et s'entasser en colonnes serrées dans des rues étroites et tortueuses : mais un feu terrible de mousqueterie, sortant de toutes les maisons, les détrompa bientôt. Sa vivacité destructive ne donna pas le temps aux Anglais de réparer leur erreur. Le général Wanchope fut tué; plusieurs chefs périrent; la confusion s'établit parmi les soldats. Tous cherchaient à fuir en différents sens et se perdaient dans ce meurtrier labyrinthe. La destruction de ce corps aurait été complète, si les Albanais et les habitants de Rosette avaient su profiter de leur avantage et

poursuivre l'ennemi, qui se retira à Alexandrie dans le plus grand désordre.

Le général en chef, qui connaissait l'importance de Rosette (1) et désirait se rendre maître de cette ville avant l'arrivée de Mehemet-Ali avec ses soldats albanais, s'empressa d'y envoyer toutes les troupes disponibles qu'il put détacher, sans danger, de la garnison d'Alexandrie. Plusieurs pièces de siége suivirent ce mouvement.

Mais la garnison de Rosette se défendit avec vigueur; les batteries de brèche, mal établies, firent peu d'effet; le siége qui aurait dû être poussé avec la plus grande activité, traîna en longueur. Mehemet-Ali envoya des forces considérables, au secours de la place assiégée : les mamelucks, devenus trop faibles pour être utiles à leurs alliés, furent contenus par un corps
23 avril 1807. d'observation resté au Grand-Caire. Des détachements nombreux, chargés de couvrir les opérations du siége, étant trop disséminés, mal éclairés, peu retranchés, furent enlevés par les Turcs. Les assiégeants se retirèrent à la hâte

(1) Dans les circonstances d'alors, les habitans d'Alexandrie étaient exposés à périr de faim, si les Anglais ne prenaient pas possession de Rosette et de Rahmanié.

sur Alexandrie, après avoir éprouvé une perte d'environ douze cents hommes.

Le mauvais succès de cette double tentative sur Rosette découragea les Anglais et leurs partisans. Cernés dans Alexandrie, ils s'aperçurent bientôt que la populace capricieuse et mutine de cette ville les regardait de mauvais œil. Ayant à se garantir d'ennemis intérieurs aussi perfides que cruels et à combattre l'armée albanaise qui se renforçait tous les jours, ils aimèrent mieux renoncer à leurs projets, et capitulèrent avec Mehemet-Ali, pour l'évacuation de l'Égypte. 22 août 1807.

Tel fut le résultat d'une entreprise qui tendait à procurer à l'Angleterre une colonie riche, fertile, populeuse, facile à gouverner et à défendre, et qui, placée entre la mer Rouge et la Méditerranée, devait faciliter la communication de ses possessions d'Asie avec celles d'Europe, et offrir un immense débouché à son industrie. Ce projet, grand et sagement conçu, aurait réussi, si au lieu d'envoyer en Égypte quatre à cinq mille hommes pour en faire la conquête, les Anglais y avaient débarqué un corps de vingt-cinq à trente mille hommes, lequel, à l'instar de l'armée française d'Orient, aurait pu être soldé et nourri par les seules ressources de cette province importante.

La Porte, justement irritée contre les Anglais à cause de leur entreprise contre les Dardanelles, Constantinople et l'Égypte, n'hésita plus à leur déclarer la guerre; elle ordonna le séquestre dans tout l'empire ottoman sur les meubles et les marchandises qui appartenaient aux sujets de la Grande-Bretagne et fit un traité d'alliance avec le gouvernement français. Le cabinet de Londres, qui se vit entraîné, contre son attente, dans cette guerre contraire à sa politique et à ses véritables intérêts, au lieu de répondre à la déclaration de la Porte par des actes d'hostilité, fit évacuer presque entièrement les mers de la Syrie et de l'Archipel par ses vaisseaux de guerre, et fonda avec raison sur ces ménagements l'espoir d'adoucir les Turcs et de se réconcilier bientôt avec eux (1).

La Porte, se trouvant en guerre avec la Grande-Bretagne et la Russie, prit toutes les dispositions

(1) Les vaisseaux turcs pris par les Anglais durant ces hostilités, n'étaient pas déclarés de bonne prise par la Cour d'amirauté établie à Malte. — Dans le discours des commissaires du roi, à la clôture du parlement britannique, le 26 juin 1807, il est dit: « S. M. ne peut que « regretter de voir la guerre s'étendre dans cette partie « du monde (la Turquie); ce qui opère en faveur de la « France une diversion si avantageuse. Mais S. M. nous

nécessaires pour résister aux forces navales de la première et combattre les armées russes, qui occupaient les deux provinces de Valachie et de Moldavie. Une flotte de neuf vaisseaux de ligne fut envoyée aux Dardanelles sous les ordres de Seyd-Ali (1) qui distingué par son audace et sa rare intrépidité, avait succédé dans les fonctions de capitan-pacha à ce grand-amiral, faible ignorant et pusillanime, dont nous avons parlé à l'occasion du passage de la flotte anglaise par le canal de l'Hellespont.

Une escadre russe, commandée par l'amiral Siniavin, était venue à Ténédos pour y remplacer la flotte de sir John Duckworth et bloquer les Dardanelles. Le nouveau capitan-pacha, qui avait eu la présomption de vouloir attaquer à forces égales les vaisseaux anglais, lorsqu'ils étaient mouillés dans la rade des îles des Princes devant Constantinople et qui fut retenu

---

« ordonne de vous informer qu'elle a jugé à propos de « ménager des mesures propres à faire cesser les hosti- « lités, dans lesquelles nous nous trouvons engagés « avec la Sublime Porte. »

(1) Seyd-Ali, né à Alger, avait servi sous les ordres du fameux Hassan-Pacha, son compatriote, dont il imitait la valeur, l'activité et la férocité. Mais il lui était inférieur en intelligence et en connaissances navales.

alors avec peine, n'hésita pas à sortir du canal et alla offrir le combat à l'escadre russe.

Les deux flottes étaient à peu près d'égale force. Les vaisseaux turcs mieux construits manœuvraient avec plus de facilité. Les équipages russes mieux composés étaient plus expérimentés et plus dociles.

Le combat s'engagea; la canonnade fut très-
Juin 1807. vive pendant plusieurs heures; on se battit de près; les Turcs et les Russes montrèrent dans cette lutte beaucoup de valeur et d'obstination. On fit plusieurs fautes de part et d'autre. Mais quelques signaux du capitan-pacha ayant été mal faits ou mal compris, le désordre s'ensuivit immédiatement. La ligne turque fut rompue; un de leurs vaisseaux fut pris et Seyd-Ali se vit obligé de rentrer dans le canal des Dardanelles.

Honteux de sa défaite et écumant de rage, il jeta tout le blâme sur Cheremette-Bey, un de ses vice-amiraux, ne voulut pas entendre sa justification et le fit décapiter. Cette action rigoureuse ne déplut pas au gouvernement et encore moins au public; elle effraya les officiers de l'escadre turque et affermit la discipline parmi les équipages.

La flotte russe qui avait été beaucoup maltraitée dans le combat, fut obligée de retour-

ner aux îles Ioniennes, d'où elle ne revint plus. Son départ fit regarder Seyd-Ali, quoique vaincu, comme un libérateur, qui avait purgé les mers de l'Archipel de la présence des vaisseaux ennemis (1).

La Porte, n'ayant plus à craindre les entreprises des escadres russe et anglaise, tourna toute son attention vers les armées de terre.

Voulant former sur les rives du Danube une armée considérable pour chasser les Russes des deux provinces qu'ils avaient envahies, et profiter de la diversion utile que l'empereur Napoléon faisait dans le Nord par ses victoires, elle ordonna une levée générale dans tout l'empire. Il fut enjoint au pacha de Bosnie de marcher contre les Serviens, de les soumettre ou de les contenir chez eux. Celui de la Romélie et les ayans de cette province reçurent l'ordre de se diriger avec leurs troupes sur Chiumla, où devait se rendre incessamment le grand-

(1) Lorsque l'amiral Siniavin se rendit aux Dardanelles, il rencontra la flotte anglaise qui allait en Égypte et proposa à l'amiral Duckworth de recommencer l'entreprise sur Constantinople. Mais celui-ci, qui ne croyait pas, avec raison, que ce renfort pût lui procurer du succès, rejeta cette proposition et continua sa route sur Alexandrie.

visir avec les ministres de la Porte, les janissaires de Constantinople et les renforts de tous genres envoyés par les pachas de l'Asie.

Mustapha-Baïractar, avait pour instructions de rester à Routschouck et d'y attendre de nouveaux ordres. Ce pacha, profitant des pouvoirs qui lui avaient été accordés par la Porte avec le titre de pacha à deux queues, à l'époque de l'invasion des Russes, avait réussi à organiser un corps de douze à quinze mille hommes et était devenu un personnage important tant par ses troupes belles et aguerries que par son activité et son audace. Comme ce pacha était destiné à agir contre la Valachie pendant que l'armée du grand-visir manœuvrerait du côté d'Ibraïl et de Galatz sur les derrières de Michelson, le sultan Sélim crut qu'il était convenable d'augmenter son importance et son autorité et lui fit expédier le firman de pacha à trois queues.

On attendit la lune de séfer ou le milieu d'avril pour passer en revue les janissaires de Constantinople. Cette cérémonie se fit avec la pompe accoutumée. Les janissaires furent payés et dirigés de suite sur Chiumla, sous les ordres d'un nouvel aga. Celui-ci, ayant été employé pendant long-temps comme janissaire et oda-bachy dans

le 31e oda, qui est chargé de fournir une garde au palais de l'ambassadeur de France, aimait les institutions militaires des Européens et n'avait aucun des préjugés fanatiques de ses compatriotes.

Le grand-visir, Ibrahim-Pacha, le kyaya-bey, le terfterdar, le reis-efendi et tous les autres ministres et principaux employés de la Porte, partirent peu de jours après pour la même destination et furent remplacés à Constantinople par un caïmacan (Mousta-Pacha), et par des vékils. Ceux-ci, quoique n'étant que de simples substituts, devaient exercer dans tout l'empire, à l'exception des lieux désignés pour l'arrondissement de l'armée, la même autorité que les ministres titulaires avaient avant leur départ.

On n'osa pas envoyer sur les bords du Danube les nizam-gedittes à cause du souvenir trop récent des troubles qu'un pareil mouvement avait occasionnés. On attendit une circonstance favorable pour les utiliser. Les régiments d'Asie restèrent dans leurs cantonnements; les nizam-gedittes de Constantinople furent répartis dans les batteries du Bosphore.

Le mufty sage et éclairé, dont la prudence avait contenu tantôt la précipitation des ministres et tantôt la fureur du peuple, mourut à peu près

à cette époque. Sa mort fut une grande calamité pour l'empire ottoman. Le sultan Sélim, à qui il avait rendu des services signalés et qui le chérissait comme un frère, le regretta vivement et reconnut bientôt toute l'étendue de cette perte.

Il était difficile de le remplacer. Le Grand-Seigneur crut voir dans le cadis-asker de Romélie des principes libéraux, de l'intelligence, de l'érudition et une partie des qualités qui distinguaient le dernier mufty, et le choisit pour occuper cette place éminente.

Mais ce cadis-asker, faux et rampant, ne s'était montré partisan des nizam-gedittes que pour satisfaire ses désirs ambitieux. Ennemi secret des nouvelles institutions qui devaient affaiblir l'influence politique des oulémas, il nourrissait depuis long-temps dans son cœur une haine implacable contre le sultan Sélim. Devenu mufty, il travailla sourdement à perdre son maître et son bienfaiteur.

Mousta-Pacha, caïmacan du grand-visir, avait un caractère semblable à celui du nouveau mufty. Il devait également son élévation à sa fausseté et à un attachement apparent aux nouvelles institutions militaires. Fier et ambitieux autant que fourbe et cruel, il ne tarda pas à manifester son mécontentement contre les autres ministres et

conseillers d'état, parce que le sultan Sélim, au lieu de lui laisser le plein pouvoir dont les visirs et les caïmacans jouissaient autrefois, avait ordonné que toutes les questions relatives aux intérêts du gouvernement seraient discutées dans le conseil des ministres.

Mais les principaux objets de sa haine étaient Ibrahim-Efendi, ancien kyaya-bey, et Hadgi-Ibrahim-Efendi, ancien intendant-général des nizam-gedittes. Ces deux conseillers d'état, qui avaient été forcés de quitter le ministère à l'époque de l'insurrection des janissaires de la Roméllie, n'avaient pas cessé de conserver une grande influence tant à la Porte que dans le sérail. Toutes les affaires importantes passaient par leurs mains; ils étaient distingués par des talents, des lumières et une grande expérience. La faction, dite de l'Intérieur, à la tête de laquelle se trouvaient un autre Ibrahim-Efendi et un Ahmet-Bey, le premier, sécretaire particulier, et le second, un des principaux écuyers de Sa Hautesse, leur était entièrement dévouée.

Mousta-Pacha connaissait la force de ceux qui lui donnaient de l'ombrage. Ne pouvant les renverser par des intrigues de cour, il forma le projet de profiter des dispositions des janissaires et des oulémas pour exciter une nouvelle révolution,

détruire les ministres, et s'il le fallait, pour déposer le sultan.

Le mufty et le caïmacan, également fourbes et ambitieux, s'entendirent. L'un voulait se défaire d'un prince éclairé, qui en travaillant à civiliser son pays, sappait l'influence des oulémas L'autre avait pour but de détruire les rivaux de sa puissance et de s'assurer avec les sceaux de l'État, un ascendant irrésistible sous un nouvel empereur.

Ces deux factieux firent semblant de se brouiller pour mieux cacher leurs intrigues. Mais dès que leur projet fut arrêté, ils ne négligèrent pour parvenir à leurs fins criminelles, aucun des moyens puissants que leur donnaient leurs emplois et les profits immenses qui y sont attachés.

A l'époque du départ des janissaires de Constantinople pour l'armée, on avait joint aux nizamgedittes de cette capitale pour la garde des forts du Bosphore et le service des batteries, un certain nombre d'aventuriers, la plupart Albanais ou Lazes des environs de Trébisonde. Ceux-ci, sous le nom de yamacks-tabiélis ou assistants de batteries, recevaient la même solde que les nizamgedittes et habitaient les mêmes casernes sans être affiliés à ce corps et soumis à la même discipline.

Le sultan Sélim espérait que ces yamacs, qui se trouvaient au nombre d'environ deux mille hommes, s'attacheraient aux nizam-gedittes, prendraient du goût à leurs exercices et finiraient par demander à s'incorporer avec eux. Un peu d'adresse, des ménagements et quelques présents faits à propos, auraient pu produire cet effet.

Mais le caïmacan mêla parmi eux plusieurs janissaires qui leur firent entendre que comme yamacks-tabiélis, ils appartenaient à cette milice belliqueuse à laquelle l'empire ottoman devait sa gloire et sa puissance, et qu'ils devaient éviter de s'unir à cette troupe de rénégats ou de mauvais musulmans, qui voulaient assimiler les enfants du prophète aux chiens d'infidèles.

Les yamacks occupaient depuis près d'un mois avec les nizam-gedittes, les châteaux du Bosphore. Mais la fusion qu'on voulait produire entre eux, était devenue d'autant plus difficile, que des disputes fréquentes divisaient les deux corps. Cependant le caïmacan, qui avait déjà préparé de concert avec le mufty tous les fils de la conspiration qui allait éclater, ordonna à Mahmoud-Efendi, autrefois reis-efendi, de se rendre aux châteaux pour y payer les yamacks, et de porter avec lui quelques uniformes de nizam-gedittes, afin d'essayer si ces tabiélis seraient disposés à s'en revêtir.

26 mai 1807. Mahmoud-Efendi, ne connaissant pas les intentions secrètes du caïmacan se rendit à Roumely-Cavack, qui est la plus considérable de toutes les batteries du Bosphore sur la côte d'Europe, fit appeler les chefs des yamacks et leur paya tout ce qui leur était dû ainsi qu'à leurs soldats. Profitant de la joie et des dispositions dociles que produit toujours sur les troupes le paiement entier de leur solde arriérée, il leur fit connaître les désirs du Grand-Seigneur, dont le caïmacan l'avait chargé d'être l'organe, et les invita à s'y conformer.

Mais ce discours désagréable changea de suite la contenance des yamacks. La vue de quelques habits nizam-gedittes qu'on déroula dans le moment, excita leurs murmures. Mahmoud crut les effrayer par des menaces et ordonna à quelques yamacks de revêtir de suite cet uniforme. Leur fureur s'éleva aussitôt au comble et éclata.

Les yamacks se précipitèrent sur Mahmoud-Efendi pour l'étrangler. Les nizam-gedites le défendirent. Une lutte furieuse s'éleva entre eux.

Pendant ce combat Mahmoud justement effrayé se jeta dans son bateau, et se dirigea sur le village le plus voisin (celui de Buyukderré), où il espérait trouver un refuge. Mais quelques tabielis qui s'étaient aperçus de sa fuite, le suivirent en cou-

rant le long du rivage, l'atteignirent, et le tuèrent, ainsi que son secrétaire, au moment où il débarquait.

Les désordres arrivés à Roumely-Cavack furent bientôt connus dans toutes les batteries du Bosphore. Partout une lutte s'établit entre les nizam-gedittes et les yamacks. Ces derniers, plus nombreux, eurent l'avantage, chassèrent leurs rivaux, et restèrent maîtres de tous les forts.

Le commandant des batteries de la côte d'Asie eût le même sort que l'infortuné Mahmoud. Son cadavre percé de coups fut jeté à la mer.

Les nizam-gedittes expulsés des châteaux rentrèrent tranquillement dans leurs casernes de Constantinople. Les yamacks venaient de commettre un grand crime, qui méritait un châtiment sévère. Le caïmacan en réunissant tous les nizam-gedittes de Constantinople, et une partie des topchys, avait assez de forces pour les punir et pour étouffer de suite cette insurrection dangereuse. Mais il trompa le Grand-Seigneur et les autres ministres en montrant de faux rapports, qu'il prétendait avoir reçus, en les assurant que le mouvement de ces misérables yamacks, le rebut de la nation, n'avait rien de dangereux, et en promettant de faire punir les plus coupables d'entre eux, et de ramener bientôt les autres à

leurs devoirs. L'indolence des ministres les porta à croire aveuglément les déclarations du caïmacan, et entraîna le sultan Sélim dans la même erreur.

Cependant le bostangy-bachy, à qui le commandement supérieur du Bosphore appartenait de droit, s'étant présenté devant Buyukderré avec son grand bateau à seize paires de rames pour prendre des informations sur l'assassinat de Mahmoud-Efendi, avait été reçu à coups de canon par les yamacks, maîtres de toutes les batteries. Ce nouvel attentat prouvait que ces soldats ne voulaient plus reconnaître aucun des agents de l'autorité.

Le rapport du bostangy-bachy aurait dû ouvrir les yeux au Grand-Seigneur et à ses ministres. Mais on leur fit croire que les yamacks n'avaient d'autre but que d'éviter d'être contraints à faire partie du corps des nizam-gedittes, et qu'une simple déclaration officielle tendant à dissiper leurs craintes, les ramenerait à l'obéissance.

Cependant le caïmacan, actif dans ses manœuvres ténébreuses, employait des émissaires secrets pour faire sentir aux janissaires que le moment était venu d'opérer la ruine du corps des nizam-gedittes. Ces émissaires avaient pour principale instruction d'exciter la fureur des soldats et du

peuple contre les ministres, qui avaient été les auteurs ou les partisans de ce système d'organisation militaire si contraire, disaient-ils, aux lois et à la religion de l'empire.

Le mufti et les principaux oulémas restaient tranquilles. Mais ils employaient secrètement les moyens puissants de l'or, et les prédications des scheiks et des imams pour parvenir au même résultat. Mille rapports contradictoires dérobaient la vérité aux yeux du peuple et tenaient tout le monde en suspens.

Les yamacks dirigés par les avis secrets qu'ils recevaient de Constantinople, s'étaient réunis dans la grande vallée auprès de Buyukderré, après avoir laissé une garde dans toutes les batteries. C'est-là qu'ils s'engagèrent par serment à défendre jusqu'à la mort la cause commune, la religion et les anciennes lois. C'est-là qu'ils élurent pour chef le nommé Cabakchy-Oglou, en promettant d'obéir à ses ordres et en l'autorisant à punir de mort les lâches et les traîtres, qui se trouveraient parmi eux.

Ils avaient reçu l'ordre de rester tranquilles et d'attendre l'impulsion qui leur serait donnée. Leur inaction dura trois jours. Ils ne furent pas molestés et ne molestèrent personne. La tranquillité qui règnait dans leur camp,

n'annonçait pas une troupe de conspirateurs, qui allait changer le sort de l'empire ottoman.

L'infâme caïmacan repétait sans cesse au sultan Sélim, que ces yamacks ne négociaient que pour leur pardon et qu'ils allaient incessamment se disperser. Cependant il préparait la voie à leur entrée triomphante dans Constantinople et aux changements qu'il voulait opérer.

La tranquille sécurité des ministres qui allaient périr était si complète, que lorsque le marquis d'Alménara, envoyé d'Espagne, qui, se trouvant à Buyukderré, avait deviné le but de la conspiration, vint les avertir des dangers qu'ils couraient, ils lui répondirent qu'ils savaient à quoi s'en tenir, que le calme allait être rétabli et que ses craintes et ses conjectures n'étaient que des visions.

Le 29 mai, Cabakchy-Oglou reçut l'invitation de marcher sur Constantinople, avec les yamacks qui se trouvaient sous ses ordres, au nombre d'environ six cents hommes. Avant de commencer son mouvement, cet homme audacieux, qui montra aussitôt le caractère ferme et hardi et les talents qui conviennent à un chef de conspirateurs, fit prêter à ses soldats le serment de ne commettre aucun pillage, de n'insulter personne et de ne mettre à mort que les fonc-

tionnaires qui leur seraient désignés par lui comme les ennemis du peuple.

Pendant que les yamacks étaient en marche pour se rendre à Constantinople, le perfide caïmacan fit appeler à son palais les personnes qu'il voulait faire périr. Le terfterdar, quelques conseillers-d'état et le directeur de la monnaie, dont ce pacha était mécontent, se rendirent à son invitation. Tous les autres, avertis à temps du sort qui leur était destiné, se cachèrent.

Le caïmacan reçut d'un ton amical les malheureux qui s'étaient empressés d'obéir à ses ordres. Il les combla de politesse, leur fit servir des pipes et du café, leur dit qu'ils avaient bien fait de se rendre à son appel et de se mettre sous sa sauve-garde contre la fureur terrible des janissaires et des yamacks, et sortit après ces trompeuses déclarations. Mais leur sécurité fut de courte durée. Les bourreaux qui entrèrent aussitôt, s'emparèrent de ces victimes et les égorgèrent.

Cabakchy-Oglou ne rencontra nulle part de la résistance, parce qu'on avait eu soin de consigner les nizam-gedittes dans leurs casernes; il arriva à Constantinople au milieu des acclamations générales. Il se rendit directement au

palais de l'aga des janissaires. « Voilà des enfants « du corps, s'ecria-t-il (en montrant ses compa- « gnons, les yamacks, qui auraient éte rejetés « avec mépris dans tout autre moment), ils « viennent venger leurs frères d'armes, défen- « dre la religion et ses ministres et faire cesser « les abus qui font le malheur de notre glo- « rieux empire; que tous les janissaires intéressés « à la gloire du corps me suivent. Je les invite « au nom de Hadgi-Bektache, notre patron, à « nous aider à venger nos torts, à obtenir la sup- « pression des nizam-gedittes et à punir les mi- « nistres prévaricateurs. »

Le seymen-bachi, qui commandait les janissaires de Constantinople depuis le départ de l'aga avec l'élite de ses soldats pour l'armée, loua les bonnes intentions de Cabakchy et lui permit de choisir parmi les janissaires ceux qui étaient disposés à favoriser son entreprise. Mais lui-même resta tranquille à son poste et y attendit le résultat des événements.

Cabakchi ayant reçu un renfort de sept à huit cents janissaires, dont la plupart n'étaient que des volontaires inscrits sur les contrôles des odas, se porta vers la caserne des galiondgis ou marins.

Le capitan-pacha était absent. Les officiers de marine craignaient ou désiraient le succès des

conspirateurs, suivant qu'ils étaient plus ou moins éclairés. Ne voulant pas se compromettre dans cette circonstance critique, la plupart d'entre eux s'étaient cachés ou étaient restés chez eux.

« Galiondgis, s'écria Cabakchy-Oglou en se « présentant devant la grande caserne des marins, « vous qui avez été dans tous les temps l'honneur « et l'appui de cet empire, je sais que vous gé- « missez sous des lois tyranniques; encore quel- « que temps et vous n'auriez eu que des Chré- « tiens ou des Juifs pour vos officiers et vos chefs. « Je viens avec ces fidèles soutiens de la religion « et des lois (en montrant ses yamacks) vous « rendre vos droits, vos priviléges et vos anciennes « institutions. J'espère que vous nous seconde- « rez dans cette noble entreprise. Mais nous ne « voulons parmi nous que des hommes hon- « nêtes, qui soient animés par l'amour de « leurs devoirs et de la patrie. J'annonce à ceux « d'entre vous, qui se joindraient à nous par « le désir du pillage, que la mort est le châ- « timent certain que nous réservons à tout indi- « vidu qui, dans cette circonstance, se rendra « coupable du moindre vol ou de quelques in- « sultes envers d'autres personnes que celles qui « seront signalés par moi comme les ennemis « du peuple. »

Cette dernière phrase, détruisant les vues de la plupart des galiondgis qui espéraient qu'un pillage général serait le résultat d'une entreprise dirigée par les yamacks, restreignit à environ deux cents le nombre des marins qui se joignirent à la troupe de Cabakchy-Oglou.

Les corps des topchys ou artilleurs, étant nombreux, puissant et estimé par le peuple, donnait de vives inquiétudes aux yamacks, parce que ces canonniers, favorisés et caressés par le sultan Sélim, connaissaient l'avantage des nouvelles institutions qu'ils avaient reçues et des connaissances qu'ils avaient acquises, et chérissaient ce monarque éclairé et bienfaisant. Travaillés par les émissaires du mufty et du caïmacan, ils n'avaient pas encore été ébranlés dans leur attachement pour leur souverain, et s'étaient armés et renfermés dans leur grande caserne de Tophané. Leur but paraissait être de résister aux conspirateurs et de défendre le gouvernement : mais le topchy-bachi avait été destitué; cette place était vacante; le caïmacan venait de la promettre à celui d'entre les tchiorbadgys, qui seconderait avec le plus de zèle les yamacks qu'il appelait les libérateurs de la patrie. Cette pomme de discorde mit la défiance parmi ces chefs, et engagea les plus hardis et les plus ambitieux

d'entre eux à se déclarer pour une entreprise qui leur offrait la perspective de l'avancement.

Les yamacks et leurs nouveaux associés, avertis que la division régnait parmi les topchys et que plusieurs des tchiorbadgis penchaient pour eux, se hâtèrent de se présenter sur la place qui est en avant de la caserne de Tophané.

« Canonniers, s'écria Cabakchy, refuseriez-vous « de vous joindre aux janissaires qui veulent « délivrer l'empire de ses plus cruels ennemis « et rétablir les anciennes lois. Notre intention « n'a jamais été et ne sera jamais de vous ôter « les avantages et les priviléges que vous avez « acquis et qui étaient dus à vos services : mais « il est de notre devoir de vous rappeler que, « sortis du corps des janissaires, vous n'avez « jamais cessé de lui appartenir, que vos « institutions fondamentales sont semblables « aux nôtres, et que vous avez été toujours « considérés par nous comme des frères et des « amis.

« Enfants de Hadgi-Bektache, ouvrez vos « portes; venez vous jeter dans nos bras. C'est « au nom de ce santon, législateur de notre « illustre corps, que je vous parle; ce sont ses « règlements que nous vous proposons de dé- « fendre. Voudriez-vous renoncer à sa sainte

« protection et attirer sur vous les malédictions
« du prophète?

« Hadgi-Bektache vous ordonne d'ouvrir vos
« portes; vous êtes ses enfants, ne tardez pas,
« si vous ne voulez pas attirer sur vous les effets
« de sa colère. »

Cette intimation faite au nom revéré de Hadgi-Bektache, les cris des yamacks qui étaient répétés par une nombreuse populace, les conseils des officiers qui favorisaient cette entreprise, la terreur des autres, et la promesse de Cabakchy de conserver aux topchys (1) la solde et les priviléges qu'ils avaient obtenus, changèrent en un instant cette troupe jusqu'alors fidèle.

Les portes furent ouvertes. Cabakchy se jeta dans les bras du plus ancien des tchiorbadgis; les yamacks et les topchys les imitèrent. Des larmes de joie coulèrent de tous les yeux; elles furent suivies de cris d'allégresse.

Les nizam-gedittes se tenaient sous les armes dans leurs casernes, attendaient des ordres et espéraient que les canonniers viendraient à leur

---

(1) Nous avons vu à l'article de l'organisation des nizam-gedittes, que les canonniers obtinrent alors plusieurs prérogatives avantageuses et que leur solde fut presque doublée.

secours : mais, lorsqu'ils apprirent la défection de ces derniers, la conduite du caïmacan et la fuite des ministres, ils fermèrent les portes, se barricadèrent et se préparèrent à une vigoureuse résistance.

Cependant Cabakchy-Oglou, n'ayant plus de crainte et traînant à sa suite une foule nombreuse de militaires et d'artisans de toutes professions, quitta les faubourgs, revint à Constantinople et alla s'établir sur la place de l'Etmeidan au centre de cette capitale. Ce fut alors que ce yamack heureux, s'arrogeant l'autorité du souverain, appela auprès de lui tous les tchiorbadgis des janissaires et des topchys, et leur ordonna de faire apporter sur la place, où il se trouvait, les casans ou grandes marmites de chaque oda.

Ces instruments de cuisine, qui, comme nous l'avons déjà expliqué, sont plus respectés que les drapeaux des odas, ne sortent jamais que dans les occasions les plus importantes. Leur sortie, qui oblige tous les janissaires et les inscrits volontaires des odas à les suivre dans leurs mouvements, est toujours le signe certain d'une révolution.

Les tchiorbadgis obéirent ; les crieurs publics annoncèrent la sortie extraordinaire des casans. Tout Constantinople fut en mouvement. On

voyait partout des hommes armés qui couraient pour se rendre à leurs postes.

Chaque casan précédé par le tchiorbadgy, soutenu par les officiers de cuisine et suivi par les soldats et les volontaires de l'oda, fut porté à pas lents et en silence jusqu'à l'Etmeidan. La réunion de ces marmites, qui furent placées suivant l'ordre de leur numéro autour du siége qu'occupait Cabakchy-Oglou, formait un cercle vénérable où s'arrêtaient avec satisfaction les regards respectueux de la populace.

« Frères et compagnons, dit Cabakchy-Oglou, « la réunion de ces respectables casans est le si- « gne évident de la concorde qui existe entre « tous les enfants de Hadgi-Bektache. Le moment « est venu d'écraser nos ennemis. Le ciel nous « favorise; arrachons du sein des Osmanlis cette « faction impure qui avait résolu de détruire le « corps invincible des janissaires et de rendre « les musulmans semblables aux infidèles. Exi- « geons que les nizam-gedittes soient à jamais « abolis; permettons à ces soldats égarés de ren- « trer dans leurs foyers. Mais il est juste que la « vengeance du peuple tombe sur les ministres « perfides et insatiables qui ont profité de l'éta- « blissement des nizam-gedittes et persécuté les « janissaires. Que les fers vengeurs des fidèles

« musulmans deviennent pour eux les instru-
« ments de la mort qu'ils ont méritée ».

En prononçant ces derniers mots, il déroula la liste fatale des proscrits qui lui avait été envoyée par le caïmacan, et la lut à haute voix pour désigner au peuple ses victimes. La populace, à qui ces scènes sanglantes sont toujours agréables, répondit à cette lecture par les cris d'une joie féroce. Des détachements d'assassins se formèrent aussitôt sous la direction de quelques yamacks et se mirent à parcourir la ville pour chercher les malheureux qui étaient dévoués à la mort.

Ces ministres qui avaient été trop long-temps dupes de leur confiance dans les promesses et la sincérité du caïmacan, avaient cru ne pouvoir échapper aux effets de la haine générale des musulmans, qu'en se déguisant sous des habits de rayas et en cherchant un asile dans les maisons de quelques-uns de ces sujets tributaires, dont ils s'imaginaient avoir acquis l'attachement par des services intéressés; triste ressource! Peu d'entre eux échappèrent à leur funeste sort. Plusieurs furent trahis par les misérables auxquels ils avaient accordé leur confiance.

Aussitôt que les assassinats commencèrent, le caïmacan s'empressa d'envoyer à Cabakchy-Oglou 30 mai 1807

sur la place de l'Etmeidan les têtes des ministres qu'il avait fait égorger. C'est là que les assassins avaient ordre de traîner leurs victimes pour y être exécutées ou bien d'y apporter leurs têtes.

Ibrahim-Efendi, ci-devant kyaya-bey, homme d'esprit mais très-avide, contre lequel les janissaires étaient le plus fortement animés, s'était caché chez un Juif à qui il avait fait gagner autrefois des sommes considérables. On prétend que cet avide Israëlite voulant s'approprier une caisse de bijoux que cet infortuné avait apportée avec lui, alla le dénoncer aux assassins qui le cherchaient. Ces tigres féroces se précipitèrent sur lui, le mirent en pièces, dévorèrent son cœur et portèrent sa tête en triomphe à l'Etmeidan.

Hadgi-Ibrahim-Efendi, ancien intendant-général des nizam-gedittes, s'était caché dans l'égoût d'une de ses maisons de campagne. Un de ses domestiques le trahit et le livra à ses bourreaux qui lui firent subir une mort lente et cruelle.

Ahmed-Bey, un des anciens pages du Grand-Seigneur et le principal personnage de la faction de l'intérieur, avait obtenu la permission de se loger en ville. Aussitôt qu'il apprit l'arrêt prononcé contre lui, il voulut se sauver dans le sérail; mais arrêté par des hommes qui le reconnurent, il fut immolé par la populace qui le

coupa en morceaux et poussa la férocité jusqu'à dévorer ses chairs palpitantes.

Un autre Ibrahim-Efendi, secrétaire intime du Grand-Seigneur, avait été condamné à périr, parce qu'ayant des connaissances étendues et un esprit cultivé comme celui de son maître, il avait souvent montré du mépris pour l'ignorance des oulémas et l'indiscipline des janissaires et s'était déclaré en faveur des nizam-gedittes. Poursuivi par les assassins et craignant d'être trahi par un chrétien chez lequel il s'était réfugié, il monta sur les toits de la maison, voulut gagner en courant les édifices voisins, trébucha dans sa marche tremblante, tomba dans la rue et se brisa sur le pavé. Sa tête fut portée à Cabakchi-Oglou.

Je ne m'arrêterai pas à détailler la fin tragique de tous ceux qui périrent dans cette circonstance et sur lesquels s'assouvit la férocité du bas peuple. Deux hommes seuls entre les proscrits échappèrent à leur condamnation. L'un d'entre eux, Tcheleby-Efendi, qui avait toujours occupé les plus hautes dignités et qui jouit encore en ce moment de l'entière confiance du sultan régnant, s'était sauvé dans la maison d'un jardinier grec. La mort était le châtiment certain de tous ceux qui donnaient asile aux proscrits. Une récompense considérable à prendre sur les biens des

victimes était assurée aux vils dénonciateurs qui les livreraient à la vengeance du peuple.

Rien n'avait pu tenter cet honnête jardinier; les recherches, à l'égard de Tcheleby-Efendi, avaient duré vingt-quatre heures. La fureur du peuple commençait à se calmer, lorsque cet ancien ministre ennuyé de vivre dans des alarmes continuelles, sortit volontairement de son asile et alla s'offrir avec calme devant Cabakchy-Oglou.

Sa résignation, sa barbe blanche, son air de douceur, son attitude noble et son silence firent une vive impression sur les spectateurs. Les assassins eux-mêmes se sentirent émus. Cabakchy voyant sur tous les visages les signes du respect et de l'attendrissement, s'écria : « Braves janis-« saires, Tcheleby-Efendi nous a été désigné « comme un des ennemis du peuple; mais en se « présentant volontairement ici, il montre une « entière confiance dans votre justice. S'il avait « des reproches réels à se faire, il imiterait la « lâcheté de ceux que vous avez punis. Il n'a ja-« mais donné de mauvais conseils, il n'a fait « qu'obéir; je le crois innocent. C'est à vous, « braves janissaires, qu'il convient de prononcer « sur son sort. »

« Qu'il vive, qu'il vive, s'écrièrent mille voix, « c'est un honnête homme; il mérite d'être sauvé. »

Ce même ministre qu'on avait cherché la veille avec zèle et acharnement, se vit entouré à l'instant d'un nombreux cortége dans lequel se trouvaient des hommes dont les habits étaient teints du sang de ses collègues et fut ramené en triomphe dans sa maison.

Cet événement fut favorable à Ahmed-Bey, intendant actuel des nizam-geditles, qui ayant été découvert au moment où Tcheleby-Efendi rentrait chez lui, obtint le pardon du peuple et fut rayé de la liste des proscrits.

Mais une victime importante avait échappé au fer des assassins; c'était le bostandgy-bachy contre lequel les yamacks étaient le plus vivement animés, parce qu'ayant été envoyé à Buyukderré pour les faire rentrer dans l'ordre après l'assassinat de Mahmoud-Efendi, il les avait traités de rebelles et de brigands. Ce personnage, que son devoir appelait dans l'intérieur du sérail, s'y était rendu aussitôt après l'entrée des yamacks dans Constantinople.

Les portes de cette enceinte étaient fermées. Tous les pages, les sélictars et les bostandgys étaient sous les armes. On n'admettait que par un guichet les émissaires que le Grand-Seigneur envoyait dans la ville pour obtenir des nouvelles.

Une foule considérable de janissaires et de

yamacks se présenta devant la grande-porte, à laquelle les Turcs donnent le nom de Sublime, près de l'Hippodrôme et demanda avec des cris affreux et des menaces, la tête du bostandgy-bachy. Le sultan Sélim était susceptible de sentiments élevés, mais trop peu confiant en lui-même et ne voyant autour de lui que des hommes tremblants, plus disposés à se cacher qu'à le défendre, il partageait la terreur générale.

Tous les courtisans lui conseillaient d'abandonner cette victime à la fureur implacable de ses ennemis pour rétablir la tranquillité publique. Retenu par la honte d'une telle faiblesse, indigne d'un souverain, ce prince refusait d'acquiescer aux demandes de la populace dont les cris de fureur devenaient de plus en plus violents, lorsque le bostandgy-bachy (1), se prosternant aux pieds de son maître, le supplia de lui faire donner la mort et de livrer sa tête aux yamacks, afin de garantir sa personne sacrée des excès, auxquels les séditieux pourraient se livrer, s'ils pénétraient dans le sérail.

« Puisque tu consens à ce douloureux sacri-
« fice, meurs, mon enfant, s'écria le malheureux
« monarque en se couvrant les yeux avec les

(1) Il s'appelait Chakir-Bey.

« deux mains, que la bénédiction du ciel t'ac-
« compagne (1). » A l'instant un exécuteur fit tomber la tête du bostandgy-bachy. Cette tête, jetée par un des créneaux, fut ramassée avec transport par les yamacks qui la portèrent à la place de l'Etmeidan, et la mirent aux pieds de Cabakchy-Oglou.

Ces scènes sanglantes duraient depuis deux jours; dix-sept têtes des principaux dignitaires de l'empire formaient auprès du siége, occupé par Cabakchy, une ligne parallèle à celle des casans. La nuit du troisième jour fut extrêmement importante. Tous les ministres et conseillers d'État, partisans des nizam-gedittes, étaient morts. Le sultan Sélim avait déjà envoyé à la Porte un kattichérif qui supprimait le corps des nizam-gedittes. Le triomphe des janissaires était complet.

Mais ce prince continuait à occuper le trône. On connaissait ses lumières, son goût pour la civilisation européenne, son affection pour les nizam-gedittes, son mépris pour les janissaires et son indifférence pour les oulémas. Un tel souverain ne pouvait pas convenir aux chefs de la

(1) Cette action honteuse accrut l'audace des rebelles et ne garantit pas le sultan Sélim de sa chute.

faction triomphante. Ils résolurent de le déposer et de mettre à sa place le sultan Moustapha, l'aîné des deux fils du dernier sultan, Abdul-Hamid.

Cabakchy-Oglou, qui était l'instrument apparent dont se servaient les chefs de la conjuration, arriva de bonne heure, dans la matinée du 31 mai 1807, sur la place de l'Etmeidan, à la tête d'un immense cortége. A peine fut-il assis que fixant ses regards sur les têtes des proscrits : « Janissaires, s'écria-t-il, vous voilà vengés. Vos « ennemis ont péri; la cause de la religion et de « nos anciennes lois a triomphé. Le sultan Sélim « vient de supprimer le corps des nizam-gedittes « et promet de mettre à l'avenir toute sa con- « fiance dans celui des janissaires : mais ce « prince, qui s'est montré depuis douze ans « notre persécuteur acharné, mérite-t-il notre « confiance, lorsqu'il se déclare notre ami ? « N'est-ce pas lui qui, méprisant nos lois et nos « institutions et dédaignant les conseils de nos « sages oulémas, a cherché à établir parmi nous « les funestes institutions des peuples infidèles, « et a voulu nous soumettre à leurs règlements « militaires ?

« Il consent actuellement à tout ce que nous « lui demandons, parce que nous sommes sous

« les armes et que notre union l'épouvante : mais
« du moment que, satisfaits d'avoir vengé le
« peuple et d'avoir arraché du sein des Osmanlis
« cette masse impure, les nizam-gedittes, nous
« nous disperserons pour retourner à nos postes
« ou pour rentrer dans nos foyers, ce prince,
« reprenant ses erreurs et ses projets funestes,
« se vengera de nous et rétablira son corps
« favori.

« Nous serons obligés de prendre de nouveau
« les armes pour nous opposer à ses vues, qui
« attireraient sur cet empire des malheurs sans
« nombre et la malédiction du prophète, et pour
« refaire enfin ce que nous venons de terminer
« avec tant de gloire et de succès.

« Mais pourquoi nous exposer à ces malheurs,
« lorsque nous pouvons arrêter le mal dans sa
« source ? Si le sultan Sélim cessait de régner,
« toutes nos craintes s'évanouiraient à l'instant.
« Compromettrons-nous plus long-temps le sort
« et la tranquillité de notre pays ? Je m'aperçois
« par votre air d'approbation que vous préférez
« la gloire de l'Islamisme et le salut de l'Empire
« à toute autre considération. J'entends plu-
« sieurs voix qui disent hautement que le sultan
« Sélim doit être déposé à l'instant : mais ce
« n'est pas à nous seuls, braves janissaires, qu'il

« convient de décider cette importante question.
« Consultons le mufty, l'oracle de la loi, et
« agissons d'après son fetfa qui nous fera con-
« naître si le sultan Sélim a mérité d'occuper
« plus long-temps le trône des Osmanlis, ou s'il
« convient de lui donner à l'instant un suc-
« cesseur. »

Un murmure approbateur, mais calme, fit sentir que sa proposition avait été agréée par le peuple, qui dans cette circonstance importante ne quitta pas la gravité qui est la qualité dominante du caractère national. Cabakchy, profitant de ces dispositions favorables, chargea quelques tchiorbadgis de porter au mufty, entre autres questions, celle-ci

« Tout *padicha*, qui par sa conduite et ses
« règlements combat les principes religieux con-
« sacrés par l'Alcoran, mérite-t-il de rester sur
« le trône ? ».

Le mufty, préparé à cette démarche, reçut les députés du peuple avec un air simulé de tristesse et d'abattement. Il gémissait, disait-il, sur les malheurs de la nation et sur les désordres affreux qui agitaient la capitale depuis trois jours. Lorsqu'il eut entendu la question soumise à sa décision, il se montra consterné.

« Malheureux monarque, s'écria-t-il, tu as été

« égaré par les vices de ton éducation; la fai-
« blesse de mon prédécesseur a complété ton
« aveuglement. Les conseils perfides et inté-
» ressés des ministres insatiables que la justice
« du peuple vient de frapper, t'ont entraîné loin
« de tes devoirs.

« Mais tu as oublié que tu étais le chef des
« vrais Croyans. Au lieu de mettre ta seule con-
« fiance en Dieu, qui peut pulvériser en un ins-
« tant les plus formidables armées, tu as voulu
« assimiler les Osmanlis aux infidèles. Dieu, que
« tu as négligé, t'abandonne. Tu ne peux plus
« régner d'après nos lois, que tu as voulu chan-
« ger et que tu méprises. Les soldats, qui devaient
« te défendre, n'ont plus de confiance en toi.
« Ta présence sur le trône ne servirait qu'à per-
« pétuer nos discordes. Je te plains, car tu avais
« des qualités brillantes, qui auraient pu faire
« la gloire de cet empire. Mais je préfère avant
« tout l'intérêt de la religion et le salut des Os-
« manlis. »

Après ces mots, il se retira pour écrire son fetfa qui était attendu avec impatience, et mit au bas de la question qui lui avait été envoyée par Cabakchy, au nom de tout le peuple ces mots. — « Non; Dieu sait le meilleur. » — Ce fetfa ne pouvait pas être appliqué au sultan Sélim,

sans devenir contradictoire avec les décisions du mufty précédent qui avait approuvé tous les règlements relatifs à l'institution des nizam-gedittes.

Mais cette décision étant appuyée par les réflexions précédentes que le mufty avait faites à haute et intelligible voix devant les mandataires du peuple, fut regardée comme la sentence de condamnation du sultan Sélim. Cabakchy fit connaître à la foule qui l'entourait ce fatal écrit et les réflexions verbales du muphty, qui en déterminaient l'application.

« Eh bien, janissaires, s'écria-t-il, que décidez-vous ? Vous venez d'entendre l'opinion « du scheik-islam, que le sultan Sélim a choisi « lui-même pour être l'interprète de la loi. Ce « pontife respectable en donnant son fetfa, « n'a connu que ses devoirs. Il a déclaré, que la « présence du sultan Sélim sur le trône ne ser- « virait qu'à perpétuer parmi nous les désordres « de l'anarchie, que Dieu qu'il a négligé l'aban- « donne, et que les soldats fidèles à leur religion « ne doivent plus avoir de confiance en lui. — « Prononcez. Pouvez-vous vous confier au sultan « Sélim ?... Non, non, s'écrièrent unanimement « les spectateurs. — Ce prince continuera-t-il à « régner parmi nous, pour que nous soyons « sans cesse exposés à voir les principes de notre

« sainte religion méprisés, nos institutions chan-
« gées, nos priviléges attaqués et nos ennemis
« triomphants ?

« Nous ne voulons plus qu'il soit notre sou-
« verain, repétèrent mille et mille voix; qu'il
« soit destitué; il est l'ennemi du peuple. Vive le
« sultan Moustapha ! il fera notre bonheur. »

Aussitôt Cabakchy-Oglou, prenant le ton de dignité convenable au rôle qu'il s'était arrogé, celui d'interprète de la volonté nationale, déclara à haute voix, que d'après le fetfa du mufty et la volonté des braves janissaires et de tous les Osmanlis, le sultan Sélim, fils du sultan Moustapha, cessait de régner et que le sultan Moustapha, fils du sultan Abdul-Hamid, était devenu le légitime empereur des Osmanlis.

Il s'agissait de faire connaître cette décision de la volonté des janissaires et des oulémas au sultan Sélim. Mais le sérail était fermé. Les pages et les bostangys étaient sous les armes; les chefs de la rébellion n'étaient pas disposés à attaquer de vive force cette enceinte susceptible de défense. Le sultan Moustapha, qu'on venait de proclamer, se trouvait entre les mains du sultan Sélim.

Le mufty, dont le caractère sacré le mettait à l'abri de la peine de mort, qu'il avait

méritée, fut chargé de pénétrer dans le sérail, d'instruire le sultan Sélim de son sort, et de l'engager à s'y résigner sans chercher à opposer une résistance inutile. Ce pontife, qui connaissait la douceur de son souverain, consentit à se charger de cette pénible mission.

La nouvelle de la résolution prise par les janissaires d'après les conseils des oulémas, avait déjà été portée dans le sérail par des émissaires que le Grand-Seigneur avait envoyés dès le commencement du désordre dans la ville, pour rendre compte de tous les mouvements. Mais ceux-ci s'étaient empressés de ramasser parmi les bruits circulants, celui qui annonçait que plusieurs des principaux officiers du corps des janissaires, mécontents de voir que Cabakchy-Oglou et ses vils yamacks avaient pris l'initiative dans ce mouvement général, étaient disposés à se joindre aux nizam-gedittes pour défendre le sultan Sélim. Ce dernier rapport soutenait encore les espérances des amis de ce prince.

Le sultan Sélim, qui avait quitté son harem de bonne heure, se tenait dans la grande salle du palais, où les empereurs ottomans ont coutume de donner audience à leurs ministres. Assis dans l'angle d'un sopha, il était entouré de ses domestiques, qui, attachés à son sort, se

tenaient debout dans un silence respectueux et dont les regards et les gémissements étouffés témoignaient la plus vive douleur. Ce prince, averti que le mufti était à la porte de la salle et demandait une audience, donna l'ordre de le laisser entrer.

Ce pontife magistrat s'avança à pas lents avec un air recueilli; ses yeux étaient fixés à terre; il faisait entendre par intervalle de profonds gémissements. En approchant de son bienfaiteur et de son souverain, il se prosterna. « Mon « maître, dit-il, je viens m'acquitter d'une « mission pénible, que j'ai dû accepter pour « empêcher la populace égarée et furieuse d'en- « trer dans cette enceinte sacrée. Les janissaires « et tout le peuple de Constantinople viennent « de déclarer qu'ils ne reconnaissent en ce « moment d'autre maître que le sultan Mous- « tapha, votre cousin. Toute résistance est dan- « gereuse et ne peut servir qu'à faire répandre « inutilement le sang de vos fidèles serviteurs. « Cet événement funeste était écrit dans le livre « des destinées. Que pouvons-nous faire, faibles « mortels, contre la volonté de Dieu? Il ne nous « reste d'autre parti à prendre que celui de nous « humilier devant lui et d'adorer ses décrets « éternels. »

Le sultan Sélim entendit avec calme et sans altération le discours hypocrite du mufty. Toute résistance était inutile. Il ne voyait sur tous les visages que les sentiments de la crainte et de la résignation. Après avoir dit au mufty, qu'il se soumettait à la volonté du ciel, il se leva. Sa figure était noble et belle ; un air céleste qui convenait à la pureté de son âme, éclatait dans tous ses traits ; après avoir promené pendant quelques instants un regard attendri sur tous les spectateurs comme pour leur dire adieu, il s'achemina lentement vers la porte de la salle et alla s'enfermer dans les chambres qu'il avait occupées avant de monter sur le trône (1).

En entrant dans ce lieu de captivité, il rencontra le sultan Moustapha, qui se préparait à en sortir. « Frère, lui dit Sélim en l'accostant, « la volonté de Dieu m'a fait descendre du trône ; « j'ai voulu faire le bonheur de mes sujets ; mes « intentions étaient pures. Cependant ce peuple, « que j'aime et auquel j'ai voulu rendre son « ancien rang, est irrité contre moi. Puisqu'il « ne veut plus de moi et que je ne peux plus

(1) Tous les détails relatifs aux événements qui ont eu lieu à cette époque dans l'intérieur du sérail, m'ont été racontés par un des pages, témoin oculaire.

« faire son bonheur, je quitte le trône sans « chagrin et c'est avec sincérité que je vous féli- « cite sur votre élévation, parce que je suis con- « vaincu que pouvant faire le bien, vous ne né- « gligerez pas de travailler sans cesse à la gloire « et à la prospérité de cet empire. »

Le sultan Mustapha, naturellement léger, peu sensible et ébloui de l'éclat du trône où il allait monter, écouta ce discours sans beaucoup d'attention et reçut avec indifférence l'embrassement affectueux que le sultan Sélim lui donna en le quittant. Le monarque captif alla déposer sa douleur dans le sein du sultan Mahmoud, que les lois rigoureuses du sérail rendaient son compagnon d'infortune.

Celui-ci, né avec un cœur élevé, un esprit juste et des dispositions heureuses, avait su apprécier les vertus et le mérite de son cousin, et conservait pour lui les sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il lui devait ainsi que son frère pour ses soins paternels. Il s'empressa de lui témoigner son attachement par des larmes abondantes, et son respect en se jetant à ses genoux et en lui baisant les mains.

Le sultan Sélim, attendri par ces témoignages d'amour, oublia ses malheurs. Il se consacra entièrement à l'éducation de son jeune ami, et

trouva toujours en lui un disciple aussi attentif que respectueux. Ces deux princes, dignes l'un de l'autre, se suffirent à eux-mêmes et trouvèrent dans l'amitié les plus douces consolations aux désagréments de leur solitude.

Les nizam-gedittes, quoique supprimés par un kattichérif du sultan Sélim, étaient restés sous les armes dans leurs casernes, et attendaient les événements pour attaquer leurs ennemis ou pour se disperser. Lorsqu'ils apprirent le succès de la conspiration, la déposition du sultan Sélim et sa captivité, ils sentirent qu'il ne leur restait plus d'autre parti à prendre que de se séparer, pour gagner sous des travestissements et par des routes détournées, les lieux de leur naissance ou bien ceux où ils espéraient trouver un asile. Ils commençaient déjà leurs préparatifs de départ lorsque Cabakchy, inquiet sur leurs dispositions, envoya contre les casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, un détachement considérable, composé de janissaires, de yamacks et de topchys, traînant à leur suite plusieurs pièces d'artillerie,

Ce mouvement hâta la dispersion des nizam-gedittes. Les troupes de Cabakchy n'eurent autre chose à faire qu'à piller les meubles de casernement.

Les habitants de Constantinople, surtout les

Chrétiens et les Juifs, qui n'avaient point pris part à ces mouvements, étaient dans la plus grande inquiétude. La mauvaise réputation des yamacks, premiers acteurs dans cette révolution, faisait craindre qu'ils ne cherchassent à profiter pour eux-mêmes, de cet événement, en se livrant au pillage. Toutes les boutiques étaient fermées.

Mais une salve générale de toutes les batteries et les proclamations des crieurs publics, qui annonçaient que le sultan Sélim ne régnait plus, que le sultan Moustapha, fils du sultan Abdul-Hamid, venait de monter sur le trône; que ce prince avait confirmé dans leurs emplois les ministres existants, et remplacé ceux qui avaient été punis, et enfin que le gouvernement avait déjà repris son action, dissipèrent toutes les craintes et ramenèrent l'ordre et la tranquillité.

Les yamacks reçurent une faible gratification et furent renvoyés dans les châteaux du Bosphore. Les janissaires, en service actif, rentrèrent dans leurs casernes avec leurs marmites; les autres reprirent leurs fonctions habituelles. Cabakchy, qui avait figuré pendant trois jours comme le chef de la nation, le juge suprême des ministres et le maître du trône, obtint pour toute récompense le commandement supérieur des forts où la révolution avait éclaté.

A l'exception de quelques changements dans les ministres et de la dissolution du corps des nizam-gedittes, tout resta comme auparavant. La marche habituelle des affaires publiques ne fut pas altérée. Les relations entre les habitants de toutes classes ne furent ni changées ni envenimées par des haines et des divisions politiques. Les Francs eux-mêmes ne furent pas insultés. Les ministres étrangers reçurent l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre, et que les janissaires répondaient de la sûreté de leurs personnes. L'ordre et le calme furent si parfaits, dès le jour même de la proclamation du sultan Moustapha, qu'on n'eût pas dit que dix-sept ministres ou conseillers d'état venaient d'être les victimes de la fureur du peuple, et que le maître de l'empire était changé. Il est facile de trouver l'explication de ces événements dans mes observations sur la constitution de cet empire.

Le peuple de Constantinople en demandant la suppression des nizam-gedittes exigeait en même temps l'abolition de toutes les taxes qui avaient été établies pour subvenir aux dépenses de l'entretien de ce corps, et à celles qu'entraînaient les changements opérés dans la marine, le génie militaire et l'artillerie. Le caïmacan et le mufty, qui s'étaient rendus sur la place

de l'Etmeidan immédiatement après la déposition du sultan Sélim, firent entendre à la foule, que l'intention du nouveau monarque était d'adhérer en tout aux demandes du peuple, et de supprimer les nouveaux impôts. Mais le sultan Moustapha était bien loin d'avoir la sage économie de son prédécesseur; les nouveaux impôts restèrent, et la caisse du miri fut constamment obérée, quoique l'entretien du corps des nizamgedittes eût cessé de figurer sur les états des dépenses publiques.

La révolution de Constantinople ne pouvait pas manquer d'avoir des suites dans l'armée, où se trouvaient le grand-visir et tous les vrais ministres de la Porte. L'aga des janissaires, que le sultan Sélim avait choisi à l'époque de l'apparition de la flotte anglaise devant Constantinople, à cause de sa bravoure, de son activité et de sa prédilection connue pour la tactique européenne, blâma hautement la conduite séditieuse des janissaires de la capitale, qui s'étaient déshonorés, disait-il, en se joignant aux infames yamacks pour déposer leur souverain. Ses discours hardis excitèrent une émeute, qu'il voulut réprimer en sabrant les séditieux. Mais abandonné de ses officiers, il reçut plusieurs coups et périt victime de son zèle et de sa loyauté.

Le grand-visir, jaloux de la part active que le caïmacan avait prise dans cette révolution, fit entendre hautement son indignation contre lui. Comme c'était un homme faible et sans moyens, ayant cependant de nombreux amis parmi les janissaires, dont il avait été l'aga, on se contenta de lui ôter sa place en lui laissant sa fortune et on choisit un Tcheleby-Pacha, ancien ministre, pour le remplacer dans le commandement des troupes.

Ces changements paralysèrent entièrement les opérations de l'armée turque et devinrent favorables aux troupes russes, qui occupaient les deux provinces de Valachie et de Moldavie. Celles-ci, qui ne pouvaient pas recevoir de renforts dans ces circonstances, où l'empereur Napoléon, maître d'une partie de la Pologne et de la Prusse ducale, menaçait la Russie, étaient trop faibles pour conserver le vaste territoire qu'elles avaient envahi. L'armée turque en recevant tous les contingents, auxquels on avait donné l'ordre de marcher, était susceptible de s'élever à un effectif de près de trois cents mille hommes.

Le plan de campagne, qu'on avait proposé aux Turcs et que le divan avait adopté, était fort sage. L'armée ottomane devait se réunir à Chiumla pour passer de là le Danube vers Ga-

latz et Ismaël et se porter en arrière du Sirret, tandis que Moustapha-Baïractar, pacha de Routschouk, aurait attaqué les Russes de front du côté de Bukarest. Ces mouvements devaient commencer vers le milieu de mai.

Le général Michelson, en apprenant la concentration des armées ottomanes vers Chiumla, devina les dispositions de l'ennemi. Le coude, que forme le Danube depuis Kzernavoda jusqu'à Galatz, exposait les Russes à être pris à dos, s'ils ne se hâtaient pas de quitter la Valachie. Michelson fit évacuer les hôpitaux et les magasins de Bukarest, et se dirigea lui-même sur Focsani avec le gros de ses troupes, en ne laissant qu'une faible arrière-garde dans la capitale de la Valachie pour surveiller les mouvements de Moustapha-Baïractar.

La Valachie rentrait, sans coup férir, sous la domination de la Porte. Les Russes, ne pouvant pas tenir dans la Moldavie méridionale à cause de la résistance opiniâtre que continuaient à leur opposer les places d'Ismaïloff et d'Ibraïl, auraient été obligés de se replier en peu de temps derrière le Dniester.

Mais les événements de Constantinople entravèrent les mouvements de l'armée ottomane à l'époque même où ils devaient commencer. La

nouvelle de ces troubles jeta de l'incertitude dans les dispositions des pachas, leur donna des craintes sur leur sort et arrêta la marche des contingents qui allaient se rendre sur le Danube.

L'occasion fut manquée, de reprendre les provinces envahies, de réparer la gloire militaire du nom ottoman, et de porter dans ses parties les plus vulnérables un coup terrible à la Russie. Michelson rentra à Bukarest et bientôt la paix de Tilsitt mit provisoirement un terme aux hostilités entre les Moscovites et les Turcs.

Mousta-Pacha et le mufty étaient devenus les maîtres absolus du gouvernement et disposaient de tout sous un prince faible qui ne voyait d'autre plaisir dans la souveraineté que celui de pouvoir se livrer à des goûts frivoles, et d'étaler tous les jours sa magnificence en promenades en bateau et en fêtes sur les deux rives du Bosphore. Mais ces deux hommes, également faux et ambitieux, ne tardèrent pas à se brouiller.

Le caïmacan n'avait renversé son souverain et fait périr la plupart des ministres que pour jouir sans contrôle de son autorité. La résistance du mufty à plusieurs de ses ordres et de ses projets les brouilla ; la haine la plus violente succéda à leur intelligence, qui avait été si funeste

au sultan Sélim, et donna de nouveau de l'importance à Cabakchy-Oglou.

Ce dernier, qui avait été l'objet de l'admiration du bas peuple à cause de sa hardiesse et du succès de son entreprise, vivait tranquille au milieu de ses yamacks au chateau du Fener près de la mer Noire; il paraissait ne prendre aucun intérêt à la marche des affaires publiques, et obéissait aveuglément à tous les ordres qu'il recevait du gouvernement; mais le dévouement absolu de ses soldats envers lui pouvait le rendre un instrument utile à celle des factions qui parviendrait à le séduire.

Si le caïmacan et le mufty étaient restés unis, leur intérêt commun aurait exigé qu'ils tinssent Cabakchy dans l'abaissement et dans la crainte; mais leur désunion ayant éclaté, chacun d'eux chercha à l'attirer à son parti.

Cabakchy-Oglou préféra l'amitié du mufty, qui entraînait à sa suite le corps puissant et riche des oulémas, à celle de Mousta-Pacha, qui n'avait d'autre appui que l'affection que la reconnaissance avait inspirée pour lui à un jeune monarque sans caractère. La lutte entre ces deux rivaux ne fut pas longue.

Le mufty engagea Cabakchy à envoyer une forte députation de ses yamacks à Constanti-

nople. Ces députés armés, et poussant des cris de fureur comme à l'époque de l'assassinat des ministres, se présentèrent devant la grande porte du sérail, et demandèrent que le caïmacan, qui était un scélérat et un ennemi du peuple, fut déposé à l'instant pour être remplacé par un homme plus digne de la confiance du souverain. Mousta-Pacha n'avait aucun ami dans le sérail à cause de son caractère impérieux et de son avarice. Il reçut le châtiment qu'il méritait. Les mêmes hommes, qui avaient été les instruments de ses cruelles vengeances, devinrent la cause de sa perte. Il fut heureux que le mufty, conservant un reste d'égard pour le coopérateur de ses crimes politiques, se contentât de faire demander par les yamacks sa destitution et son exil, et lui laissât la vie.

Tayard-Pacha, que le sultan Sélim avait persécuté autrefois à cause de son caractère immoral et versatile, et de quelques liaisons qu'il avait eues avec la cour de Pétersbourg pendant qu'il gouvernait dans l'Asie mineure une des provinces voisines des nouvelles acquisitions des Russes, fut choisi pour remplacer Mousta-Pacha. Souple et insinuant, il céda au mufty et caressa avec soin Cabakchy-Oglou et ses yamacks.

Sous un tel ministre, tout devint intrigue. La

faction du sérail, dirigée par le buyuk-èmirahor ou le grand-écuyer, reprit son ascendant et son activité. Le mufty, aussi avide qu'ambitieux, travaillait à s'enrichir. Cabakchi, assez sage pour préférer le commandement des yamacks à un emploi du ministère, entrait dans toutes les affaires importantes du gouvernement et montrait dans ses opérations plus d'adresse, d'intelligence et moins d'avidité qu'on ne devait en attendre d'un homme de cette classe. Le caïmacan faux, avide et prodigue, cachait son caractère perfide sous des dehors affables et caressants, et montrait une avidité d'autant plus grande, que sa prodigalité était sans bornes.

Tous ceux qui avaient quelqu'affaire difficile à terminer à la Porte, aimaient mieux employer Cabakchy, dont le caractère assez franc inspirait de la confiance dans ses promesses. Les ambassadeurs étrangers préféraient la médiation peu coûteuse du chef des yamacks aux intrigues tortueuses, incertaines et dispendieuses, qu'il fallait employer avec le caïmacan et les autres ministres du divan.

Le général Sébastiani ne tarda pas à se lier avec Cabakchy. Ce dernier, qui fut courtisé avec soin et adroitement ménagé, procura, sous le nouveau règne, à l'ambassadeur de France, l'in-

fluence dont il avait joui à la Porte avant la chute du sultan Sélim.

Sur ces entrefaites, le traité conclu à Tilsitt entre la France et la Russie, ramena le calme dans le nord de l'Europe. Les états prussiens avaient été presqu'entièrement conquis ; mais l'empire moscovite était intact ; les armées russes, quoique vaincues, venaient de lutter avec gloire à Heilsberg et à Friedland.

L'empereur Napoléon voulant gagner l'affection de l'empereur Alexandre, dont il venait d'apprécier la force et dont il estimait le noble caractère, montra beaucoup de modération envers le roi de Prusse, et lui restitua dans le traité une grande partie de ses états. Mais cette cession ne fut qu'apparente, puisque les troupes françaises continuèrent à occuper pendant plusieurs années le territoire qu'elles avaient envahi.

La Turquie, cette alliée sincère, qui n'était entrée dans cette guerre que par suite de son attachement à la France, n'obtint dans ce traité aucune des conditions avantageuses qu'elle avait droit d'espérer, d'après les succès brillants du monarque dont elle avait embrassé la cause. Il y fut stipulé, que les hostilités cesseraient entre la Turquie et la Russie après un armistice qui serait conclu entre des négociateurs russes et

ottomans, en présence d'un commissaire français; que dans l'espace de trente-cinq jours, qui suivrait la signature de l'armistice, les provinces de Valachie et de Moldavie seraient évacuées par les Russes sans que les Turcs pussent y entrer, et que les différents entre la Sublime Porte et la cour de Pétersbourg seraient réglés dans un traité définitif.

Les Turcs virent avec indignation, que cet empereur puissant, qui leur avait fait concevoir l'espoir de reprendre bientôt la Bessarabie et la Crimée, n'avait pas même exigé dans le traité, dont il avait été le régulateur, que les deux provinces de Valachie et de Moldavie fussent restituées de suite à la Porte, et avait permis que cette question importante fût débattue dans une négociation épineuse que les Russes étaient intéressés à traîner en longueur. Mais la guerre ne pouvait plus leur convenir. Toutes les forces de la Russie étaient disponibles contre eux. Il leur fallut donc accepter avec résignation les conditions dictées par le prince victorieux, dont ils avaient recherché l'amitié.

Ce que les Turcs prévoyaient arriva. Les négociateurs de la Porte et de la Russie conclurent l'armistice conformément au traité de Tilsitt, en 24 août 1807.

présence d'un commissaire français (1). Mais lorsque les discussions pour des arrangements définitifs s'ouvrirent, les difficultés se multiplièrent; de nouvelles prétentions furent formées; la question principale s'obscurcit; la France ne s'en mêla pas; les négociateurs turcs et russes continuèrent à disputer et se séparèrent sans s'entendre, sans rien conclure et sans faire recommencer les hostilités. Celles-ci ne furent reprises que deux ans après, lorsque la Porte, ne comptant plus sur la protection de l'empereur Napoléon, eût fait sa paix avec l'Angleterre. Les provinces de Valachie et de Moldavie, ainsi que les places fortes du Dniester, restèrent entre les mains des Russes.

Le cabinet de Londres, attentif à profiter des moindres causes de mécontentement des puissances de l'Europe contre la France, s'empressa d'envoyer sir Arthur Paget aux Dardanelles pour négocier avec la Porte et rétablir les relations amicales qui avaient été interrompues depuis le départ de M. Arbuthnot. Les dernières notes de cet ambassadeur à la Porte laissaient,

---

(1) Ce commissaire français était l'adjudant-général Guilleminot, actuellement lieutenant-général dans le corps royal d'état-major.

comme je l'ai dit plus haut, une porte ouverte à la réconciliation.

Les Anglais avaient eu soin, depuis l'évacuation d'Alexandrie, de ne commettre aucune hostilité contre les Turcs. Ceux-ci, malgré leur déclaration de guerre, n'avaient pas ordonné la vente des effets séquestrés des négociants anglais, comme ils avaient fait à l'égard des Français dans la guerre d'Égypte.

La cour de Londres et la Sublime Porte avaient l'air de se bouder, sans être ennemies. Quelques espérances ambitieuses et le ressentiment des injures récentes avaient nourri jusqu'alors le mécontentement des Turcs. Leur espoir trompé et le mauvais succès de leur négociation avec les Russes tendaient à les rapprocher de l'Angleterre. Les Anglais le sentirent. Ils avaient été les agresseurs. Cette querelle ne convenait pas à leurs vues politiques. Ils firent les premières démarches pour se réconcilier.

Le chevalier Paget était instruit que plusieurs des principaux personnages de la faction du sérail et du ministère, entre autres le buyuk-émirahor et le caïmacan gagnés par des présents et par des promesses lui seraient favorables. Mais il lui était nécessaire de cacher sa négociation sous le voile du plus impénétrable

mystère et d'empêcher surtout qu'elle ne parvînt à la connaissance du général Sébastiani, à cause de ses liaisons amicales avec Cabakchy-Oglou.

Les notes du chevalier Paget avaient été reçues; des réponses assez favorables lui avaient été envoyées; la négociation concluait à sa fin, lorsque le prince Alexandre Souzzo, premier dragoman de la Porte, s'avisa de trahir son souverain et de dévoiler tout le mystère à l'ambassadeur de France.

Le général Sébastiani remercia le prince Souzzo de cette utile information: « Prince, lui dit-il, « vous avez bien fait de vous confier à la France; « la reconnaissance de l'empereur Napoléon « vous sera utile et vous menera loin. » Cet ambassadeur se rendit aussitôt à la Porte, cria contre la perfidie des ministres avides qui avaient trahi les intérêts de leur souverain, en lui conseillant de négocier la paix avec l'Angleterre, surtout au moment où le grand Napoléon travaillait à rendre à la Turquie la gloire et la puissance qu'elle avait eues du temps du grand Soliman et finit son discours et ses reproches en déclarant, que si les négociations commencées n'étaient rompues à l'instant avec le chevalier Paget, il demandait des passeports pour retourner auprès de son maître.

Les ministres turcs stupéfaits par la nouvelle inattendue de la découverte de la négociation et effrayés par les discours véhéments et les menaces du général Sébastiani firent comme avaient fait leurs prédécesseurs à l'époque de la déposition des princes Morusi et Ipsilanti. Ils changèrent de suite leurs résolutions, et envoyèrent au chevalier Paget, une réponse qui déplut à ce négociateur peu persévérant, et fut la cause de son départ immédiat (1).

Cependant, le caïmacan et le buyuk-émirahor, qui avaient été les promoteurs de cette entreprise, ne tardèrent pas à savoir que le prince Alexandre Souzzo, employé à la traduction des notes du diplomate anglais, avait tout dévoilé à l'ambassadeur de France, et le désignèrent au sultan Moustapha, comme un traître qu'il fallait punir.

Un kattichérif impérial adressé le lendemain matin au caïmacan, lui ordonna de faire mettre 31 octobre 1808.

(1) M. Adair fut envoyé par la cour de Londres aux Dardanelles dans le mois d'octobre 1808, pour négocier la paix avec la Sublime Porte. Mais Moustapha-Baïractar, qui était alors grand-visir, refusa de traiter avec les Anglais. M. Adair, revenant après la mort de Baïractar, réussit dans son entreprise et fut accrédité comme ambassadeur.

à mort Aleco Souzzo, dragoman de la Porte. Ce prince, qui ne s'attendait pas au sort qu'il allait subir, se trouvait alors dans la chambre ou plutôt dans le trou obscur et étroit, où les dragomans de la Porte se tiennent dans le palais du visir. On lui annonce que le reis-efendi le demande. Celui-ci lui dit avec calme de le suivre chez le caïmacan. A peine est-il arrivé en présence de ce premier ministre, que saisi par son ordre, il est remis aussitôt entre les mains des bourreaux.

Ce prince infortuné eut beau demander quelle était la cause de sa condamnation, il ne reçut d'autre réponse que les coups violents et répétés que les exécuteurs faisaient pleuvoir sur lui pour hâter sa marche vers la place qui est en avant de la grande porte du sérail. Sa tête tomba et son corps nu fut laissé pendant trois jours sur le lieu de l'exécution, pour faire connaître aux passants comment la Porte punit les traîtres.

Telle fut la fin de ce dragoman, qui se laissa aveugler par son ambition (1). Sa mort était

(1) Il fut remplacé dans les fonctions de premier dragoman de la Porte par le prince Caradgea, depuis vaivode de Valachie; ce prince vient d'échapper par une fuite prompte et heureuse à la peine de mort, à laquelle

juste, puisqu'il avait trahi son souverain. Sa famille infortunée fut dépouillée de ses biens, tomba dans la misère, et fut négligée par le gouvernement français.

Cette exécution sollicitée par le caïmacan et le grand-écuyer déplut à Cabakchy-Oglou qui protégeait le prince Souzzo. Le chef des yamacks avait déjà su découvrir à travers les caresses et les témoignages d'amitié de Tayard-Pacha, la fausseté de son caractère. Pensant à le faire destituer, il s'était concerté avec le mufty, et avait jetté ses vues, pour le remplacer, sur Ismaël-Pacha, ancien visir, qui continuait à être chargé de la direction coûteuse des travaux militaires des Dardanelles.

Tayard-Pacha, informé des intentions de Cabakchy, par quelques paroles indiscrètes échappées à ce dernier, s'empressa de faire empoisonner Ismaël-Pacha, et se défit d'un rival dont la franchise, la fermeté et les talents étaient généralement appréciés. L'immoralité du caïmacan était si connue que personne ne se trompa sur l'auteur de ce crime. Il lui devint funeste.

---

il avait été condamné par le sultan Mahmoud, comme accusé d'avoir dilapidé les deniers publics de sa province.

Cabakchy et le mufty se déclarèrent avec d'autant plus de zèle et d'acharnement contre Tayard-Pacha, qu'ils avaient été les dupes de sa feinte amitié et de ses caresses; mais le caïmacan, soutenu par la faction du sérail, était difficile à renverser.

Plusieurs députations de yamacks firent entendre dans Constantinople des cris de fureur contre Tayard, et demandèrent sa destitution au sultan Moustapha. Ce prince, qui avait sacrifié sans peine Mousta-Pacha, à qui il devait le trône, accueillit les yamacks et leur parla avec douceur; mais il refusa constamment de destituer le caïmacan.

Le général Sébastiani, qui n'avait cessé de courtiser Cabakchy, eut également occasion de se plaindre de la fausseté du caïmacan. Le pacha de Bagdad venait de mourir; la France était intéressée à faire confier ce gouvernement à un homme qui lui fût dévoué, à cause de l'importance de ce pachalic, qui par son contact avec la Perse, le golfe Persique et l'Arabie avait des relations immédiates avec la cour de Téhéran, Bombay et les Véhabis.

L'ambassadeur de France ayant jeté les yeux sur Soliman-Pacha, l'avait recommandé à la Porte, et comptait sur la promesse du caïma-

can. Mais ce dernier, gagné par des présents considérables, et obéissant au grand-écuyer, qui avait été également séduit par l'appât de l'or, oublia ses engagements avec le général Sébastiani et fit expédier à Mehemed-Kior-Pacha un firman impérial qui lui conférait le commandement de la province de Bagdad. Ce Kior-Pacha (1) avait été grand-visir pendant la guerre d'Égypte, et avait commandé en cette qualité la grande armée ottomane, qui fut battue par les Français à Héliopolis. Le souvenir de cette défaite le rendait peu favorable aux intérêts de la France.

La Porte venait d'exercer dans son empire un acte d'autorité indépendante. Le général Sébastiani le sentit et se tut. Mais il ne tarda pas à profiter d'un faible incident pour éclater contre les ministres.

Trois voleurs nés dans une partie de l'Esclavonie, que la France avait acquise par le dernier traité, avaient été arrêtés en flagrant délit par le bostandgy-bachy. Ce magistrat ne connaissant pas la position politique de ces trois scélérats, qui peut-être l'ignoraient eux-mêmes, leur avait fait appliquer la bastonnade avant de les envoyer en prison.

---

(1) Mehemed-Pacha était plus particulièrement connu sous le nom de *Kior-Pacha*, ou le *Pacha-Borgne*.

Le général Sébastiani, ayant appris quelques jours après que ces trois hommes étaient nés sur un territoire appartenant à la France, cria hautement contre l'infraction des traités et demanda le châtiment du bostandgy-bachy, qui avait oublié ses attributions et outrepassé ses pouvoirs, au point de faire bâtonner des sujets français, lesquels d'après les capitulations avec la Porte n'étaient justiciables que des tribunaux de leur pays.

Le caïmacan et les autres ministres, qui ne voulaient pas sacrifier un des premiers dignitaires de l'empire, un des favoris du sultan, pour un semblable motif, représentèrent modestement au général Sébastiani, qu'ils ne se seraient jamais attendu que l'empereur Napoléon et ses ambassadeurs eussent pu consentir à donner le nom respectable de Français à cette vile et méprisable engeance, les Esclavons, qui ne sont regardés par les Osmanlis, que comme des voleurs et des assassins; mais que puisque les misérables, qu'on avait punis, jouissaient des prérogatives des vrais enfants de la France, ils seraient mis de suite en liberté et obtiendraient une indemnité pécuniaire pour les coups qu'ils avaient reçus.

Cette satisfaction n'était pas ce que l'ambas-

sadeur de France désirait. Il recommença ses plaintes, y ajouta des menaces et finit par demander des passe-ports pour retourner auprès de son maître.

Les ministres turcs, déjà trompés par une pareille demande, ne crurent pas à sa sincérité et tinrent ferme. Mais le général Sébastiani, qui s'aperçut des motifs de leur obstination, ordonna à tous les employés de son ambassade de se tenir prêts à partir, et engagea les négociants de sa nation à se défaire de suite de leurs marchandises.

La vente commença ; des préparatifs de voyage furent faits : Cabakchy et ses yamacks se mirent à crier, que le perfide caïmacan voulait perdre l'empire en le plongeant dans une guerre contre la France, tandis que les armées russes étaient encore sur le Danube. Les ministres eurent peur et cédèrent.

Kior-Pacha fut envoyé dans le pachalic d'Erzerum, et Soliman-Pacha obtint le gouvernement de Bagdad. Le général Sébastiani fut satisfait ; le bostandgy-bachy ne fut pas puni et les trois Esclavons furent oubliés.

Ce fut le dernier triomphe de l'ambassade du général Sébastiani. Les Turcs, mécontents du résultat indécis des négociations commencées avec les Russes et de l'indifférence que la France témoignait à leur égard, rappelaient

souvent à ce général les promesses pompeuses qu'il leur avait faites au nom de son souverain pour les entraîner à la guerre.

La position de cet ambassadeur était embarrassante. Il ne pouvait qu'ajouter de nouvelles promesses à celles qu'il avait déjà faites, et assurer avec un air de mystère, que l'empereur Napoléon cajolait les Russes pour mieux servir la Porte.

Ennuyé d'entendre les justes plaintes des Turcs, fatigué de son rôle, qui n'offrait plus que des contrariétés, attaqué par une fièvre lente, qui devait son origine à la perte de son épouse (1), le général Sébastiani n'avait pas cessé de demander son rappel depuis le com-

(1) Madame Sébastiani, fille du marquis de Coigny et petite-fille du maréchal de ce nom, mourut en couche à Constantinople, quelques jours avant la déposition du sultan Sélim. Elle était aimée par tous les habitants de Pera, et fut vivement regrettée. — Le sultan Sélim, apprenant que le général Sébastiani était plongé dans la plus vive douleur, lui donna des preuves d'un grand intérêt et lui envoya faire des compliments de condoléance par le dragoman de la Porte. Aucun ambassadeur européen n'a joué un aussi beau rôle, et n'a eu sur les ministres de la Porte, l'influence qu'a exercée sur eux le général Sébastiani, depuis l'époque du départ de M. Arbuthnot, jusqu'au moment où Napoléon abandonna les Turcs, ses alliés, pour suivre des vues politiques contraires aux intérêts de la France.

mencement de 1808. Il l'obtint enfin dans le mois d'avril de la même année et laissa les affaires à M. Latour de Maubourg, qui pendant une gestion de plusieurs années a lutté avec adresse contre des obstacles continuels et a soutenu constamment avec fermeté l'honneur et les intérêts de sa nation.

Le caïmacan, souple et astucieux, avait travaillé depuis la mort d'Ismaël-Pacha qu'on voulait lui substituer, à gagner les bonnes graces du mufty et à le détacher de Çabakchy-Oglou. Son argent et ses caresses avaient réussi à faire naître un refroidissement sensible entre le chef des oulémas et celui des yamacks; mais l'avidité insatiable du mufty força Tayard-Pacha à se jeter entièrement entre les bras des meneurs de la faction du sérail.

Ceux-ci, plus nombreux et aussi avides que le chef des oulémas, l'accablèrent de demandes et l'obligèrent à commettre tant d'extorsions, qu'à la fin le peuple exaspéré fit entendre hautement contre lui son indignation et sa haine. Le mufty délaissé par le caïmacan, s'était rapproché de nouveau de Çabakchy-Oglou. Le grand-écuyer, mécontent de Tayard, qui, voulant augmenter le nombre de ses protecteurs, avait cherché à captiver les bonnes grâces du chef des eunuques

noirs et du sélictar-agassi, ne cessait de les dénigrer auprès de Sa Hautesse.

Attaqué de toutes parts et faiblement soutenu par ses nouveaux amis, le caïmacan dut céder et fut heureux de ne perdre que sa place en conservant une partie de sa fortune. Il fut remplacé dans ses fonctions par un homme faible qui n'avait d'autre volonté que celle de Cabakchy-Oglou et du mufty, et alla porter son chagrin et ses désirs de vengeance à Routschouk, auprès de Moustapha-Baïractar, dont il connaissait les vues ambitieuses et la haine contre les auteurs de la dernière révolution.

Moustapha-Baïractar, à qui le sultan Sélim avait accordé le titre de pacha à trois queues, conservait pour ce prince les sentiments de la plus vive reconnaissance, et ne cessait de blâmer la conduite des auteurs de sa déposition. La place de Routschouck, chef-lieu de son pachalic, était devenue le refuge des ennemis des yamacks et de tous ceux qui avaient à se plaindre du gouvernement actuel.

Le caïmacan déposé y reçut un excellent accueil. Connaissant le faible de tous les ministres de Constantinople, leurs intrigues, leurs différents, et plein de haine contre les yamacks, il donna d'excellents conseils à Moustapha-Baïrac-

tar, gagna sa confiance et parvint à faire passer dans son âme ardente toute la fureur de vengeance dont il était animé lui-même contre le sultan Moustapha et ses favoris. Il lui représenta qu'en se concertant avec le grand-visir, qui était mécontent des ministres de Constantinople, il lui serait facile de renverser Cabakchy et ses yamacks et de rétablir le sultan Sélim sur le trône.

Le pacha de Routschouk s'empressa d'approuver des projets qui étaient favorables à ses vues ambitieuses et à ses sentiments de vengeance. Résolu de s'entendre de suite avec le grand-visir, qui depuis la paix de Tilsitt s'était retiré à Andrinople avec le peu de troupes restées fidèles à leurs drapeaux, il lui envoya Beygy-Efendi, intendant des vivres, homme actif, souple et intelligent, qui, ayant été élevé à l'école du génie militaire, avait pour le sultan Sélim la plus profonde vénération et un dévouement absolu, et détestait les oulémas et les janissaires. Cet émissaire avait pour instruction de disposer le grand-visir et les ministres en faveur de Baïractar, par des insinuations adroites, des promesses, et encore plus par la voie des présents, dont il était porteur, et d'éviter surtout de leur parler du sultan Sélim. Après avoir gagné le divan de l'armée, Beygy devait se ren-

dre à Constantinople pour s'y aboucher avec les amis du sultan détrôné et se concerter avec eux sur les moyens les plus convenables et les plus sûrs de détruire les yamacks et de renverser le sultan Moustapha.

Beygy-Efendi arriva à Andrinople, s'insinua adroitement dans l'esprit du grand-visir, et lui parla en gémissant des malheurs qui pesaient sur la Turquie depuis que Cabakchi-Oglou, secondé par un mufty avide et perfide, dirigeait les renes du gouvernement, tandis que le grand-visir et les vrais ministres n'étaient pas même consultés sur les grands intérêts de l'Empire. C'était toucher par cette dernière réflexion l'endroit le plus sensible dans le cœur du grand-visir. Ce dernier, naturellement franc et brusque, exprima aussitôt avec énergie les sentiments de sa haine contre les chefs de la faction, qui, profitant de la faiblesse d'un prince amateur de cérémonies et de plaisirs frivoles, disposait à sa volonté de tous les emplois publics.

Lorsque l'envoyé de Baïractar fut certain des véritables dispositions du grand-visir, il lui parla des intentions de son général, qui étaient de s'entendre avec lui pour renverser Cabakchy-Oglou, le mufty et tous les chefs de la faction dominante, et pour rendre aux vrais ministres

leurs pouvoirs et une juste portion dans la distribution des emplois et des faveurs. Mais il lui cacha soigneusement la partie des projets de Moustapha-Baïractar, qui était relative au rétablissement du sultan Sélim.

Le grand-visir, séduit par l'appât d'une entreprise qui devait satisfaire son ambition et son avidité, chargea Beygy-Efendi de dire à Moustapha Baïractar qu'il pouvait compter sur son assistance, et lui donna des lettres de recommandation pour plusieurs des principaux personnages de Constantinople, lesquels, par esprit de vengeance ou par intérêt, étaient également disposés à renverser la faction des yamacks. Beygy se rendit sans retard dans la capitale, trompa Cabakchy et le mufty par quelques présents, des promesses, et un grand étalage de l'attachement prétendu de Moustapha-Baïractar pour le sultan. Moustapha et ses ministres, profita habilement des lettres de recommandation dont il était muni, pour préparer les fils de la conjuration, et exécuta avec adresse et exactitude toutes les instructions qui lui avaient été données.

Le rapport que Beygy fit au grand-visir à son retour à Andrinople, donna à celui-ci les plus vives espérances, et l'engagea à se lier de plus en plus avec Moustapha-Baïractar. Il fut convenu

entre eux que le pacha de Routschouk se rendrait le plutôt possible à Andrinople, pour se concerter sur les opérations à entreprendre, et qu'il se ferait suivre par quatre mille hommes de troupes, afin de contenir les trois à quatre mille janissaires qui étaient restés à l'armée, dans le cas où ceux-ci, séduits par le divan de la capitale, se mutineraient contre les ordres du grand-visir.

Baïractar, qui avait d'autres vues que celles de favoriser les intentions personnelles du grand-visir, et qui voulait être le maître du mouvement, se mit en marche avec quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et ordonna au reste de son corps d'armée, c'est-à-dire à environ douze mille hommes, de le suivre sur Andrinople.

La promptitude de sa marche étonna les ministres. L'arrivée de tout son corps d'armée les effraya. Ils allaient fuir; mais Baïractar avait pris ses dispositions pour être maître de toutes les routes. Intéressé à rassurer les membres du divan, il les combla de caresses, leur fit des présents considérables, et eut l'air de se mettre lui-même à leur disposition, en dispersant ses troupes dans les villages éloignés de plusieurs lieues d'Andrinople, et en s'établissant avec une faible escorte dans cette ville, occupée par les soldats du grand-visir.

Dans les premières discussions qui eurent lieu sur les arrangements qu'il convenait de prendre pour ôter au mufty, à Cabakchy-Oglou et à leurs créatures dans le ministère de la capitale, l'influence qu'ils exerçaient avec une audace et une avidité sans exemple, Moustapha-Baïractar trancha toutes les difficultés par cette proposition :

« L'armistice conclu avec les Russes est indé-
« fini ; votre présence est inutile à Andrinople,
« où vous ne pourriez, en cas d'une nouvelle rup-
« ture, activer avec autant de facilité que dans la
« capitale, la marche des secours et des contin-
« gents destinés pour l'armée. Rentrez avec le
« *sandjak-chérif* à Constantinople. Reprenez vos
« fonctions. Je suivrai votre marche pour vous
« soutenir. Je ne resterai dans la capitale que
« le temps nécessaire pour détruire les yamacks
« et affermir votre administration. »

Ce projet fut approuvé unanimement, et on résolut de le mettre de suite à exécution. Mais Ramis-Efendi, appuyé par Tayard-Pacha, excaïmacan, représenta que pour éviter l'effusion du sang des musulmans, empêcher toute réaction dangereuse et mettre la confusion dans le ministère de Constantinople, il convenait, avant de commencer le mouvement des troupes, d'envoyer secrètement un détachement de cavalerie

à Fanaraki, sur le Bosphore, pour arrêter et détruire Cabakchy-Oglou, qui demeurait dans ce village, loin des batteries et de ses yamacks.

Cette précaution était sage. La mort de Cabakchy-Oglou, en ôtant aux yamacks leur chef, devait mettre le désordre parmi eux et enlever au sultan Moustapha son meilleur appui.

Un certain Hadgi-Ali, homme entreprenant et actif, fut chargé de cette mission secrète, et eut ordre de partir avec une centaine de cavaliers choisis dans les troupes de Baïractar. Le grand-visir lui remit un firman qui l'autorisait à mettre à mort Cabakchy-Oglou, comme ennemi du Grand-Seigneur et de l'Empire, et à lui succéder dans le commandement de toutes les batteries du Bosphore.

L'armée du grand-visir et le corps de Baïractar commencèrent aussitôt leur mouvement sur Constantinople, et voyagèrent à très-petites journées. Leurs chefs faisaient courir le bruit dans les campagnes que la paix était faite avec les Russes, et qu'ils allaient rapporter le sandjak-chérif dans le sérail.

Juillet 1808. Cependant Hadgi-Ali, marchant par des chemins détournés, arriva à Fanaraki, au milieu de la nuit, après trente-six heures de marche, et fit cerner de suite la maison de Cabakchy-Oglou.

Muni du firman du grand-visir, et accompagné de quatre hommes déterminés, qui cachaient des armes sous leurs manteaux, il frappa à la porte de sa victime, en annonçant une dépêche très-pressée de la part du caïmacan.

A ces mots, la porte est ouverte; Hadgi-Ali entre avec ses quatre soldats, saisit le portier et quelques domestiques qui étaient accourus au bruit, les garrotte, les livre aux cavaliers qui restaient en dehors, et demande qu'on lui désigne la chambre de Cabakchy. Apprenant que ce chef des yamacks était couché dans son harem, Hadgi-Ali foule aux pieds toute bienséance, pénètre dans cette enceinte mystérieuse, trouve Cabakchy en chemise au milieu de ses femmes et de ses esclaves éplorées, le saisit tout tremblant, et l'entraîne avec violence vers la porte.

« Que voulez-vous faire de moi? qu'ai-je fait? « s'écriait l'infortuné Cabakchy; par quel ordre « venez-vous m'arracher à ma demeure et à ma « famille? Donnez-moi au moins le temps de « faire mes prières. »

« Il n'est plus temps pour toi de prier; meurs, « scélérat, lui répond le féroce Hadgi-Ali, en lui « plongeant un poignard dans le cœur. » Cabakchy tombe et expire sur le seuil de sa porte. Sa tête, détachée du tronc, est aussitôt remise à

quelques cavaliers qui eurent l'ordre de partir à l'instant pour la porter au grand-visir et à Moustapha-Baïractar.

Après cette prompte exécution, Hadgi-Ali ordonna à ses soldats de se disperser avec leurs chevaux dans les maisons du village, qui n'est habité en général que par des familles grecques, et résolut d'attendre le jour pour communiquer aux yamacks le firman du grand-visir, qui lui ordonnait de mettre à mort Cabakchy-Oglou, et de lui succéder dans le commandement des forteresses du Canal. Il pensait, ainsi que ceux qui l'avaient envoyé, que Cabakchy étant mort, ses soldats effrayés se soumettraient sans résistance aux volontés du gouvernement.

Lorsque le jour parut, les yamacks du fort de Fanaraki ignoraient encore le sort de leur chef, par la précaution qu'Hadgi-Ali avait prise d'empêcher toute communication entre les habitants du village et le château. Hadgi-Ali fut le premier qui se présentant à eux, le firman du grand-visir à la main, leur apprit la mort de Cabakchy et la marche du grand-visir et de Moustapha-Baïractar sur Constantinople, et leur ordonna en leur nom de le reconnaître aussitôt leur commandant.

La surprise tint pendant quelques minutes les

yamacks en suspens. Quelques-uns de leurs officiers qui avaient eu à se plaindre de Cabakchy-Oglou, leur représentèrent que puisque leur chef était mort, le parti le plus sage était de se soumettre aux ordres du grand-visir. Ils allaient peut-être obéir et céder à la nécessité. Mais les femmes et les enfants de leur défunt commandant, sortant tout à coup de leur maison en jetant des cris lamentables et en demandant vengeance, les émurent. Un certain Soliman-Aga, oncle de Cabakchy, s'écria : « Janissaires, prenez « garde à ce que vous faites, ne vous laissez pas « tromper. Cet homme et ses compagnons ne « sont que de vils assassins. Le sultan Moustapha « (que Dieu le préserve) n'a pas ordonné la « mort de Cabakchy. Il l'aimait et l'estimait, et « hier encore il lui a donné des témoignages pré- « cieux de sa faveur. Ces hommes, en faisant « périr votre chef par trahison, n'aspirent qu'à « votre perte et à celle de notre glorieux sultan. « Vengeons notre père; défendons notre souve- « rain; soutenons notre religion et nos lois, et « punissons ces vils meurtriers, qui, envoyés par « le perfide grand-visir, et par cet infâme Baï- « ractar, qui s'est déclaré le protecteur de nos « ennemis, viennent de commettre le plus lâche « et le plus horrible des forfaits. »

Les yamacks, animés par ce discours et par les pleurs et les cris continuels de la famille de Cabakchy, coururent immédiatement aux armes pour attaquer Hadgi-Ali et ses compagnons.

Celui-ci n'eut que le temps de dire à ses soldats de se jeter dans les maisons voisines de la sienne, de s'y barricader, et d'opposer la plus vigoureuse résistance à des ennemis acharnés, dont ils ne devaient attendre aucun quartier.

Ces derniers ne tardèrent pas à paraître et se portèrent en foule et sans ordre contre les maisons où Hadgi-Ali et ses soldats s'étaient établis. Ils furent accueillis par une décharge qui les força à rétrograder sans diminuer leur fureur. Plusieurs attaques consécutives eurent le même résultat.

Exaspérés par l'opiniâtreté de la résistance, les yamacks eurent recours à un moyen d'attaque malheureusement trop facile dans un pays où toutes les maisons particulières sont bâties en bois, et mirent le feu en plusieurs endroits du village. L'incendie, alimenté par un de ces vents qui, variant du nord à l'est-nord-est, sont presque continuels pendant l'été à l'embouchure du Bosphore, commença bientôt ses ravages et menaça les meurtriers de Cabakchy d'une mort certaine. Ceux-ci, pressés par les flammes, firent

une sortie simultanée, et se jetèrent dans la tour du fanal d'Europe, qui était assez vaste pour les contenir, et dont les voûtes et les fortes murailles en maçonnerie les mettaient à l'abri des effets de l'incendie.

Hadgi-Ali et ses soldats, réunis au nombre d'environ quatre-vingts hommes dans cet édifice dominant, isolé et solide, ne pouvaient plus être attaqués que par la mine ou par le canon. Les yamacks n'étaient ni assez habiles ni assez intrépides pour avoir recours à ce premier moyen. Ils ne tardèrent pas à faire usage du second, et tournèrent contre la tour le feu de toutes les batteries qui pouvaient l'apercevoir et l'atteindre.

Cette canonnade, assez mal dirigée, dura pendant trois jours, et fit peu d'effet sur la tour du fanal. Le bruit continuel du canon, qu'on entendait distinctement à Constantinople, y excitait les plus vives alarmes. On faisait courir dans cette capitale des bruits contradictoires. Quelques-uns annonçaient « que les yamacks assiégeaint, dans « la tour du Fanal, une bande de voleurs, les- « quels, après avoir assassiné Cabakchy-Oglou, « pour avoir ses richesses, avaient mis le feu au « village de Fanaraki. » D'autres racontaient que « tous les brigands de la Romélie et des mon-

« tagnes de l'Albanie et du Rhodope s'étaient « réunis pour piller Constantinople, et que « Hadgi-Ali était le chef de leur avant garde. » Le gouvernement n'ignorait pas que le grand-visir et Moustapha-Baïractar étaient en marche; mais il ne savait ce qu'il avait à faire, et attendait l'événement. Les yamacks, mécontents du peu d'effet de leur artillerie contre la tour, et de la négligence du Grand-Seigneur, qui ne leur faisait donner aucun ordre, se dégoûtèrent; ils cessèrent la canonnade et rompirent le cordon qu'ils avaient formé pour empêcher l'évasion de Hadgi-Ali et de ses compagnons. Ceux-ci en profitèrent à l'instant et allèrent rejoindre Moustapha-Baïractar à une journée de marche de Constantinople.

Le sultan Moustapha, qui avait été informé presqu'en même temps de la mort de Cabakchy et du mouvement du grand-visir et de Baïractar, n'avait cessé de tenir des divans composés des ministres suppléants, et de tous les principaux dignitaires résidant dans la capitale, pour savoir ce qu'il devait faire dans ces circonstances difficiles et imprévues.

Le retour du grand-visir et des ministres titulaires, en compagnie du pacha de Routschouk, sans l'ordre et l'approbation de leur souverain, et même sans lui en avoir rendu compte, amon-

çait visiblement que leur intention était d'opérer une révolution.

Les janissaires de Constantinople ne pouvaient pas être opposés à ceux de l'armée du grand-visir, puisqu'ils appartenaient aux mêmes odas. Les topchys de Tophané n'auraient pas consenti à combattre contre leurs compagnons, qui les avaient quittés seize mois auparavant pour aller servir sur le Danube. On ne pouvait attendre aucune assistance de la part des yamacks depuis la mort de Cabakchy-Oglou. L'armée qui allait paraître était de près de trente mille hommes; le sort du monarque paraissait désespéré, et devait dépendre des intentions des chefs des troupes arrivantes. Il était de l'intérêt des ministres suppléants et des conseillers d'État de ne donner aucun avis qui pût les compromettre avec le grand-visir et Baïractar. Ils se contentèrent d'engager le sultan Moustapha à temporiser, à rester dans l'inaction et à avoir de grands ménagements pour les personnes qu'on attendait.

Le grand-visir, en arrivant au Grand-Pont, à quatre lieues de Constantinople, envoya le reis-efendi (astucieux Galip-Efendi) auprès de Sa Hautesse, pour lui dire que ses intentions et celles du pacha de Routschouk étaient de délivrer leur souverain et les habitants de la capitale de

l'insolence des yamacks, qui, depuis quinze mois, se livraient aux plus affreux excès, et déshonoraient le nom ottoman; qu'ils avaient cru devoir cacher leur marche et leurs opérations aux ministres suppléants, à cause de la perfidie de quelques-uns d'entre eux, qui étaient vendus à la cabale dominante; que bien loin de vouloir nuire à leur souverain ils se faisaient gloire d'être comptés au nombre de ses plus dévoués serviteurs, et étaient prêts à répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et enfin qu'en demandant pardon pour le mouvement qu'ils venaient de faire sans son approbation, ils suppliaient leur maître de supprimer les yamacks, ce ramas d'aventuriers méprisables, et de changer le mufty, qui, au lieu de s'occuper des intérêts de la religion et de l'État, ne pensait qu'à satisfaire son avarice.

Le sultan Moustapha, qui s'attendait à être détrôné et même à de plus grands malheurs, fut enchanté lorsqu'il apprit que son grand-visir et Moustapha-Baïractar se contentaient de demander le licenciement des yamacks, la punition de leurs officiers et le changement du mufty. Crédule et léger, autant que vaniteux et barbare, il supprima de suite les yamacks, condamna à mort la plupart de leurs officiers, destitua le

mufty, le punit par l'exil, et fit confisquer les biens des ministres suppléants et des conseillers d'état qui avaient déplu aux ministres titulaires et au pacha de Routschouk. Il alla le lendemain en grande pompe dans le camp de Moustapha-Baïractar sous le prétexte d'y voir le sandjak-chérif, et cajola beaucoup ce pacha, qui de son côté s'efforça de cacher ses projets et ses intentions sous les dehors du plus profond respect, en ne cessant de répéter à ce prince qu'il pouvait compter sur son dévouement absolu.

Après la suppression des yamacks, la punition de leurs officiers, la destitution du mufty et la rentrée des ministres titulaires dans leurs fonctions, la révolution qui avait excité de si vives alarmes parut finie. Moustapha-Baïractar disait à tous ceux qui allèrent le visiter dans son camp de *Davoud-Pachane*, parmi lesquels parurent les ambassadeurs et les ministres étrangers, « qu'il remerciait le ciel d'avoir pu réussir à dé-
« livrer le Grand-Seigneur des conseillers perfides
« qui le trompaient, et des yamacks qui l'insul-
« taient et tyrannisaient le peuple ; que puisque
« Dieu avait favorisé son louable projet, il ne lui
» restait plus d'autre vue que de quitter Cons-
« tantinople et de retourner sur le Danube avec

« son armée, aussitôt que celle-ci serait remise « des fatigues de ses longs voyages. »

La discipline sévère qui régnait dans le camp de Baïractar, l'exactitude de ses soldats à payer tout ce qui leur était vendu, le calme parfait de la capitale, dissipèrent toutes les inquiétudes. Tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le sultan Moustapha, renonçant à toute crainte, reprit son goût décidé pour les fêtes et les promenades, où il aimait à étaler sa magnificence et le faste d'un empereur ottoman.

Le pacha de Routschouk, quoiqu'inactif en apparence, puisqu'il ne sortait jamais de son camp, faisait agir secrètement ses nombreux et adroits émissaires, entre autres Ramis-Efendi, qu'il fit élever alors à la dignité de pacha, et Beygy-Efendy, qui devint ministre; il préparait tous les moyens nécessaires au succès de son entreprise. Au bout de cinq à six jours, tout était prêt; les personnages qui désiraient coopérer au rétablissement du sultan Sélim, avaient déjà reçu leurs instructions, et ne demandaient qu'à agir. Le capitan-pacha, Seyd-Ali, qui devait cette place éminente au sultan qu'on voulait rétablir, promit de partager personnellement les périls des conspirateurs, et de les assister par tous les moyens qui dépendraient de lui. On résolut

d'attendre un des jours où le sultan Moustapha sortirait de son palais pour faire béniche (1) dans quelque kiosk du Bosphore.

Le 28 juillet, le sultan Moustapha, qui ne s'attendait pas au sort dont il était menacé, sortit de bonne heure sur un de ses bateaux de parade pour aller passer la journée au kiosk de *Gueuk-Souy*. Baïractar s'empressa de profiter de son absence; il appela auprès de lui tous les conjurés, et fit prier le grand-visir de passer au camp, où il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Ce premier ministre se rendit de suite à cette invitation. Mais à peine fut-il instruit du projet qui avait pour but de marcher sur le sérail et de rétablir le sultan Sélim, que confondu par cette information imprévue, il hésita, trembla et répondit d'une manière incertaine. Baïractar qui ne cherchait qu'un prétexte pour lui arracher les sceaux de l'empire, le traita de lâche, de traître, d'ennemi du sultan, lui enleva de force le cachet dont il était porteur, et le

(1) Les Turcs disent que leur padicha va faire *béniche*, lorsqu'il sort avec pompe à cheval, où sur ses grands bateaux de parade pour aller passer la journée dans un de ses kiosks, près de Constantinople, ou sur les rives du Bosphore.

constitua prisonnier sous une garde nombreuse de ses plus fidèles soldats.

Les troupes du camp reçurent à l'instant l'ordre de prendre les armes pour accompagner le sandjak-chérif, qui allait rentrer dans le sérail. On fit courir le bruit dans Constantinople que la paix venait d'être conclue secrètement avec les Russes à des conditions avantageuses, et que cet heureux événement était le motif de la rentrée du drapeau du Prophète. La joie était générale. Des acclamations continuèlles accompagnèrent les troupes depuis le camp jusqu'à la principale porte du sérail.

Les janissaires qui composaient la garde de ce poste extérieur baissèrent la tête en voyant le sandjak-chérif, et laissèrent pénétrer dans la première cour (1) la colonne nombreuse qui le suivait. Mais au moment où la tête de cette colonne parut à l'entrée de la porte extérieure, le bostandgy-bachy, justement effrayé de ce mouvement, dont il n'était pas prévenu, s'empressa de

(1) Dans la première cour du sérail, se trouvent l'hôtel de la monnaie, les caisses du trésor public, ainsi que la salle d'armes placée dans la ci-devant église de Sainte-Yrénée. Cette cour est ouverte à tous ceux qui ont affaire dans ces divers établissements.

faire fermer l'entrée de la seconde cour où commencent les habitations des serviteurs et des employés du sérail.

Aussitôt que cette porte solide et ferrée eut retenti sous les premiers coups des tchiaux du pacha de Routschouk, le chef des eunuques blancs, dont le commandement s'étend sur cette partie, se présenta à un des créneaux de la muraille, et demanda d'une voix grêle ce qu'on voulait. « Ouvre la porte, répondit d'une voix de tonnerre « le robuste Moustapha-Baïractar, je viens à la « tête de mes braves soldats rapporter le sandjak-« chérif.

On allait ouvrir; mais le bostandgy-bachy repoussant l'efféminé capi-aga, répondit à Baïractar que la porte ne serait ouverte que lorsque le sultan Moustapha en aurait donné l'ordre.

« Il ne s'agit plus du sultan Moustapha, répon-« dit avec fureur le pacha de Routschouk; c'est « au sultan Sélim, vil esclave, que tu dois t'a-« dresser; c'est lui qui est notre empereur, notre « maître. Nous venons l'arracher à ses ennemis, « lui présenter nos hommages et le remettre sur « le trône de ses ancêtres. »

La voix de Moustapha-Baïractar, ses menaces de faire entrer des pièces d'artillerie pour renverser tous les obstacles, les cris furieux de

ses soldats qui redemandaient le sultan Sélim, avaient jeté une telle frayeur parmi les habitants du sérail, que malgré les efforts du bostandgy-bachy la porte allait être ouverte, lorsque le sultan Moustapha parut.

Ce prince ayant été averti du mouvement des troupes de Baïractar vers le sérail, jugea de suite que le projet de ce pacha ne pouvait être que de profiter de son absence pour rétablir le sultan Sélim; il s'empressa de retourner dans son palais *incognito*, sur un bateau ordinaire, à trois paires de rames. Il ne fut pas arrêté dans sa marche par l'imprudence des conjurés, qui avaient négligé d'empêcher toute communication par mer entre le sérail et ses dehors pendant la durée de leur opération, et arriva dans le moment le plus critique.

Instruit de la demande des rebelles, il fit dire à Baïractar, par le chef des eunuques noirs, d'attendre un peu et de rester tranquille, que le sultan Sélim allait bientôt paraître. Ce fut alors que ce jeune monarque, aussi cruel que frivole, oubliant que son cousin, maître de sa personne, lui avait laissé la vie dans une circonstance semblable, ordonna avec sang froid au kislar-aga, de se rendre avec plusieurs eunuques de sa couleur auprès du sultan Sélim, de l'étrangler, et

d'apporter son cadavre pour le remettre à Moustapha-Baïractar.

C'était l'heure où les musulmans ont coutume de faire dans le mois d'août leurs prières de l'après-midi. Le sultan Sélim tourné vers la Mecque, était agenouillé sur un tapis de pied et avait commencé ses prières lorsque ses bourreaux, qui avaient des cordons cachés sous leurs manteaux, entrèrent dans son appartement. La vue du kislar-aga n'inspira aucune crainte ni au prince ni au petit nombre de ses serviteurs. Tous crurent qu'il avait, suivant sa coutume, quelque message à communiquer au monarque captif de la part du monarque régnant. 28 juillet 1808.

Mais au moment où Sélim se prosternait en invoquant le saint nom de Dieu, le chef des eunuques noirs fit un signe à ses satellites, se précipita sur sa victime, et lui passa rapidement un nœud coulant autour du cou. Ses compagnons le secondèrent avec zèle; les uns aidèrent leur chef, et les autres, armés de poignards, menacèrent et continrent les esclaves surpris et effrayés du sultan.

Cependant ce prince se relève. Doué d'une grande force physique, il lutte avec ses bourreaux, les écarte, les renverse par des coups vigoureux et appelle ses serviteurs à son secours.

Ces derniers se raniment à la voix de leur maître, et cherchent à arracher le fer des mains des eunuques qui les menacent. Mais le kislar-aga, qu'un coup violent avait fait tomber entre les jambes du sultan, profite de sa position, saisit sa victime par une partie infiniment sensible, serre avec rage et ténacité, et parvient à lui faire perdre connaissance. Le crime est consommé. Le vertueux Sélim a cessé de vivre.

Son cadavre est transporté aussitôt auprès du sultan Moustapha. Celui-ci, après l'avoir contemplé pendant quelque temps avec une joie féroce, dit d'un air dédaigneux et en se retirant dans son harem : « Ouvrez la porte, et remettez « le sultan Sélim à Moustapha-Baïractar, puis- « qu'il le demande. »

La porte s'ouvre. Le pacha de Routschouk se présente pour offrir ses hommages à son bienfaiteur et à son maître. Il n'aperçoit que son cadavre défiguré. « Malheureux prince, qu'ai-je fait? « s'écria-t-il. J'ai voulu vous rétablir sur le trône « de vos ancêtres, et je suis la cause de votre « mort. Était-ce-là le sort réservé à vos vertus!

Après ce peu de mots Baïractar, entraîné par le respect et la reconnaissance, s'agenouille devant ce corps inanimé, lui baise les pieds et les mains, verse des larmes, et fait entendre des

sanglots. Ses soldats, attendris par ce triste spectacle, restent immobiles et partagent la douleur de leur chef.

Mais les moments étaient précieux; il était temps d'agir; le moindre retard pouvait tout changer. Le capitan-pacha, Seyd-Ali, moins ému que Moustapha-Baïractar, le prit par le bras et lui dit en le relevant : « Convient-il au pacha « de Routschouk de pleurer comme une femme? « C'est la vengeance et non des pleurs, que le « le sultan Sélim exige de nous; punissons ses « assassins; et surtout ne permettons pas à un « tyran sanguinaire de profiter de son crime, « et de s'affermir sur le trône par la mort de son « frère, le sultan Mahmoud. »

Moustapha-Baïractar, revenant comme d'un profond assoupissement, reprit aussitôt toute son énergie. « Qu'on arrête, s'écria-t-il, le sultan « Moustapha; qu'on proclame le sultan Mah- « moud, et que le sabre des bourreaux fasse « tomber à l'instant les têtes des vils esclaves « qui ont osé porter leurs mains criminelles sur « la personne sacrée du sultan Sélim, ou qui « ont conseillé sa mort. »

Tous obéissent. Des pages et des eunuques, mêlés à des soldats de Baïractar, courent pour arrêter le sultan Moustapha, et le précipiter

dans la prison où son cousin venait de mourir. D'autres s'empressent de chercher le sultan Mahmoud, pour l'amener devant Baïractar. Ce prince fut trouvé avec peine; destiné à la mort par son cruel frère, il s'était caché par les soins de quelques serviteurs fidèles sous un tas de nattes et de tapis, et ce fut de ce triste asile, et de l'état d'angoisse le plus pénible, qu'il sortit pour monter sur le trône de l'empire ottoman.

Aussitôt qu'il parut devant les yeux de Baïractar : « Mon maître, lui dit ce dernier, un « crime affreux vient de faire périr le sultan « Sélim, notre légitime souverain et notre bien- « faiteur. Vous avez toutes les vertus de ce « grand monarque. Nous ne reconnaissons pas « d'autre maître que vous. Vivez long-temps « pour la gloire de notre sainte religion et pour « la prospérité des Osmanlis. »

Après ces mots il se prosterna devant le sultan Mahmoud, baisa la terre près de ses pieds et attendit dans cette humble posture, que le nouveau monarque lui eût ordonné de se lever, en le proclamant son libérateur et son grand-visir.

Tel fut le résultat d'une révolution dont il n'y avait point eu d'exemple dans les fastes de l'empire ottoman. Jusqu'alors tous les changements de souverains avaient été préparés par les intrigues

des oulémas et exécutés par les mouvements séditieux des janissaires. Cette fois c'est une armée qui rentre dans la capitale, pour changer le maître de l'empire, malgré le chef des oulémas et sans le concours des janissaires de Constantinople.

Le succès facile de cette entreprise eut lieu par suite d'un concours de circonstances extraordinaires, qui classent cet événement dans une cathégorie peu différente de celle des révolutions précédentes qui ont changé les maîtres de l'empire ottoman.

Les janissaires de Constantinople et de l'armée se croyaient avilis parce que toutes les faveurs et les distinctions étaient réservés pour les yamacks. Le mufty avait mécontenté par son avidité et son avarice les principaux magistrats de son corps, et, en se livrant à Cabakchy-Oglou, était devenu un objet de mépris pour les janissaires. Le sultan Moustapha, adonné à des goûts frivoles et dédaignant les affaires sérieuses, n'inspirait aucune estime et par conséquent aucune affection (car l'affection du peuple pour son souverain accompagne toujours l'estime qu'il a pour lui).

Tout le monde désirait un changement. Mais les oulémas étaient divisés entre eux. Les chefs des janissaires ne s'entendaient pas. Il fallait

pour produire une révolution une force étrangère aux deux partis et cependant agréable à l'un et à l'autre, et assez puissante pour se faire respecter, Moustapha-Baïractar et le grand-visir se présentent avec des troupes nombreuses et annoncent qu'ils veulent détruire les yamacks, changer le mufty et punir quelques ministres suppléants qui déplaisaient au peuple. Les janissaires de l'armée les accompagnent; Baïractar se targue du titre de janissaire. Tout concourt pour faire regarder les chefs des armées arrivantes comme les libérateurs des opprimés et les restaurateurs de l'ancien ordre de choses. On a en eux une entière confiance. La mort de Cabakchy applanit tous les obstacles. Baïractar, plus habile ou mieux conseillé renverse facilement un grand-visir inepte et crédule. Toutes ses entreprises, favorisées par ce concours de circonstances extraordinaires, sont exécutées sans résistance et sans effusion de sang. Baïractar devient l'idole du jour et le but des espérances de tous les partis.

Le nouveau visir commença son administration comme ses prédécesseurs en pareille circonstance, par des actes d'une grande sévérité. Trente-trois têtes tombèrent sous le glaive des bourreaux, le jour même de son installation, et

furent exposées à la porte du sérail. C'étaient celles des assassins du sultan Sélim, de leurs complices et de tous les favoris du dernier sultan. On remarquait parmi ces têtes celle du kislar-aga, qui avait été le principal acteur dans l'assassinat du sultan Sélim, celle du buyuk-émiraor, favori du sultan Moustapha, et celle du courageux bostandgy-bachy, qui avait fait fermer la porte de la seconde cour du sérail, lorsque Baïractar entra dans la première. La tête du kislar-aga était placée sur un plat d'argent à cause de l'importance de sa dignité.

Tous les officiers des yamacks qu'on put atteindre furent étranglés et jetés dans le Bosphore. Les femmes du sérail, qui avaient manifesté de la joie en apprenant la mort du sultan Sélim, furent cousues dans des sacs et précipitées dans la mer auprès de la tour de Léandre. Une centaine de personnes furent sacrifiées aux mânes de ce prince.

Le peuple applaudit à ces nombreuses exécutions et loua la justice sévère du nouveau souverain et de son premier ministre.

Après cette sanglante tragédie on s'occupa des obsèques du sultan Sélim. Elles furent magnifiques. Constantinople parut durant cette cérémonie funèbre plongé dans la plus profonde douleur;

on entendait partout des cris et des gémissements.

Les conteurs publics (1) narraient dans les cafés et dans les places près des mosquées toutes les circonstances de la mort de ce prince. Ils étaient partout entourés d'une foule nombreuse, qui témoignait ses regrets par des larmes et des gémissements. Tel est le peuple dans tous les pays ; oubliant facilement le passé, dédaignant l'avenir, ne s'occupant que du présent, il éprouve en peu de temps et avec une égale vivacité des sentimens contraires.

Aucun des empereurs ottomans n'a été plus vivement regretté que le sultan Sélim après sa mort. Peu d'entre eux ont été aussi dénigrés que lui pendant leur vie.

Ce prince né avec d'heureuses dispositions, qui l'avaient rendu l'homme le plus savant et le plus éclairé de son empire, avait formé le projet d'imiter Pierre-le-Grand et de régénérer la Turquie en créant une nouvelle milice et en détruisant le corps des janissaires et l'influence politique des oulémas.

Mais Pierre-le-Grand, doué d'une intelligence

---

(1) Les conteurs publics remplissent à Constantinople, et dans les principales villes du Levant, à peu près les mêmes fonctions que les journalistes en Europe.

extraordinaire, né avec des passions fortes, élevé durement, ne craignant ni les fatigues des voyages ni la vie des camps. Il s'était fait matelot et soldat, et s'était mêlé avec des hommes de toutes les classes et de tous les métiers, afin d'apprendre à servir avant de commander et afin de mieux connaître tous les besoins de ses peuples. Sa rare sagacité, sa grande activité, sa fermeté inébranlable, sa valeur réfléchie, ses égards attentifs pour les hommes de mérite sans considérer leur naissance, sa libéralité qui ne dépassait jamais les bornes d'une sage économie, étaient des qualités indispensables à un réformateur. Les vices mêmes qu'on lui reproche, tels que des emportements trop fréquents et une sévérité cruelle, servaient au succès de ses projets, dans un pays comme était alors la Russie, puisqu'ils frappaient de terreur ses adversaires.

Sélim, dédaignant les plaisirs du harem, et animé constamment du désir de régénérer sa nation, mit aussi beaucoup de persévérance dans l'exécution de son noble projet. Mais, élevé dans la captivité du sérail, ne s'étant livré à d'autre exercice depuis son avénement au trône que celui de monter à cheval tous les vendredis pour se rendre à la mosquée, il avait de l'éloignement

pour les fatigues des voyages et la vie militaire (1). N'ayant vu dans l'univers que son sérail et sa capitale, il connaissait mal les hommes et les passions qui les agitent. Susceptible par nature des sentiments les plus nobles; mais, par le vice de son éducation, incapable d'envisager le péril avec sang-froid, il montrait trop de confiance dans ses ministres, et se laissait dominer par ses favoris. Plus disposé à pardonner qu'à punir, il augmentait souvent, par sa clémence, l'insolence de ses ennemis; ainsi il n'avait d'autre rapport de ressemblance avec Pierre-le-Grand que dans le louable projet de secouer le joug des oulémas et des janissaires, et de régénérer sa nation. Mais, trop doux pour inspirer de la frayeur aux adversaires qu'il avait à combattre, trop faible pour acquérir l'estime des soldats, trop timide pour agir par lui-même, il échoua complètement dans son entreprise et éprouva le sort malheureux de plusieurs de ses prédé-

(1) Lorsqu'au mois d'avril 1807, les janissaires de Constantinople partirent pour se rendre à l'armée du Danube, on proposa au sultan Sélim d'imiter l'exemple de ses ancêtres et de se mettre à la tête des troupes pour combattre les ennemis de l'empire. Il refusa. S'il eût adopté cette mesure, il n'aurait pas perdu le trône et la vie, et l'empire ottoman aurait retiré de grands avantages des circonstances qui lui étaient alors très-favorables.

cesseurs, qui ont péri pour avoir attaqué les priviléges des janissaires et des oulémas, ou combattu leurs prétentions et leur influence politique.

Le couronnement du sultan Mahmoud suivit de près l'enterrement du sultan Sélim. Cette cérémonie, dans laquelle le Grand-Seigneur, précédé par tous les principaux dignitaires, traverse à cheval la ville de Constantinople pour se rendre à la mosquée d'Eyoub, où le chef des émirs lui ceint le sabre du commandement, fut remarquable par une circonstance extraordinaire. 11 août 1808.

Les Turcs ont soin, dans toutes les fêtes publiques, d'éviter de montrer des armes de guerre. Les janissaires, les canonniers, les tchiaux, n'y paraissent qu'avec des bâtons blancs à la main.

Moustapha-Baïractar, au lieu de se montrer dans cette cavalcade, suivant la coutume des grands-visirs, avec un entourage brillant de valets de pied magnifiquement vêtus, y parut avec un cortége de trois cents Albanais armés de fusils, de sabres et de yatagans, et tenant un pistolet à la main. Cette innovation, qui ne pouvait pas le garantir du coup de fusil d'un fanatique ni empêcher une émeute populaire, fut généralement blâmée.

Les hommes qui étaient mécontents des derniers changements politiques, profitèrent de

cette circonstance pour représenter le nouveau grand-visir comme un aventurier insolent, qui se croyait déjà assez fort pour pouvoir fouler impunément aux pieds les lois, les bienséances et les usages établis.

Le pacha de Routschouk s'était servi dans ses dernières opérations de Tayard-Pacha, ex-caïmacan, de Seyd-Ali, capitan-pacha, et de plusieurs des anciens ministres titulaires; mais devenu lui-même grand-visir il ne vit plus dans Tayard-Pacha, à qui il avait promis secrètement cette place éminente, qu'un ennemi dangereux, dont il devait craindre l'activité et les intrigues, et le fit décapiter. L'emploi de capitan-pacha était trop important pour le laisser à un homme dont l'amitié lui était suspecte. Seyd-Ali fut envoyé en exil dans une des îles de l'Archipel, et remplacé par Ramis-Pacha. Beygy-Efendi devint un des principaux ministres de la Porte; tout le ministère ne fut composé que d'hommes dévoués au nouveau grand-visir.

Le dernier grand-visir, Ibrahim-Tcheleby-Pacha, que Baïractar regardait comme trop inepte pour être redoutable, ne perdit qu'une partie de ses biens, et eut la liberté de rentrer et de vivre tranquillement dans une complète obscurité.

Baïractar, en voulant rétablir le sultan Selim, avait eu également le dessein de former une armée régulière dont il avait senti, dans sa dernière campagne contre les Russes, la nécessité indispensable. Ses principaux confidents, Ramis-Pacha et Beygy-Efendi, qui, sortis de l'école du génie, connaissaient parfaitement les avantages de la tactique et des institutions militaires des Européens, ne cessaient de l'entretenir de cet utile projet, lequel n'avait échoué, disaient-ils, que parce qu'au lieu de régénérer le corps des janissaires, auxquels presque tous les Osmanlis appartiennent ou sont affiliés, et de détruire les abus qui s'étaient introduits dans les odas, on avait cherché à leur opposer une nouvelle milice, trop méprisée par le peuple pour devenir nombreuse, et trop faible pour se rendre utile.

Mais l'extirpation des abus dans le corps des janissaires était d'autant plus difficile, que la plupart des principaux fonctionnaires, tant civils que militaires, en retiraient de très-grands avantages. La remise en vigueur des canons ou règlements du sultan Soliman ne convenait guère au petit nombre des janissaires que la misère et la fainéantise obligeaient de demeurer dans les casernes, et encore moins à ceux qui n'étaient que simplement inscrits sur les contrôles des

odas. Une force puissante et irrésistible telle que l'assentiment de tous les pachas et de tous les principaux ayans de l'empire, était nécessaire pour pouvoir opérer l'extirpation générale des abus. L'exemple parut le seul moyen assez puissant pour vaincre les préjugés et engager les janissaires à se soumettre à des institutions dont les derniers revers contre les Russes faisaient sentir l'utilité.

Ce fut d'après ces considérations que Baïractar, dirigé par ses conseillers, forma le projet de convoquer à Constantinople un divan de tous les notables de l'empire, pour leur soumettre ses projets relatifs à la régénération des janissaires, à l'extirpation des abus, au rétablissement des anciennes lois de discipline, à l'adoption de la tactique et des armes perfectionnées des Européens, et enfin à la création de quelques odas, qui devaient servir de modèle, et qui, au lieu de former un corps distinct et isolé, seraient composés de janissaires et prendraient la dénomination de *seymens réguliers* (1). On était

(1) Nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, que les seymens forment la deuxième classe des janissaires, et que le second officier du corps s'appelle le *seymen-bachy*.

porté à croire que les résolutions prises par ce divan des notables, et approuvées par le Grand-Seigneur, ne trouveraient aucun obstacle dans leur exécution.

Des lettres de convocation furent adressées à tous les pachas et principaux ayans de l'Empire pour les inviter à se rendre à Constantinople vers le milieu de la lune de rebewl-alker, ou dans les premiers jours d'octobre. Ils devaient paraître en personne avec une escorte respectable, ou bien s'y faire représenter par un agent muni de leurs pleins pouvoirs. On leur annonçait que des objets de la plus haute importance seraient soumis à leurs délibérations.

Les beylerbeys d'Anatolie et de Romélie, la plupart des pachas et des ayans des provinces voisines de la capitale, le pacha de Caramanie et les chefs des puissantes familles de Tchiapan-Oglou et de Caraosman-Oglou se rendirent en personne à Constantinople à l'époque qui avait été fixée. Cadi-Pacha, à qui Baïractar avait fait connaître le motif de cette convocation des notables, arriva avec un corps de troupes de près de trois mille hommes.

Le pacha de Yanina, l'astucieux et prudent Ali, y envoya également un agent muni de ses pleins pouvoirs, avec un petit corps d'armée. Ce-

lui-ci devait tout voir, tout observer, parler peu et n'avoir d'autre opinion que celle de la majorité des membres du divan. La plupart de ayans de la Bulgarie qui avaient vu avec peine les succès de leur ancien camarade Baïractar, refusèrent d'obéir aux ordres de convocation.

Les pachas de Kars, d'Erzerum, de Mussul, de Bagdad, de la Syrie et de l'Égypte, étaient trop éloignés pour qu'il pussent arriver à temps à Constantinople. On était sûr que les pachas actuels de Damas et de Bagdad, qui avaient eu souvent à se plaindre de la conduite turbulente et des prétentions des janissaires de leurs provinces, verraient avec plaisir leur abaissement. Mehemed-Ali, pacha du Caire, qui n'avait de janissaires ni dans ses troupes ni dans toute la province d'Égypte, prenait à eux fort peu d'intérêt. On résolut de ne pas attendre l'arrivée de ces pachas ni de leurs agents, et on pensa que, vu les dispositions favorables des plus importants d'entre eux, on pourrait se contenter de leur communiquer les résultats des délibérations du divan.

Lorsque les deux tiers des notables convoqués furent arrivés à Constantinople, ce qui eut lieu à l'époque qui avait été déterminée, Moustapha-Baïractar leur ordonna de se rendre dans la grande salle de son palais, où étant entouré de

tous les ministres et conseillers d'état, parmi lesquels figuraient plusieurs des principaux mollas, il les reçut avec toute la pompe convenable à cette auguste assemblée.

« Fidèles serviteurs de l'empire, ô vous les « plus illustres et les plus puissants des Osmanlis, « leur dit-il, notre glorieux et invincible maître « me charge de vous communiquer plusieurs « observations importantes, qui sont depuis son « avénement au trône, l'objet de sa sollicitude « paternelle, et de demander votre avis sur des « propositions qui ont pour but de rendre à ce « vaste empire son ancienne puissance et sa gloire.

« La conquête de tant de royaumes, des vic- « toires innombrables obtenues sur nos enne- « mis, nos derniers succès dans cette capitale « et près des rives du Danube, prouvent que le « courage des Osmanlis n'a pas dégénéré, et qu'il « a toujours été grand et héroïque.

« Mais plusieurs revers funestes dans les der- « nières guerres, la perte de quelques pro- « vinces importantes (que nous reprendrons « bientôt avec le secours de la Providence) dé- « montrent que Dieu nous punit, non-seule- « ment pour avoir enfreint ses préceptes; mais « encore pour avoir abandonné les sages insti- « tutions et les règlements de ceux de nos sou-

« verains qui ont été, à cause de leur sagesse,
« les favoris du ciel et les instruments dont il
« s'est servi pour opérer la grandeur de cet em-
« pire.

« Personne n'a plus de vénération que moi
« pour la glorieuse milice des janissaires à la-
« quelle j'ai l'honneur d'appartenir. Elle serait
« invincible à présent, comme elle l'était autre-
« fois, si des abus pernicieux ne s'étaient glissés
« dans ce corps et n'avaient altéré les admirables
« institutions de Hadgi-Bektache. Les emplois,
« au lieu d'être donnés au courage et au mérite,
« sont vendus au plus offrant; les casernes, au lieu
« d'être habitées par tous les janissaires, ne ser-
« vent en général d'asile qu'à ceux d'entre eux
« qui n'ont ni feu, ni lieu, ni profession, et qui
« redoutent le travail et la peine. Les plus grands
« désordres, les vices les plus honteux règnent
« dans les odas. Les exercices ordonnés par les
« canons du grand Soliman n'ont plus lieu. Les
« janissaires employés aux gardes et aux pa-
« trouilles s'occupent bien plus de rançonner
« nos rayas, que du service du sultan et de
« la tranquillité publique. Qu'en résulte-t-il?
« Une ignorance absolue dans l'art militaire, une
« indiscipline complète et la presque inutilité
« d'un corps qui a été pendant tant de siècles

« la gloire de cet empire, et qui a fait trembler
« l'univers.

« Vous signalerai-je les abus qui régnent
« dans l'administration de ce corps, et qui font
« tort au soldat honnête, valeureux et zélé, pour
« favoriser des hommes qui, par leurs dispo-
« sitions abjectes, sont le rebut de la société. Vous
« n'ignorez pas que la plupart des employés de la
« Porte, dans cette capitale comme dans les pro-
« vinces, et que même les principaux magistrats
« du respectable corps des oulémas font sala-
« rier leurs domestiques par la caisse des janis-
« saires, et que par suite de transactions hon-
« teuses et de noms supposés, on voit plusieurs
« soldes de vétérance et des pensions secrètes
« accumulées sur la tête d'un homme qui n'a
« jamais fait aucun service dans le corps, ni
« porté les armes pour la défense de la religion
« et du souverain.

« Un agiotage honteux, favorisé par les chefs
« du corps, et dont les principaux instruments
« sont des Juifs, les plus vils de nos rayas,
« enlève souvent, par des avances usuraires, au
« soldat zélé et exact à ses devoirs, la solde que
« le gouvernement lui accorde pour la récom-
« pense de ses peines et pour assurer son exis-
« tence.

« Le sultan, notre redoutable maître, qui « travaille à rendre à cet empire sa gloire et sa « puissance, sent qu'il est indispensable de re- « venir aux anciennes institutions militaires, et « me charge de vous faire connaître, que ses « intentions sont :

« 1° De détruire la vénalité des emplois d'of- « ficiers dans le corps des janissaires ;

« 2° D'obliger tous les janissaires non mariés « à habiter les casernes et de rétablir les règle- « ments sevères qui avaient pour but d'empêcher « l'introduction de certains vices honteux qui « tendent à énerver la force et le courage des « soldats;

« 3° De ne payer la solde des janissaires qu'aux « hommes demeurant dans les casernes et fai- « sant un service actif;

« 4° De défendre, sous les peines les plus « rigoureuses, la vente de la solde par anticipa- « tion sur des certificats de service signés par les « commandants des odas ;

« 5° De faire un nouveau travail général des « pensions accordées sur la caisse des janis- « saires, afin d'extirper les énormes abus qui se « sont introduits dans cette partie des dépenses « publiques;

« 6° De faire, dans les anciens réglements

« relatifs à la subsistance et à l'habillement des « janissaires, des modifications nécessitées par « les temps, et de bannir de cette administration « importante les vices et les abus introduits par « l'avidité des chefs;

« 7° D'obliger les janissaires à reprendre leur « ancienne discipline et à faire les exercices aux « époques fixées par les canons de Soliman;

« 8° D'ordonner l'adoption immédiate dans « toutes les troupes ottomanes de certaines « armes perfectionnées, et de quelques manœu- « vres qui donnent aux infidelles de grands « avantages sur nous. L'utilité de cette mesure, « que l'expérience des dernières guerres nous a « fait vivement sentir, a déjà été consacrée plu- « sieurs fois par les fetfas des muftys.

« Je n'ignore pas, Messieurs, que quelques « personnages puissants, qui retirent de grands « profits des vices de notre administration mili- « taire, oseront traiter d'innovations impies le « rétablissement des anciens usages, et l'extir- « pation des abus que je viens de signaler. Ils « s'efforceront peut-être d'égarer et de soulever « le peuple; mais la Sublime Porte compte sur « l'approbation et sur l'appui des honnêtes gens « et met principalemant sa confiance dans vous « autres, Messieurs, qui êtes l'ornement de

« cet empire, et les plus zélés serviteurs du « Sultan.

« Cependant l'abolition subite de ces abus et « le rétablissement immédiat de l'ancienne dis- « cipline pouvant entraîner de graves inconvé- « nients, Sa Hautesse est décidée à choisir, parmi « les janissaires valides et parmi les jeunes « musulmans inscrits sur les registres des odas, « des recrues volontaires pour former des com- « pagnies agrégées aux seymens. Celles-ci se- « ront armées de manière à combattre les infi- « dèles avec avantage, auront une discipline « conforme à celle des anciens janissaires, et « recevront dans leurs exercices, leur ordre de « bataille et leur campement, les modifications « que les progrès des Européens dans l'art de « la guerre rendent indispensables. Il conviendra « d'accorder à ces seymens réguliers, par voie « d'encouragement, la même solde dont jouissent « les topchys.

« Je suis persuadé qu'il n'y a aucun de vous « qui ne sente l'impérieuse nécessité de la for- « mation de ces compagnies-modèles. Elles « produiront peu à peu, sans violence et sans « effort, dans le corps des janissaires, les change- « ments que nous projetons, et qui sont indis- « pensables pour rendre à cette arme cet ascen-

« dant irrésistible qui en avait fait la terreur de « l'univers. (1)

« Convaincus, comme vous devez l'être, que « nos intentions n'ont d'autre but que d'amé- « liorer le corps des janissaires sans lui nuire, et « d'accroître notre force militaire en la perfec- « tionnant, vous concourrez, j'espère, par votre « approbation unanime, et par votre assistance, « au projet de notre puissant et redoutable « *padischaw*. En énonçant votre opinion indivi- « duelle par écrit, vous devrez déclarer que vous « êtes et que vous serez toujours prêts à employer « tous vos moyens et vos efforts, et à verser votre « sang s'il le faut pour soutenir l'exécution du « kattichérif impérial, qui sera relatif aux abus « à détruire dans le corps des janissaires, et à la « création des compagnies-modèles agrégées à « la classe des seymens. »

Le discours de Moustapha-Baïractar n'éprouva aucune contradiction. Les pachas, accoutumés à ne voir dans les janissaires que des hommes turbulents, toujours disposés à protéger le bas peuple contre leur rapacité, et à porter des plaintes contre eux à la Sublime Porte, ne pou-

(1) Les chrétiens rayas pouvaient être admis dans les compagnies des seymens.

vaient pas être mécontents de la création des nouvelles compagnies de seymens qui allaient affaiblir ce corps en le divisant, et dont ils espéraient faire des créatures et des soutiens.

Le projet de Baïractar fut unanimement approuvé. Aucun des membres du divan des notables ne refusa de signer l'obligation demandée par le grand-visir.

Le pacha de la Caramanie, Cadi-Pacha, qui avait été le généralissime des nizam-gedittes, parla avec chaleur et intérêt des propositions du grand-visir, et promit de rester à Constantinople à ses propres frais avec les trois mille hommes qu'il avait amenés, jusqu'à ce que le gouvernement n'eût plus besoin de son secours. Les Caraosman-Oglou et les Tchiapan-Oglou approuvèrent l'établissement des compagnies de seymens et signèrent l'obligation demandée; mais ils ne tardèrent pas à retourner dans leurs domaines, en laissant deux cents hommes sous les ordres de Cadi-Pacha.

L'astucieux pacha de Yanina avait donné l'ordre à son agent d'approuver ce que la majorité du divan désirerait, et de promettre tous les secours possibles. Mais, résolu de s'en tenir à de vaines paroles et d'attendre les événements, il fit revenir ses troupes et se contenta suivant son usage de

faire des remises pécuniaires au grand-visir et à ses favoris.

Les pachas qui, à cause de leur grand éloignement, n'avaient pas eu le temps de se rendre eux-mêmes à Constantinople ou d'y envoyer des députés, se contentèrent, en apprenant la décision du divan des notables, de répondre à la Porte par des expressions vagues et des promesses générales de zèle et de dévouement, sans s'imposer aucune obligation particulière.

Le nouveau mufty, qui devait son emploi à la dernière révolution, s'empressa d'approuver par son fetfa la création des compagnies de seymens réguliers, et assura que l'empire ottoman ne pouvait se soutenir qu'en exécutant ponctuellement les canons du grand empereur Soliman II, et en extirpant les abus qui s'étaient introduits dans *plusieurs parties* du service militaire.

Moustapha-Baïractar, dirigé par des conseillers habiles, avait été jusqu'ici remarquable par sa prudence, son adresse et sa modération; mais lorsqu'il vit que rien ne s'opposait à ses volontés et que la fortune souriait à toutes ses entreprises, il montra un orgueil démesuré, et crut, comme tant d'autres aventuriers dont l'élévation avait été également rapide, que, désigné depuis longtemps dans le livre des destins pour changer la

face du monde, il était l'homme chéri de la Providence. Il dédaigna les règles de la prudence, les calculs des chances ordinaires, méprisa ses amis et et ses collaborateurs, ne les regarda plus que comme des instruments dont il aurait pu se passer pour obtenir ses succès et pensa qu'il pouvait sans danger former les entreprises les plus hasardeuses. Son insolence et son orgueil, dont ses anciens amis eux-mêmes ressentirent les effets, changèrent bientôt l'admiration générale en haine et en mépris. Rapportant tout à lui-même, il se crut dégagé du devoir de la reconnaissance, et bientôt il n'eut pour partisans que ceux dont la chûte devait accompagner la sienne.

Au lieu de faire faire dans le corps des janissaires les dernières réformes, approuvées par le divan des notables, peu à peu et avec des ménagements envers les chefs du corps et quelques oulémas, qui y étaient directement intéressés, il fit exécuter promptement et avec une sévérité scrupuleuse les ordres relatifs à l'extirpation des anciens abus, lesquels, enracinés par le temps, étaient respectés comme des lois; il froissa tous les intérêts et ne contenta personne. Avide d'argent, il força les ministres et tous les principaux fonctionnaires à se défaire des deux tiers des timars qu'ils avaient accaparés, et se les appropria.

Loin d'imiter la conduite du fameux amiral Husseyn-Pacha, qui n'était parvenu à former les premiers bataillons de nizam-gedittes, qu'à force de caresses et de présents, il ne fit payer qu'un faible prix d'engagement aux hommes qui se présentèrent pour faire partie des odas de seymens, n'eut pour le nouveau corps aucun égard, ne lui fit accorder aucun privilège, et ordonna de les loger dans casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, qui avaient été occupées autrefois par les nizam-gedittes. Cette dernière circonstance suffit pour disposer le peuple à regarder les nouveaux seymens, non comme des janissaires, mais comme des nizam-gedittes, sous une autre dénomination.

Le nouveau corps tombé dans le mépris dès sa naissance n'eut aucun succès, et ne se composa que de la plus vile canaille de l'empire, ramassée dans les boues de Constantinople, à laquelle on donna pour chefs les principaux officiers des nizam-gedittes supprimés.

Les cadis-askers, et les principaux mollas, qui, mécontents de l'avarice et de l'insolence du dernier mufty, ne s'étaient pas opposés à l'entreprise de Baïractar contre le sultan Moustapha, dans l'espoir d'en tirer quelque avantage personnel, virent avec dépit ses attaques contre les janissaires, son mépris pour la religion et ses

ministres, son avidité insatiable, qui menaçait d'une sacrilége spoliation les propriétés des mosquées, et son audace supérieure à toutes les considérations; ils reconnurent bientôt que jamais les magistrats, les prêtres et les janissaires n'avaient eu un plus dangereux ennemi.

Le grand-visir ne tarda pas à être un objet d'exécration pour tous les habitants de Constantinople. Son orgueil, et l'indépendance de son caractère, qui le portaient à disposer des emplois, presque sans la participation du souverain, lui avaient attiré la haine de tous les officiers du sérail.

Baïractar se moqua des cris du peuple, et loin de montrer de la frayeur pour les intrigues de la faction de l'intérieur, il fit faire publiquement des compliments et envoya des présents à Sélim-Gueray, héritier légitime des derniers kans de la Crimée, pour faire comprendre à tout le monde que, si les princes de la maison ottomane, dont les jours dépendaient alors de lui, embrassaient le parti de ses ennemis, il trouverait dans les descendants de Gengis-Kan un protecteur pour lui-même et un nouveau maître pour l'empire.

Combattu par la faction du sérail, par les oulémas et les janissaires, mal vu par le souverain

qui avait raison de redouter son ambition et son caractère audacieux, le grand-visir n'avait plus d'autre appui que le corps de quinze à seize mille hommes, qu'il avait amené de Routschouk, et les trois à quatre mille soldats, qui étaient campés près du faubourg de Scutari sous les ordres du pacha de la Caramanie. Mais ces dix-huit à vingt mille hommes suffisaient pour effrayer les oulémas, la cour, et pour contenir les janissaires.

Les ennemis de Baïractar, se voyant trop faibles pour l'attaquer, et désirant l'affaiblir, engagèrent plusieurs ayans de la Romélie, entre autres celui de Philipopoli Mola-Aga, célèbre par sa valeur et ses brigandages, à faire quelques incursions dans l'arrondissement de Routschouk et à menacer cette ville. Le grand-visir se hâta d'envoyer six mille hommes au secours de cette province, dont il s'était réservé le commandement et les revenus. Mola-Aga fut battu; mais, ayant reçu des renforts, il recommença ses courses et ses dévastations, et obligea de nouveau Baïractar à se dégarnir. Celui-ci s'affaiblit tellement par des envois successifs de troupes au secours de la province ravagée, qu'il se réduisit à n'avoir plus auprès de lui, dans les premiers jours de novembre, que six mille de ses anciens soldats.

Le grand-visir aurait dû chercher à réparer les vides que le départ des troupes, qu'il avait envoyées à Routschouk, avait laissé dans son corps d'armée. Rien n'était plus facile. Les rues de Constantinople fourmillent de montagnards roméliotes toujours prêts à se vendre à ceux qui leur offrent une solde avantageuse. Les revenus de l'État se trouvaient à sa disposition, puisque le terfterdar et tous les ministres étaient ses créatures.

Mais, aveuglé par ses succès et se fiant aux promesses des pachas du divan des notables qui avaient promis de venir à son secours, en cas d'événement, il ne se contenta pas d'avoir réduit à six mille hommes le corps d'armée qu'il avait amené de Routschouk; au lieu de tenir ses soldats réunis et prêts à agir en masse, il permit qu'on les dispersât dans des maisons particulières et dans différents quartiers de Constantinople. Les nouveaux odas de seymens réguliers, dont l'accroissement était entravé par les inconvénients que j'ai signalés plus haut, ne pouvaient pas lui être d'une grande utilité, d'autant plus que les robustes habitants du Mont-Hémus, du Rhodope, de la Chimère et du Pinde, qui ont coutume de composer les troupes particulières des pachas, ou bien les bandes de vo-

leurs qui infestent les provinces, refusaient d'entrer dans un corps qui devait être assujetti à une discipline sévère et exercé à des manœuvres fatigantes.

Le mois de Ramazan qui commence le 15 octobre de cette année, fut favorable aux ennemis de Baïractar. Les musulmans ont coutume, durant cette lune, de se dédommager pendant la nuit de l'abstinence rigoureuse du jour et de se réunir dans des cafés, soit pour entendre des conteurs, soit pour parler avec beaucoup de liberté des événements du temps, des affaires publiques et de la conduite des ministres.

Les hommes qui avaient souffert par les réformes que le grand-visir avait opérées sans ménagement dans le corps des janissaires et dans plusieurs parties de l'administration, ne cessaient de faire entendre leurs plaintes dans les cafés, et de représenter Baïractar comme un tyran avide, sans religion, sans morale et mille fois plus dangereux que les ministres qui avaient péri dans la révolution dirigée par Cabakchy-Oglou.

Ces cris sans cesse répétés dans ce mois où le fanatisme est à son comble, augmentèrent à tel point la haine du peuple contre le grand-visir, qu'on entendait partout des gens du peuple crier

à haute voix qu'il fallait se défaire de ce chien d'infidelle. Quelques placards placés hardiment sur les murs du palais du grand-visir annonçaient que les fêtes du Bayram, qui succèdent au Ramazan, ne finiraient pas cette année sans que les musulmans ne fussent vengés, par la mort de Baïractar et de ses satellites, des outrages qu'on leur faisait.

La vue de l'orage qui se préparait, loin d'effrayer Baïractar, ne faisait qu'augmenter son audace et son aveugle sécurité. Dédaignant les conseils de ses amis, qui lui conseillaient de se rendre à Andrinople, d'y amener le sultan Mahmoud et le sultan Moustapha, de négliger Routschouk, de faire revenir les troupes qu'il avait envoyées dans cette province et d'appeler à lui, par la promesse d'une solde avantageuse, tous les militaires de la Romélie, il persista à vouloir rester à Constantinople, à défendre sa province et à défier les janissaires et les oulémas.

14 novemb. 1808. L'étiquette de la cour ottomane exige que, dans la soirée du troisième jour avant la fin du Ramazan, le grand-visir se rende en cérémonie chez le mufty. Baïractar se soumit à cette obligation et alla chez le scheik-islam avec une simple garde de deux cents soldats.

Lorsqu'il sortit, la rue était couverte de peuple; les spectateurs se tenaient tranquilles et paraissaient n'avoir été attirés sur les lieux que par des motifs de curiosité. Baïractar, en voyant ce rassemblement, ordonna à ses gardes de préparer leurs armes, et à la foule de se disperser, et fit marcher en avant ses tchiaux, avec ordre de frapper de leurs bâtons tous ceux qu'ils trouveraient sur leur passage.

La populace, effrayée par les ordres de Baïractar, par son air menaçant, et plus encore par les dispositions de ses soldats, se hâta de se disperser; mais avant que la rue pût être entièrement éclaircie, plusieurs milliers de coups de bâton avaient été distribués d'un bras vigoureux par les tchiaux du grand-visir. Celui-ci, rentré dans son palais sans aucun obstacle, ne pensa qu'à se livrer aux plaisirs de l'amour et du vin, et alla se renfermer dans son harem.

Mais la populace dispersée par les coups de bâton des tchiaux de Baïractar, avait cherché un refuge dans les nombreux cafés du voisinage. Les individus blessés s'y étaient traînés également en poussant des cris lamentables. Ces lieux étaient remplis de janissaires. « Qu'avons-« nous fait pour être traités aussi cruellement, « criait-on de toutes parts? Sont-ce là les ména-

« gements qu'on doit à des musulmans; tous les « égards sont pour les renégats et les infidelles : « non content d'ôter le pain à des pères de fa- « mille, et des pensions de retraite à d'anciens « janissaires, on ose nous outrager. Un vil chef « de brigands est devenu le maître des Osmanlis, « tient notre sultan sous sa dépendance, per- « sécute les deux appuis de cet empire, les « janissaires et les oulémas, foule aux pieds « notre religion et nos lois, et veut nous asservir « au joug des infidelles, en travaillant à nous assi- « miler à eux. Cessons d'avoir peur de ce tyran « impie et de cette poignée de voleurs qui le « soutiennent. Nous sommes cent fois plus nom- « breux qu'il ne faut pour les écraser tous. « Rendus audacieux par notre pusillanimité, ils « nous méprisent, et nous croient incapables de « les attaquer. Mais faisons-leur sentir que nous « sommes musulmans et janissaires; réunissons- « nous contre l'ennemi commun; dirigeons nos « pas vers le palais de notre aga, prions-le de « faire un appel à tous les membres de notre « invincible corps : demandons-lui des ordres « pour attaquer nos ennemis. Dieu, le Prophète « et Hadgi-Bektache seront pour nous. »

Ces discours, qui furent bientôt répétés dans tous les lieux de réunion et auxquels on ajoutait

beaucoup de force par les gémissements vrais ou simulés des personnes qui avaient été ou prétendaient avoir été blessés par les tchiaux de Baïractar, excitèrent contre lui l'indignation générale. Une foule immense d'hommes armés se porta chez l'aga des janissaires; plusieurs des principaux oulémas s'y rendirent; c'est là qu'il fut résolu, que, sans perdre de temps, des détachements nombreux de janissaires, iraient attaquer les soldats de Baïractar dispersés dans Constantinople; qu'un corps de cinq à six mille hommes se dirigerait sur le palais du grand-visir, et qu'une forte réserve serait stationnée près du palais de l'aga pour secourir les troupes qui seraient engagées, ou pour repousser les ennemis qui viendraient du dehors. Le concours des janissaires de toutes classes, l'enthousiasme général et l'accord des chefs donnèrent une si grande activité à tous ces mouvements combinés, que les officiers et les soldats de Baïractar n'en furent pas instruits et n'eurent pas le temps de se préparer à la défense: leur résistance fut presque nulle; ils cherchèrent plutôt à se sauver qu'à combattre, et se crurent heureux qu'on leur laissât la liberté de gagner la campagne.

Mais, avant le commencement de ces opérations militaires, quelques janissaires dirigés,

dit-on, par des oulémas, s'étaient portés avec des matières incendiaires vers le palais du grand-visir, et pour mieux cacher leur entreprise et l'exécuter avec moins de danger, avaient mis le feu à des maisons voisines, lesquelles se trouvant dans la direction du vent, propagèrent rapidement la flamme sur la demeure de Baïractar.

La garde du grand-visir, regardant cet incendie comme un de ces accidents qui arrivent trop fréquemment dans Constantinople, courut en désordre vers le lieu où le feu commençait à exercer es ravages. Le corps des janissaires, qui avait reçu l'ordre de se porter sur ce palais, arriva dans ce moment, attaqua les soldats de Baïractar qui se trouvaient dans la rue, en tua un grand nombre, dispersa le reste, empêcha l'arrivée des pompes à feu, et forma un cordon autour de l'édifice embrasé.

Baïractar qui, après sa rentrée avait bu copieusement du vin et des liqueurs fortes, et avait été fatigué par les plaisirs de l'amour, dormait profondément. On eut beaucoup de peine à rompre son sommeil.

Comme il avait ordonné, par une consigne permanente, qu'en cas de feu on ne le reveillât que lorsque sa présence, comme grand-visir, serait absolument indispensable, on avait négligé

de l'avertir à temps de l'incendie qui menaçait sa demeure et des dangers qu'il courait ; son réveil fut terrible.

Tout son palais était enveloppé par le feu; le pétillement des flammes, le fracas des murailles qui s'écroulaient, les accents plaintifs de ses gardes et de ses esclaves qui, cherchant à traverser le cordon des janissaires, étaient impitoyablement massacrés, la vue de ses cruels ennemis, dont les cris de joie se mêlaient aux gémissements de leurs victimes, tout lui annonçait une mort inévitable.

Le meilleur parti que Baïractar pouvait prendre dans cette affreuse position, était de réunir quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs qui se trouvaient encore auprès de lui, et de se précipiter avec eux sur le cordon de janissaires, pour se sauver ou périr. Cette résolution l'effraya ; cet homme audacieux, qui avait paru jusqu'alors supérieur à toute crainte, montra une faiblesse honteuse, ramassa des bijoux précieux, quelques sacs d'or, et alla s'enfermer avec une de ses maîtresses favorites et un eunuque noir, dans une tour en maçonnerie, où il espérait trouver un asile contre la flamme dévorante qui le menaçait.

Cette révolution aurait été terminée par ce

dernier événement sans l'intrépidité et les talents de Ramis-Pacha, qui remplissait alors les fonctions de grand-amiral. Aussitôt que Ramis fut informé que la population de Constantinople s'était révo té contre la Porte, que les troupes de Baïractar étaient dispersées, que le feu dévorait le palais du grand-visir et qu'on ignorait ce que ce dernier était devenu, il ne se laissa pas abattre et résolut de profiter des grandes ressources, qui restaient encore à son parti, pour combattre les janissaires et renverser leurs projets.

Estimé des officiers de la marine, qu'il avait constamment caressés, il les séduisit facilement par des discours flatteurs et des présents et leur fit promettre ainsi qu'aux matelots de n'obéir qu'aux ordres qui leur viendraient du Grand-Seigneur. Joignant ses efforts à ceux du topchybachy, qui devait son emploi à Baïractar, il n'eût pas beaucoup de peine à engager le corps discipliné des canonniers à rester fidèle à son souverain. Les nouveaux seymens réguliers, qui occupaient les casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, furent appelés à Galata et à Usum-Pacha et servirent à contenir les habitants de ces faubourgs.

Non content de ces mesures le capitan-pacha

ordonna aux capitaines de deux vaisseaux de ligne lesquels destinés pour l'Égypte étaient mouillés dans le port, d'aller s'embosser vis-à-vis le quartier où se trouvaient l'hôtel de l'aga et le corps de réserve des janissaires et de faire feu sur cet édifice, ainsi que sur toute réunion un peu nombreuse, qu'ils apercevraient dans le voisinage.

Cadi-Pacha, qui se trouvait à Calcédoine avec près de quatre mille hommes fut invité par Ramis-Pacha, à laisser la moitié de ses troupes à Scutari pour contenir les janissaires de ce faubourg et à passer avec le reste dans l'intérieur du sérail pour défendre le sultan Mahmoud contre les entreprises des rebelles, qui paraissaient disposés à rétablir le sultan Moustapha.

Après ces sages précautions, qui détachaient la cité de Constantinople de ses faubourgs, Ramis-Pacha ayant réuni quelques soldats de Baïractar leur ordonna d'aller battre la campagne sur la route d'Andrinople et de Silivria, de faire main-basse sur tous les janissaires et d'arrêter les voyageurs. Il fit courir en même-temps le bruit que Baïractar s'était sauvé, que ses soldats s'étaient ralliés autour de lui, que plusieurs pachas et ayans du divan des notables étaient en marche pour le joindre et qu'il allait reparaître avec des forces considérables. Ce strata-

gême lui réussit. Les janissaires épouvantés fermèrent les portes de la ville se tinrent sur la défensive et n'admirent qu'avec les plus grandes précautions les vivres nécessaires aux approvisionnements journaliers de cette immense capitale.

Le sultan Mahmoud n'aurait pas été fâché d'être délivré d'un grand-visir grossier et insolent, qui lui imposait la loi ; mais il avait raison de craindre que les janissaires, en renversant Baïractar, ne remissent sur le trône le sultan Moustapha. Il connaissait l'âme insensible et les dispositions sanguinaires et vindicatives de son frère. Le désir de conserver le trône et la vie l'obligeait de se déclarer en faveur de Baïractar, dont le sort lui était inconnu.

Les seymens réguliers reçurent l'ordre d'entrer dans le sérail et furent repartis sur les murs d'enceinte du côté de la ville. On leur commanda de faire feu sur tout ce qui s'approchait des murailles. Les pages et les bostandgys furent armés. Les premiers se groupèrent autour de la personne du Grand-Seigneur ; les autres formèrent des masses auprès des principales portes et dans les cours ; le corps de Cadi-Pacha fut placé dans la grande cour de Saint-Irénée près de la porte d'entrée.

Les seymens furent les premiers qui commencèrent les hostilités, en faisant feu sur quelques individus que la curiosité ou leurs affaires avaient attirés dans les rues voisines du sérail. L'aga des janissaires dirigea de suite sur ce point quelques détachements composés de jeunes gens les plus bouillants et les plus intrépides, et surtout de ces fanatiques qui, égarés par l'enthousiasme religieux, montrent dans les combats une impatience extrême d'aller jouir dans le ciel de la compagnie des aimables houris que le prophète promet à tous les musulmans qui meurent pour la défense de leur sainte religion. Combattre Moustapha-Baïractar et les seymens, c'etait alors aux yeux des janissaires servir Dieu et défendre la foi.

Toute la journée du 15 novembre fut employée dans une fusillade, qui fut peu meurtrière tant à cause du petit nombre des assaillants que de la position avantageuse de seymens, qui étaient couverts par des murs crénelés. Les vaisseaux embossés dans le port ne cessèrent de tirer sur la maison de l'aga des janissaires et sur tous les groupes qui se montraient dans les rues et sur les places près de la mer. Le plus grand calme régnait dans les faubourgs. Les marins étaient tranquilles. Les topchys se tenaient sur 15 novemb.

les batteries ou dans leurs casernes, ne se déclaraient pour personne et attendaient l'événement.

Les janissaires, inquiétés par le feu des seymens et des vaisseaux, par la tranquillité des faubourgs et plus encore par les bruits circulant, que Baïractar n'était pas mort, qu'il s'était sauvé sous des habits de femme au commencement de l'incendie de son palais et qu'il allait bientôt reparaître avec des forces irrésistibles, commencèrent à craindre de s'être trop tôt déclarés.

Les principaux officiers de ce corps se reprochaient de n'avoir pas comprimé de suite l'élan de leurs soldats. L'aga des janissaires se regardait déjà comme un homme perdu. Les premiers dignitaires du corps des oulémas, plus alarmés que les autres, se tenaient cachés dans leurs maisons et laissaient à quelques imams subalternes le soin d'entretenir par leurs cris et leurs prédications l'enthousiasme du peuple.

Ces dispositions des insurgés furent bientôt connues dans le sérail; on résolut d'en profiter. Ramis-Pacha, à qui on devait l'heureuse tournure que les affaires du gouvernement venaient de prendre, proposa une amnistie générale dont l'aga des janissaires serait seul excepté. Mais Cadi-Pacha, qui était animé du désir de se ven-

ger des injures qu'il avait reçues des janissaires en 1806, fut d'avis de faire une sortie générale pour attaquer et détruire tous les rassemblements d'hommes armés, pour porter le carnage dans les quartiers qui opposeraient de la résistance, et pour imprimer enfin à la population entière de Constantinople une grande terreur, qui l'obligerait de se soumettre aux conditions les plus dures et la dégoûterait à jamais de tout mouvement séditieux.

Le sultan Mahmoud penchait pour l'avis du capitan-pacha. Mais les cris des soldats qui demandaient à attaquer et qui désiraient profiter du pillage, le forcèrent à autoriser Cadi-Pacha à faire une sortie pour combattre les rebelles, en ne lui imposant d'autre obligation que celle de ne pas mettre le feu aux maisons qui opposeraient de la résistance. Cette injonction sortait du cœur paternel d'un souverain. Mais il était difficile que Cadi-Pacha pût la respecter.

Ce dernier fit sa sortie à la tête d'une colonne d'environ quatre mille hommes, laquelle était précédée par quatre pièces de canon. Il poussa devant lui les janissaires qui faisaient feu contre le sérail, les dispersa, s'empara d'une de leurs casernes près de Sainte-Sophie, arriva à la place de l'Hyppodrôme et dissipa le cordon qui était 16 novemb.

autour du palais du grand-visir. Repoussé par les flammes qui l'empêchaient d'approcher de cet édifice, et n'ayant obtenu aucun avis certain sur le sort de Baïractar, il laissa une forte réserve sur la place de l'Hyppodrôme, et divisa le reste de ses troupes en trois détachements, qu'il envoya vers le quartier des Sept-Tours, vers la mosquée du sultan Soliman et vers la demeure de l'aga des janissaires. Il se mit lui-même à la tête de ce dernier détachement, et ordonna aux deux autres de se replier sur lui après avoir balayé les rues et massacré sans pitié tous ceux qu'ils trouveraient en armes. L'avarice des soldats, dont un grand nombre se détachèrent pour pénétrer dans les maisons et les piller, affaiblit les colonnes, qui, en avançant, laissaient derrière elles des quartiers en apparence tranquilles, mais non soumis. La cruauté des soldats qui n'épargnaient ni l'âge ni le sexe, porta les habitants au désespoir. Les cris de rage et de vengeance se mêlèrent bientôt aux gémissements des victimes; les janissaires reprirent courage, se rallièrent et vinrent attaquer les troupes de Cadi-Pacha par derrière, tandis que les habitants faisaient feu de leurs maisons, jetaient des pierres et versaient de l'huile bouillante sur leurs ennemis.

Ces moyens défensifs devinrent également fu-

nestes aux deux partis, en produisant des incendies inévitables dans un pareil désordre. Les trois colonnes arrêtées dans leur marche se replièrent d'abord sur l'Hyppodrôme et ensuite sur la place en dehors du sérail, où réunies, elles opposèrent une vigoureuse résistance à la multitude des assaillants. Ceux-ci, animés par la vengeance et par leurs derniers succès, ne cessaient de s'accroître malgré leurs pertes.

Les janissaires qui désiraient reprendre leurs casernes près de Sainte-Sophie, s'y portèrent en masse et déployèrent autant de courage qu'ils avaient montré de lâcheté dans les premiers moments de la sortie. Un détachement de trois cents seymens réguliers y avait été placé. Ceux-ci, qui ne s'attendaient à aucun quartier, étaient résolus de périr plutôt que d'abandonner ce poste. La lutte fut terrible. Les janissaires revinrent plus de vingt fois à la charge, et furent constamment repoussés. Exaspérés par leurs pertes et par la résistance, et ne pouvant pas reprendre leurs casernes, ils y mirent le feu. La flamme étendit en peu d'instants ses effrayans ravages, non-seulement sur ce grand et magnifique édifice, mais encore sur toutes les maisons voisines. Ce spectacle, loin de diminuer la fureur des combattants, ne fit que l'accroître. Les seymens, qui ne voyaient

qu'une mort certaine en descendant dans la rue pour se sauver, préférèrent de périr au milieu des flammes, et continuèrent à combattre jusqu'à ce qu'ils fussent entraînés par les murailles écroulantes ou étouffés par des tourbillons de fumée.

Cadi-Pacha tenta une nouvelle attaque pour délivrer les seymens. Mais n'ayant pu entamer la multitude qui remplissait les rues, et affaibli par ses pertes, il fut obligé de rentrer dans le sérail avec ses soldats découragés. Un renégat prussien (Soliman-Aga), qui avait été un des colonels des nizam-gedittes, et que Baïractar avait mis à la tête des seymens réguliers, fut pris dans cette circonstance et coupé en mille morceaux.

L'incendie, que personne ne cherchait à arrêter, fit en peu de temps des progrès terribles. Bientôt tout ce quartier, le plus populeux de Constantinople, fut couvert d'une nappe de feu. Les cris et les gémissements des femmes, des vieillards et des enfants n'attiraient l'attention de personne, et n'excitaient aucune pitié. En vain étendaient-ils des mains suppliantes, en vain demandaient-ils des solives et des planches pour se sauver par les toits. Leurs supplications étaient vaines. On les voyait avec indifférence tomber et disparaître au milieu des flammes. L'envie de

détruire était le seul sentiment qui dominait alors.

Le sultan Mahmoud contemplait d'une des tours du sérail cet horrible spectacle. Son cœur ne put y résister. Il ordonna à Cadi-Pacha de cesser les hostilités, et envoya à l'aga des janissaires un exprès chargé de lui présenter un kattichérif impérial, qui lui commandait d'employer tous ses soins pour arrêter le progrès de l'incendie, et le rendait responsable sur sa tête de l'exécution de cet ordre.

La fusillade du sérail contre les janissaires cessa à l'instant. L'aga des janissaires n'osa pas désobéir aux ordres du sultan; il envoya chercher des pompiers, fit abattre des maisons et s'efforça d'arrêter les progrès de l'incendie. Mais le feu était trop grand et trop actif pour être éteint par ces moyens. Il ne trouva d'obstacles suffisants que dans les places publiques et dans les mosquées, dont les vastes coupoles et les grandes murailles en maçonnerie ont souvent préservé Constantinople d'une entière destruction.

La populace, enhardie par la rentrée des troupes de Cadi-Pacha et par la cessation des hostilités, se porta sur la place en avant du sérail près la porte dite *Sublime*, fit entendre des cris de fureur et des menaces contre les seymens et le

pacha de la Caramanie, et n'épargna pas le souverain lui-même dans ses propos outrageants. Quelques voix firent entendre qu'il fallait déposer le sultan Mahmoud, lui faire éprouver le même sort qu'au sultan Sélim et rétablir le sultan Moustapha. Ces cris du peuple devinrent l'arrêt de mort du prince auquel on voulait rendre le trône.

Mahmoud, à qui on n'avait cessé de répéter depuis la veille, qu'il devait se défaire de son frère pour qui les janissaires combattaient, et dont il avait raison de craindre le caractère féroce et vindicatif, avait toujours rejeté ces conseils avec indignation. Mais les intentions manifestes des rebelles, qui lui réservaient le sort du sultan Sélim, lui arrachèrent enfin l'ordre affreux de faire périr son frère.

Cadi-Pacha fut chargé de présider à cette exécution; il fit étrangler le sultan Moustapha par la main des bourreaux. Ce prince mourut lâchement comme tous les hommes frivoles et cruels. Il était trop peu estimé pour inspirer des regrets. Sa mort parut juste et méritée, même aux yeux de ceux qui avaient désiré son rétablissement.

L'incendie du palais du grand-visir avait empêché pendant deux jours de pouvoir approcher de ce spacieux local, qui était couvert de poutres

et de charbons enflammés. Lorsque tout fut consumé, l'espoir de trouver des lingots d'or et d'argent avait engagé quelques hommes du peuple à remuer les cendres brûlantes et à y faire des excavations. Ils découvrirent après quelques recherches au pied d'une haute tour en maçonnerie, une porte en fer; après l'avoir soulevée, ils traversèrent un corridor pratiqué dans l'épaisseur du mur, trouvèrent et renversèrent une seconde porte du même métal, et, pénétrant dans la chambre du rez-de-chaussée, aperçurent trois cadavres. C'étaient ceux de Baïractar, de son esclave favorite et de l'eunuque qui les avait suivis. Ils avaient été asphixiés. Des sacs remplis d'or et des écrins de pierreries étaient à côté d'eux.

Contents de cette découverte, ils s'emparèrent de l'or et des bijoux, et s'empressèrent d'aller informer l'aga des janissaires, que Baïractar, qu'on disait être en chemin à la tête de troupes considérables pour attaquer et détruire Constantinople, n'existait plus, et qu'ils venaient de voir son cadavre et ceux de deux de ses esclaves dans la chambre basse d'une tour du palais du grand-visir.

L'aga des janissaires se rendit aussitôt sur le lieu avec tous les principaux officiers de son état-

major. Leur joie fut extrême en reconnaissant leur ennemi, qui leur avait causé tant d'alarmes et de chagrins, et dont ils craignaient encore le retour et la vengeance.

Comme l'apparition soudaine du cadavre de Baïractar, qui était peu défiguré, ne pouvait pas manquer de mettre fin à tous les bruits alarmants qu'on faisait circuler sur son retour, et d'inspirer la consternation parmi ses amis, l'ordre fut donné à quelques janissaires de le porter devant le sérail, de le présenter à la vue des seymens et des autres soldats qui bordaient les murs de cette enceinte, et de le traîner ensuite jusqu'à l'Etmeidan, où traversé par un pal, il resterait pendant trois jours exposé aux regards satisfaits de la populace.

La vue du cadavre de Baïractar jeta l'effroi parmi ses amis et partisans; il porta le découragement parmi les défenseurs du sérail, qui avaient été soutenus jusqu'alors par l'espoir de le voir bientôt reparaître à la tête d'une armée formidable. Les seymens réguliers et les soldats de Cadi-Pacha déclarèrent qu'ils avaient été trompés, qu'ils ne voulaient plus combattre les janissaires, qui étaient leurs frères et les défenseurs de la religion, et menacèrent de faire périr

Ramis-Pacha et Cadi-Pacha, qui les avaient entraînés dans cette coupable erreur.

Le sultan Mahmoud, resté seul de toute la famille ottomane, n'avait plus rien à craindre des janissaires; il désirait purger son sérail des brigands, qui depuis deux jours s'en étaient emparés, et arrêter le feu qui dévorait Constantinople. Il profita habilement du premier sentiment de terreur que la vue du cadavre de Baïractar avait inspiré aux seymens et aux soldats du pacha de la Caramanie, pour les engager à sortir, après avoir sollicité et obtenu leur grâce des janissaires. Ceux-ci, fatigués des désastres des jours précédents, ne demandaient pas mieux que de voir renaître le calme et la tranquillité.

Ce prince aurait pu imiter la faiblesse de la plupart de ses prédécesseurs, et se faire un titre à la bienveillance du peuple en lui livrant les auteurs des derniers désordres. Mais il avait le cœur trop élevé pour consentir à une action aussi lâche; il permit à Ramis-Pacha, à Cadi-Pacha, à Ali-Efendi, à Beygy-Efendi et aux autres amis de Baïractar, de s'embarquer sur une chaloupe à rames, qui se trouvait à la pointe du sérail, et de se sauver par mer du côté de Silivria ou de Rodosto. Ces ministres s'empressèrent de fuir, débarquèrent près de Silivria et gagnèrent Routs-

18 novemb. 1808.

chouk, où ils furent accueillis par les nombreux amis de Baïractar. Leur départ termina la plus sanglante révolution qui ait eu lieu dans Constantinople depuis la soumission de cette grande cité au joug des Osmanlis. Les janissaires, après avoir mis le feu aux magnifiques casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, afin de ne laisser, disaient-ils, aucune trace des nizam-gedittes, et d'ôter à jamais l'envie de les rétablir, envoyèrent des députés au sultan Mahmoud pour l'assurer de leur attachement inviolable, et pour demander le pardon de leur dernière révolte. Le mufty alla à la tête des principaux oulémas féliciter son souverain sur ce nouveau triomphe de la religion et des anciennes lois. Tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Les pachas et les ayans, qui dans la dernière assemblée des notables de l'empire, avaient promis à Moustapha-Baïractar de soutenir ses projets relatifs à la création des compagnies des seymens réguliers et aux réformes à opérer dans le corps des janissaires, oublièrent leurs promesses; ils restèrent tranquilles, et firent complimenter les oulémas et les janissaires sur leurs succès.

Tout le monde s'empressa d'abandonner la cause du parti vaincu. Les habitants de Routschouk, attachés à Baïractar, qui les avait délivrés

de cette foule de brigands dont leur pays était infesté avant son administration active et sévère, furent les seuls qui, après sa mort, reconnurent l'autorité des fonctionnaires qu'il avait placés, et protégèrent Ramis-Pacha et les autres exilés de Constantinople. Mais ensuite les incursions que Molla-Aga (1) et divers ayans de la Bulgarie firent sur leur territoire, les menaces de la Porte et la nouvelle qu'un corps nombreux de janissaires et de topchys de Constantinople et de la Romélie étaient en marche pour les attaquer, les forcèrent à admettre le nouveau gouverneur envoyé par le sultan Mahmoud, et à expulser tous les amis de Baïractar.

(2) Ramis-Pacha, né en Crimée, mais élevé à

---

(1) Molla-Aga avait succédé à Passawan-Oglou dans le commandement de Viddin.

(2) Ramis-Pacha, attiré à Constantinople par le nouveau grand-visir, sous le prétexte que tout était oublié et qu'il serait employé avantageusement, fut étranglé aussitôt après son arrivée. Ali-Efendi, et Beygy-Efendi, qui étaient parvenus à se soustraire pendant plusieurs mois aux poursuites de leurs ennemis, se laissèrent tromper par la promesse d'une amnistie générale; ils se montrèrent et périrent presqu'aussitôt par le fatal lacet.

Constantinople, alla demander un asyle au nouveau souverain de son pays natal, et fut parfaitement accueilli par la cour de Pétersbourg. Cadi-Pacha, qui répugnait à demander l'hospitalité à des Européens infidèles, quoiqu'il admirât leur tactique et leur discipline, osa reparaître à Constantinople sous l'habit de derviche. Résolu de retourner en Caramanie pour réunir ses amis et organiser une troupe d'aventuriers audacieux, avec lesquels il voulait courir l'Asie-Mineure, et faire une guerre cruelle aux janissaires, il était déjà arrivé près de Kutuyar, lorsqu'il fut reconnu; un ordre circulaire de la Porte enjoignait à tous les agents du gouvernement de mettre Cadi-Pacha immédiatement à mort partout où il serait arrêté. Sa tête, portée à Constantinople, fut exposée pendant un mois à la porte du sérail pour satisfaire les regards des janissaires, qui le regardaient comme le plus audacieux et le plus implacable de leurs ennemis.

Tel fut le dernier résultat des tentatives qui ont été faites en Turquie pour lui donner une armée régulière. On renonça à jamais aux institutions militaires des Francs, qui avaient causé tant de maux; on prononça anathême contre ceux qui en parleraient; l'ancien ordre de choses fut entièrement rétabli; les janissaires et les

oulémas reprirent leurs droits et leur influence politique. Le gouvernement, reconnaissant que les abus qui ont causé la décadence de cet empire, et qui produiront infailliblement sa chute, étaient trop forts pour pouvoir être détruits, reprit le système qu'il suivait depuis un siècle, celui de fermer les yeux sur les dangers, de ne parler que du passé, de ne s'occuper que du présent, de mépriser l'avenir, et d'attendre sans inquiétude le cours des événements écrits dans le livre des destinées.

Le sultan Mahmoud, qui, aux qualités brillantes du sultan Sélim, joint une fermeté de caractère, dont cé dernier était dépourvu, a eu beaucoup à souffrir, depuis la mort de Baïractar, de l'insubordination des janissaires, et des prétentions des oulémas. Plusieurs de ses ministres ont failli être victimes de la férocité de cette soldatesque insolente et insubordonnée, et des intrigues des magistrats. Ce monarque, forcé à regret, par une réaction persévérante et par des menaces continuelles, d'éloigner de son divan quelques-uns des ministres qui avaient mérité sa confiance, n'a dû peut-être jusqu'à ce jour la conservation de son autorité qu'à sa position. Il n'a qu'un fils en bas âge; il est le seul prince de sa famille qui soit en état de régner. Sa mort,

dans les circonstances actuelles, serait la plus grande calamité qui pût arriver à la Turquie.

Nous avons démontré dans la première partie de cet ouvrage, que les oulémas et les janissaires étaient particulièrement intéressés à la conservation de la dynastie ottomane. Les premiers ne renonceront point à leurs intrigues qui embarrassent la marche du gouvernement. Les seconds n'abandonneront jamais leurs dispositions turbulentes; et les uns et les autres s'entendront toujours pour conserver le trône et la vie au sultan Mahmoud, jusqu'à ce que son jeune fils soit en état de pouvoir le remplacer.

Les Turcs se confiant aux promesses de l'empereur Napoléon, s'étaient jetés dans une guerre qui devint malheureuse, autant par suite de l'inaction de leurs armées et de leurs dernières révolutions, que par l'abandon du souverain dont ils avaient embrassé la cause. Napoléon, après la conférence d'Erfurth, sacrifiant ses alliés à l'agrandissement de sa famille et à ses embarras du moment, avait consenti que les Russes conservassent les deux provinces importantes de Moldavie et de Valachie; les Turcs cherchèrent alors l'appui de la Grande-Bretagne et rétablirent avec cette puissance leurs anciens rapports d'amitié.

La France, maîtresse des îles Ioniennes, des deux rives de la mer Adriatique, et traînant à sa suite une grande partie de l'Europe, était devenue trop puissante pour ne pas donner de l'ombrage à la Turquie. L'ambition démésurée de l'empereur des Français, son manque d'égards pour les souverains ses alliés, et son inexactitude à remplir ses promesses et les traités, avaient fait succéder à son égard la haine à l'admiration dans le cœur des Turcs.

Mahmoud, mécontent de la conduite trompeuse du gouvernement français, n'attendait que l'occasion de pouvoir se venger d'un monarque orgueilleux qui avait eu l'imprudence de déclarer publiquement à son sénat qu'il saurait punir l'empereur des Osmanlis. L'occasion ne tarda pas long-temps à se présenter et la vengeance fut terrible.

Napoléon, qui était devenu souverain en flattant le peuple français, avait eu, depuis son avénement au trône, fort peu d'égards pour les peuples et pour les souverains. Sa conduite envers les Espagnols avait soulevé en masse contre lui cette nation fière et énergique, et avait réveillé son antique vertu. Cependant, fermant les yeux, sur les plaies de la France, sur les dangers de la guerre d'Espagne, sur l'incertitude

de ses alliés, sur le mécontentement des peuples et sur les dispositions vindicatives des grandes puissances qu'il avait trop humiliées, il résolut d'aller porter la guerre à cinq cents lieues de ses frontières, et de s'aventurer avec près de quatre cent mille hommes de toutes nations, dans un pays vaste, pauvre, glacial, dont les habitants sont dévoués à leur souverain, dociles à leurs chefs et zélés pour leur religion. On pouvait gagner des victoires dans un tel pays; mais il était impossible d'en faire la conquête.

Quelques brillants succès dus à sa savante tactique et à la valeur bouillante de ses soldats, ouvrirent à Napoléon les portes de Moscou; mais tandis que les Russes se fortifiaient en reculant et en concentrant leurs forces, ce général, affaibli par ses progrès, et même par ses victoires, n'étant maître que de Moscou et de quelques points isolés sur la route de cette capitale à Wilna, et réduit pour subsister aux ressources locales d'un faible rayon, s'imagina qu'Alexandre tremblait pour l'existence de son empire et lui proposa la paix à des conditions qui ne pouvaient convenir qu'à un prince désespéré. La proposition fut acceptée. Une négociation insidieuse, qui n'avait d'autre but que d'allonger le temps, fut entamée. Napoléon, ivre d'orgueil, fut

dupe de l'empressement apparent et du ton modeste des négociateurs russes. Un temps précieux fut perdu; l'hiver approchait; les vivres manquaient; l'armée s'affaiblissait; la cavalerie était menacée de périr par le défaut de fourrages; le froid commençait; les armées russes se présentaient en force de toutes parts; il fallut penser à la retraite avant d'avoir rien conclu.

Cette retraite fut l'événement le plus désastreux qui ait jamais affligé la France depuis l'existence de cette antique monarchie.

Cependant, quoique la cavalerie eût été presque entièrement détruite, et l'artillerie abandonnée sur les routes dans les premiers jours de marche, que des milliers de cadavres d'hommes gelés servissent à marquer les bivouacs de chaque nuit, les divers corps d'armée marchaient toujours en ordre et résistaient avec succès aux attaques des nombreux ennemis qui les poursuivaient sans relâche.

Tout changea d'aspect au passage de la Bérésina. Des divisions russes, naguère stationnées sur les frontières de la Turquie, se présentèrent pour arrêter l'armée française. Les Français ne surmontèrent cet obstacle qu'avec une perte immense; et bientôt, affaiblis et démoralisés par tant de causes de destruction, et harcelés

par les nombreux cosaques du Don, du Dnieper et de l'Ukraine, qui avaient suivi les divisions russes du Danube, ils ne connurent plus aucun ordre. Une dispersion générale s'ensuivit. Toute résistance cessa; chacun pensa à fuir. Le froid, la faim, le découragement et le fer de l'ennemi moissonnèrent cette brillante armée. Une faible partie des 400,000 hommes avec lesquels Napoléon avait commencé cette funeste campagne, rentra dans les États du roi de Prusse.

Tel fut le triste résultat de la fausse politique de Napoléon et surtout de cette impatience fougueuse qui l'empêchait souvent de mûrir ses projets, de les coordonner avec les circonstances et les difficultés, et d'attendre le temps le plus favorable pour leur exécution.

Aussitôt que le projet d'invasion de la Russie avait été connu à Londres et à Pétersbourg, ces deux cabinets s'étaient empressés de faire sentir à la Sublime Porte combien sa position deviendrait dangereuse et précaire si les Français réussissaient dans leur entreprise. On ne manqua pas de rappeler au sultan Mahmoud les discours de Napoléon à son sénat et ses menaces outrageantes. On cita sa conduite perfide envers l'Espagne et son lâche abandon des Turcs ses

fidèles alliés, à l'époque du traité de Tilsitt. On lui proposa, avec la paix, la restitution de la Valachie, d'une grande partie de la Moldavie, et on s'obligea à abandonner les Serviens à sa discrétion.

L'ambassadeur de France eut beau représenter combien il importait à la Turquie d'assister dans cette circonstance importante l'empereur Napoléon, qui allait combattre les Russes, les plus cruels ennemis du nom Ottoman. Il eut beau promettre, au nom de son souverain, que la restitution de la Crimée, du Cuban, de la Bessarabie ainsi que de la Valachie et de la Moldavie entière serait bientôt pour les Turcs la récompense certaine de leurs nobles efforts en faveur du plus ancien et du plus fidèle de leurs alliés.

On détestait Napoléon; on ne crut pas aux promesses de son ambassadeur et on conclut la paix avec les Russes à des conditions qui parurent avantageuses, en comparaison de celles que le cabinet de Pétersbourg avait offertes pendant cinq ans sous la médiation de la France. Cette paix, funeste à Napoléon, puisqu'elle rendit les divisions russes du Danube entièrement disponibles dans le moment le plus critique pour l'armée française, prouve combien il importe à un

souverain, quelque puissant qu'il soit, d'être fidèle à sa parole et de ménager les peuples et les rois, même ceux qui, par leur faiblesse ou leur position, paraissent les moins susceptibles de contrarier ses vues ou de lui causer quelque préjudice.

Depuis les événements qui ont changé la face de l'Europe en 1814 et 1815, la position des Turcs est devenue plus critique que jamais. La Porte doit craindre 1° la mort du sultan Mahmoud avant que son fils soit en âge de pouvoir lui succéder; 2° une coalition de la Russie et de l'Autriche contre leur existence. Ces deux événements entraîneraient probablement la dissolution de cet empire ou du moins l'expulsion des Osmanlis de l'Europe.

Les Turcs, en adressant des prières à Dieu pour la conservation des jours du prince qui les gouverne, doivent également lui demander que la sainte Alliance, qui, basée sur l'esprit du christianisme, paraît avoir pour but de réparer les maux de l'humanité, affermisse dans le cœur des monarques alliés l'amour de la paix, qu'elle éteigne en eux tout sentiment de vengeance ou de jalousie, et qu'elle les détourne au moins pendant une dixaine d'années de tout projet d'agrandissement.

NOTES

EXPLICATIVES ET JUSTIFICATIVES

DU SECOND VOLUME.

Page 47, ligne 3. — *M. Italinsky, interrogé par la Porte sur les motifs de cette injuste agression, répondit par la lettre suivante:*

Lettre de M. Italinsky, envoyé de Russie près la Porte ottomane, à M. Hangerti, dragoman de la Porte.

MONSIEUR,

Les nouvelles que vous venez de me transmettre me causent autant de surprise qu'à Son Excellence le Reis-Efendi; je continue à être dans l'ignorance des faits et des motifs qui les amènent. Je devais me flatter de recevoir incessamment un courrier qui m'en informerait, et j'aurais, dès-lors, pu donner à cet égard des assurances positives à Son Excellence; mon attente a été

malheureusement vaine jusqu'aujourd'hui. Mon courrier ordinaire n'est pas encore arrivé. Ma cour ne m'a point écrit depuis le 26 août, parce qu'elle me supposait parti de cette capitale ; ce n'est que depuis le commencement de novembre qu'elle est informée du contraire. Telle est la pure vérité. Je prie Son Excellence le Reis-Efendi d'en être persuadé, et de croire qu'il n'y a dans ma conduite ni feinte ni cachoterie. Je ne saurais néanmoins penser qu'il ne m'arrrivera pas de courrier ; car il est de toute impossibilité que ma cour ne me mette pas à même de m'expliquer avec la Sublime Porte sur ce qui se passe, quelle qu'en puisse être la cause ; aussi je ne considère son silence du moment que comme un retard résultant de quelques circonstances que je ne peux déterminer. Je ne saurais non plus regarder comme une hostilité l'entrée de nos troupes à Chotzim, d'après la manière dont elle a eu lieu. D'ailleurs, des hostilités annonceraient un état de guerre, et très-certainement si ma cour était dans l'intention de la faire à la Sublime Porte, elle aurait commencé par la lui déclarer.

Je m'empresserai d'expédier, dans la journée même, un courrier extraordinaire au commandant des troupes, pour l'informer des communications que la Sublime Porte vient de me faire, et les accompagner de toutes les observations sérieuses que requiert le sujet.

Je profite, Monsieur, de cette occasion pour renouveler l'assurance, etc.

Péra, le $\frac{1}{13}$ décembre 1806, à 4 heures après minuit.

Signé A. D'ITALINSKY.

Page 48, ligne 1. — *M. Arbuthnot était mécontent du mouvement des Russes.*

Cet ambassadeur écrivit à cette époque à la Porte la lettre suivante :

Lettre de M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre près la Sublime Porte, à M. Hangerli, dragoman de la Porte.

Péra, 13 décembre 1806.

MONSIEUR,

Par le peu de mots que j'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin, vous aurez dû apercevoir l'effet qu'à produit sur moi la nouvelle fâcheuse de ce qui vient de se passer entre les troupes de la Sublime Porte et celles de la Russie. Depuis que je vous ai écrit, j'en ai parlé à M. le chevalier d'Italinsky.

Il regrette cet événement malheureux autant que moi,

et déjà il vous l'a témoigné dans la lettre qu'il vient de vous adresser.

Mais dans les circonstances où nous sommes tous deux, étant dans l'ignorance la plus complète, même quant aux motifs de l'entrée des troupes russes, nous ne pouvons, pour le moment, que déplorer tout ce qui serait de nature à troubler la bonne harmonie entre la Sublime Porte et ses alliés. Nous connaissons trop bien les sentiments de nos deux cours, pour ne pas être sûrs que ni l'Angleterre ni la Russie ne peuvent être mues par aucune vue hostile contre la Turquie; par une conséquence nécessaire, la marche des Russes ne devrait être considérée que comme une mesure de précaution, ayant pour objet la sûreté de la Sublime Porte.

On peut, d'un jour à l'autre, s'attendre à des explications satisfaisantes; et puisque la Sublime Porte m'a fait l'honneur de s'adresser à moi, je m'empresserai de déclarer que tous les motifs de sagesse exigent une continuation de cette conduite loyale et modérée qui, dans les derniers temps, a fait tant d'honneur au ministère ottoman.

Je n'ai aucune difficulté d'avouer que, si les faits sont tels qu'on les a représentés, il est tout naturel que la Sublime Porte en soit extrêmement choquée; mais elle connaît trop bien la loyauté de l'empereur de Russie,

pour ne pas être convaincue que S. M. I. sera la première à désavouer toute démarche hostile de la part de ses officiers envers la Turquie. Elle a trop de lumières pour ne pas sentir que toute apparence de mécontentement à l'égard de la Russie ne pourrait avoir d'autre effet, vu les circonstances actuelles, que d'entraîner cet empire dans des dangers que depuis long-temps la France, dans ses vues sinistres, a mis tant de soins à lui préparer.

L'honneur que la Sublime Porte m'a fait de demander mon intervention, m'a extrêmement flatté. J'y vois une preuve frappante de la justice que ce gouvernement me rend, et ce serait un motif de plus pour me porter à faire tout ce qui pourrait lui être agréable.

Mais dans cette occasion, toute démarche semblable à celle que la Sublime Porte m'a proposée eût été inutile et même déplacée; car je n'ai entendu, de la bouche de l'envoyé de Russie, que les mêmes sentiments dont je suis animé moi-même.

Il faut donc me réserver à d'autres occasions, pour témoigner à la Sublime Porte l'amitié qu'en qualité de représentant de son fidèle allié je dois ressentir à son égard; et j'ose dire que rien ne peut arriver qui ne soit de nature à rendre de plus en plus évident que le Roi n'a d'autres vues que d'être essentiellement utile à Sa Hautesse le Sultan, et que les engagements pris récipro-

quement entre S. M. et l'empereur de Russie, n'ont d'autre but que le maintien, le salut et la gloire de cet empire.

J'ai l'honneur, etc.

Signé CHARLES ARBUTHNOT.

Manifeste de la Porte ottomane contre la Russie, en 1807.

Depuis les temps les plus anciens, c'est à la religieuse observation des traités et des conventions entre les puissances, que les sociétés humaines doivent la tranquillité et la sécurité dont elles jouissent; et ceux qui osent déroger à cette sainte observation, mettent le trouble et le désordre dans l'harmonie de l'univers. Tout souverain équitable, lors même qu'il se voit obligé de rompre avec une autre puissance, ne s'y décide qu'après avoir considéré avec l'attention la plus scrupuleuse une démarche aussi grave. Les entreprises formées par la cour de Russie avec une persévérance sans exemple pour dominer et opprimer les puissances voisines; ses infractions continuelles des traités et des lois des nations, sa perfidie et son ambition démésurée; enfin, ses intentions hostiles envers les États ottomans sont notoires et manifestes. Cette cour a toujours méconnu la condescendance amicale que la Sublime Porte lui a montrée en toute occa-

sion, et elle n'y a répondu que par des démonstrations pleines d'aigreur et de malice. — Entre autres exemples, la cour de Russie, qui, d'après les traités, n'avait aucun droit sur la Crimée, employa tous les artifices imaginables pour empiéter sur la liberté de ce pays et y mettre le désordre; et à la fin elle y fit marcher un nombreux corps d'armée (en pleine paix) et s'empara de force de cette province considérable.

La Géorgie a été de tout temps, ainsi que les nations le savent, sous la souveraineté de l'Empire ottoman; la cour de Russie s'introduisant successivement par mille détours dans les affaires politiques et civiles de ce pays, a fini par s'en emparer sans aucun droit.

Les consuls qu'elle plaçait dans les villes turques, détournant de leurs devoirs les employés de la Porte dans les endroits de leur résidence, séduisaient les sujets de l'empire, et, abusant de la liberté de la navigation, qui ne leur était accordée que pour le commerce, ils embarquaient ses sujets sur des vaisseaux et les envoyaient dans les États russes. En outre ils délivraient des patentes aux sujets ottomans et des pavillons aux vaisseaux des îles de l'Archipel, dans les États mêmes de l'empire ottoman.

La Sublime Porte avait espéré qu'en resserrant par un traité d'alliance les liens de l'amitié avec la Russie, celle-

ci se désisterait de ses prétentions et suivrait d'autres procédés. Tout au contraire, elle se fit de ce nouveau lien un moyen plus puissant d'artifices et de mauvaises intentions, et, dans le vain dessein de susciter un bouleversement général, elle séduisit les sujets de la Servie, et leur fournissant de l'argent et des munitions, elle devint leur appui et leur défenseur. Elle demanda la permission de faire passer une seule fois des munitions de bouche pour ses troupes de Téflis; la Sublime Porte, par égard pour son alliance, n'hésita pas à lui délivrer le firman nécessaire. La Russie eut à peine reçu cet ordre qu'elle fit débarquer au Phaze des troupes nombreuses avec de l'artillerie au moyen desquelles elle força et fortifia le château d'Anacara. La Porte ayant demandé par des offices réitérés, remis au ministre russe à Constantinople, qu'on se désistât de cet indigne procédé, celui-ci répondit toujours d'une manière évasive sans jamais donner aucune satisfaction convenable.

Les deux puissances étant convenues que la Russie n'aurait d'autre prééminence sur la république Septinsulaire, qui connaissait la suzeraineté de la Sublime Porte, que celle de la garantie, si le cas exigeait d'y mettre des troupes, les deux alliés devaient le faire conjointement, et la constitution de ladite république devait être reconnue et mise en exécution du consentement

des deux parties. La cour de Russie, malgré cette convention, mit dans les dites îles autant de troupes qu'il lui plut, y fit adopter une constitution rédigée à Pétersbourg, et la mit en exécution par ses agents comme dans un pays qui lui aurait appartenu en toute souveraineté. Elle fit en outre de ces îles un asile pour tous les brigands qui s'y rendaient; et il n'y eut ensuite point d'intrigues qu'elle ne mit en œuvre contre les agents de la Porte dans ces contrées, et en particulier contre S.E. Ali-Pacha, gouverneur de Yanina.

La Sublime Porte s'était proposé, dans la guerre actuelle de l'Europe, de garder la plus scrupuleuse neutralité envers les puissances belligérantes. La cour de Russie, au contraire, ne respectant aucune loi, abusa du passage qui lui avait été accordé pour quelques vaisseaux de guerre seulement, fit transporter aux Sept Iles beaucoup de troupes, enrola secrètement des Albanais, et à l'insu de la Porte les envoya en Italie. Elle osa également violer le droit des gens en fomentant une insurrection à Montenegro par le canal de ses mandataires. Pareillement elle distribua des patentes dans les provinces de Valachie et de Moldavie, s'y appropria des sujets sans nombre pris à différents titres, et traita ces provinces à peu près comme ses propres possessions. Elle poursuivait par des plaintes continuelles et par toutes sortes de vexations les Vaivodes

(princes) nommés par la Porte, qui ne suivaient pas ses volontés. Au contraire elle protégeait ouvertement ceux qui montraient de l'affection et du penchant pour elle, de façon que la nomination du Vaivode dans ces deux provinces de la part de la Porte devenait un objet de dérision.

Quoique chacun de ces griefs pût être un juste motif de déclaration de guerre, cependant la Sublime Porte montra une patience inaltérable, non parce qu'elle se croyait trop faible et impuissante, mais parce qu'elle préférait les voies amicales, uniquement pour éviter l'effusion du sang. En voici une preuve frappante : la Sublime Porte déposa dernièrement les Vaivodes de Valachie et de Moldavie, d'après l'exigeance du cas. Le gouvernement russe, mécontent de ce qu'on ne l'avait pas prévenu, voulut s'y opposer. Une plus longue tolérance envers le traître Vaivode de Valachie, dont la perfidie a été suffisamment prouvée dans plusieurs occasions, devenait nuisible à la Sublime Porte ; si elle eût prévenu la Russie de cette mesure, la nouvelle en serait parvenue à la connaissance du Vaivode, ce qui aurait causé beaucoup d'embarras. C'est pour cette raison que la Russie n'en a été avertie qu'après la déposition.

Quelque temps après le ministre de Russie à Constantinople demanda, au nom de son souverain, que ledit

Vaivode fût réintégré sans délai, déclarant qu'en cas de refus, il avait ordre de partir avec toute sa légation, comme il le notifia à tous ses négociants et autres. En outre il ajouta que son gouvernement ne cherchait pas par là à réaliser les intentions hostiles qu'on pouvait lui imputer; mais que le rétablissement des Vaivodes était son unique but; que si la Porte voulait y consentir, tout différent serait applani entre les deux puissances. La Sublime Porte conçut par cette déclaration officielle, que la cour de Russie cherchait un prétexte pour lui déclarer décidément la guerre, et qu'en formant une prétention aussi injuste et si peu importante, elle faisait voir que son but était d'imputer à la Sublime Porte les intentions hostiles qu'elle nourrissait dans son cœur. La Sublime Porte consentit avec répugnance au rétablissement des deux Vaivodes, pour ne laisser au gouvernement russe aucune excuse devant les puissances de l'Europe.

La Porte crut enfin que la cour de Russie rougirait de sa conduite devant les autres puissances, et renoncerait à son projet de faire la guerre à l'empire ottoman : point du tout; deux mois et demi après cette époque, sans qu'il y eût aucun nouveau prétexte de mésintelligence, et foulant aux pieds le droit des gens au moment même où tout annonçait paix et amitié, des troupes

russes s'avancèrent inopinément sur le territoire turc, tandis que les habitants des environs, ainsi que les gouverneurs de Bender et de Chotzim, se croyaient en toute sûreté sous la garantie des traités. Les généraux russes, abusant de cet état de confiance et de paix et employant toutes sortes de ruses, s'emparèrent de ces deux forteresses contre le droit des gens, généralement respecté par toutes les puissances.

La Sublime Porte n'en fut prévenue qu'après l'événement; elle demanda des explications au ministre de Russie. Celui-ci protesta itérativement qu'il avait écrit l'issue de l'affaire du rétablissement des Vaivodes, à sa cour, ainsi qu'aux employés russes sur le Dniester, en vertu de la commission qui lui avait été déléguée pour cet objet, et que la marche actuelle des troupes russes n'était pas une suite de la même affaire; que quant à lui, il ne connaissait aucun motif de rupture, et que sa cour ne lui avait donné aucun avis à ce sujet. La Sublime Porte, apprenant d'une manière aussi inattendue la nouvelle des hostilités commises par les Russes, l'occupation de ses forteresses et l'envahissement de ses États, aurait dû éloigner, sans délai, de la capitale, le ministre de Russie. Quoiqu'il fût juste de rendre violence pour violence, la Sublime Porte, toujours guidée par l'amour de l'humanité, désirait cependant écarter les malheurs

de la guerre ; elle demanda de nouvelles explications au ministre russe ; elle lui fixa un terme pour l'éclaircissement entier de cette affaire, dans l'espoir que la cour de Russie procéderait en temps de paix comme en temps de guerre d'une manière convenable à une puissance, et qu'au moins, pour n'avoir pas à rougir devant les autres cours, elle respecterait les droits politiques et civils.

Près d'un mois s'était écoulé depuis les premières hostilités des Russes, que le ministre de Russie ne donnait à la Porte aucune réponse, si ce n'est qu'il protestait n'avoir reçu aucun éclaircissement sur cette affaire. La patience de la Porte étant poussée à bout, un plus long délai lui devenait inutile et dangereux.

D'un autre côté le général Michelson, chef des troupes russes, adressait des proclamations séditieuses aux juges et aux gouverneurs de la Romélie, dans le dessein de séduire même les musulmans, et de semer la dissention dans les États de l'empire ottoman : enfin les indignes violences que la cour de Russie s'est permis d'exercer contre la Sublime Porte sont sans exemple, et il n'est plus permis de les tolérer.

Les hostilités de la Russie étant notoires et évidentes, chaque musulman est obligé, par la religion et la loi civile, de tirer vengeance de ce perfide ennemi. En lui déclarant la guerre, la Sublime Porte met toute sa con-

fiance dans Dieu, puissant et vengeur; et pour réprimer l'audace de l'ennemi, elle est obligée d'armer par terre et par mer, de faire avancer toutes ses forces et de les faire agir avec énergie. Ainsi la Sublime Porte n'a déclaré la guerre que parce que son extrême modération n'a servi qu'à augmenter l'audace et la violence de la Russie. La Sublime Porte, ayant pour elle toutes les raisons possibles, la cour de Russie reste responsable du sang qui sera répandu, et des malheurs qui doivent accabler l'humanité; et jusqu'à ce que cette cour respecte les traités et les alliances, l'impossibilité d'avoir aucune confiance en elle doit être une vérité reconnue de toutes les puissances qui sont dirigées par des sentiments de justice et de modération.

Quoique les motifs ci-dessus exprimés soient des faits notoires et connus du monde entier, et qu'il ne soit du tout besoin d'en faire la publication; cependant, pour suivre l'usage officiel, copie de la présente déclaration a été remise à MM. les ministres étrangers résidant dans la capitale, pour être communiquée à leurs cours respectives.

Donné à Constantinople, le 25e de la lune de scheval, l'an de l'hégire 1221 (5 janvier 1807).

Page 81, ligne 22. — *Le nombre des bouches à feu destinées à combattre l'ennemi s'éleva dans les jours suivants à près de douze cents de toutes espèces et de tous calibres.*

Voici l'état d'armement des batteries qui ont été construites en moins de cinq jours, pendant la présence de l'escadre anglaise devant Constantinople.

	Can.	Mort.
Trois batteries pour défendre les moulins à poudre et les magasins attenans hors de Constantinople.	50	00
Depuis les Sept-Tours jusqu'au sérail.		
En avant du château des Sept-Tours.	28	4
Saint-Mathias.	24	5
Port des galères.	25	20
Tchatladu-Capu	22	6
Batterie d'Ibrahim-Efendi, près de Yeni-Capu.	10	24
Idem, entre cette dernière batterie et Aker-Capu.	26	10
Batterie du Reis-Efendi.	28	12
Batteries du sérail		
Sur le terre-plein d'une tour.	00	8
Ingerlu-Kiosk.	36	6
Sur la grande terrasse du jardin du sérail. . .	60	8

	Can.	Mort.
Petit jardin de l'hôpital.	22	00
Hastatar-Capousou.	24	6
Yeni-Kiosk.	36	6
Idem à gauche de Yeni-Kiosk.	24	6
Batteries extérieures du premier hangard, sur le quai de débarquement du sérail.	48	00
Batteries du second hangard, sur le même quai.	62	8

Hors du Sérail.

— Rivage de Constantinople.

Trois batteries contenant ensemble.	72	8

Côté de Galata et Péra.

Batterie du Terfterdar	28	10
Grande batterie de Tophané.	84	12
Batterie sur le versant de la colline au-dessus de la caserne de Tophané.	22	3
Bechiktache et *Dolma-Baktché*.	26	4
Ortakeni	18	10

Côté d'Asie.

Tour de Léandre.	14	00
Saladjack.	20	00
Ibrahim-Pacha.	28	12
Harem-Skelessi.	28	00
Serni.	28	4
Pointe de Calcédoine.	24	8
Total.	917	196

Page 59, ligne 26. — *Il résolut de partir secrètement.*

M. Arbuthnot laissa la note suivante pour être remise à la Porte après son départ.

A bord de l'Endymion, 29 janvier 1819.

Le soussigné, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. Britannique, ayant reçu un refus à la demande qu'il avait faite d'un passe-port pour son courrier, et ce refus ayant été réitéré aujourd'hui, il lui est impossible de croire plus long-temps qu'il se trouve dans un pays qui veut conserver des relations d'amitié avec Sa Majesté. Il serait pareillement impossible au soussigné, pendant qu'il reste dans cet endroit, de continuer la négociation entamée avec cette sécurité, sans laquelle il n'y a pas de liberté de discussion. Il a donc été forcé de prendre la résolution de se rendre à la flotte britannique, qui mouille à la hauteur de Ténédos, où il pourra trouver la sécurité qu'on lui refuse ici, et il éprouvera la plus grande satisfaction si la Sublime Porte lui envoie une réponse aux demandes qu'il fit dans la conférence du 25 de ce mois, qui soit de nature à lui permettre de revenir de nouveau à son poste. Le soussigné attendra pendant un temps raisonnable, avant qu'on ait recours à des

mesures plus efficaces pour obtenir réparation des injures commises envers Sa Majesté et contre son allié l'Empereur de Russie. Mais la Sublime Porte doit sentir que le réponse doit être donnée sans délai. Tout ce qu'il faut aux demandes faites par le soussigné est un simple oui ou non.

Le soussigné a cru qu'il était de son devoir de prendre avec lui les sujets britanniques résidant ici. Leur propriété reste en arrière, de même que celle du soussigné lui-même : toute cette propriété est mise entièrement sous la sauve-garde de la Porte, et elle en est par la présente note, déclarée responsable pour chaque partie.

Le soussigné offre ses vœux les plus ardents pour que la Sublime Porte puisse avoir la sagesse de mettre Sa Majesté et son allié l'Empereur de Russie à même de renouveler leur amitié avec elle.

Signé Ch. Arbuthnot.

Commandement impérial, adressé aux diverses autorités turques, tant en Europe qu'en Asie.

Sans aucun avis préalable de rupture officiellement signifié par l'Angleterre, l'alliée des Moscovites, une division de la sinistre flotte anglaise, s'étant tout à coup introduite dans le détroit des Dardanelles, et profitant

à la fois de l'invigilance de nos agents locaux, et de ce que le plan de fortification de ce passage n'avait pas été entièrement exécuté, cette division le franchit. Implorant aussitôt le secours du Très-Haut, je fis armer et sortir de mon arsenal impérial, ma formidable flotte, qui était trois fois plus forte que la division ennemie, et toute la côte de Constantinople, ainsi que celle d'Asie qui est en face, furent couvertes et hérissées de canons. L'escadre anglaise, témoin oculaire de cet appareil imposant, ayant su qu'on avait en outre prodigieusement avancé le plan de fortifications des Dardanelles, se retira nuitamment, et ne songea plus qu'à repasser, en combattant et à tout risque, le même détroit. Les nouveaux agents, qui ont été envoyés, instruits par l'exemple de leurs confrères, font tous leurs efforts pour mettre ce passage dans le meilleur état de défense possible.

Dans cette situation des choses, comme il conste que les Moscovites, qui sont à Corfou, rassemblent des troupes de débarquement, et qu'ils ont déjà équipé leur escadre, les manœuvres perfides de tous nos ennemis, qui sont partout en mouvement, ne nous permettent plus de rester une seule minute dans l'inaction. D'une part mon camp impérial, prêt à marcher sur les Moscovites, va s'ébranler ces jours-ci, avec le secours de la divine Providence, et gagner en toute diligence sa première

station dans la plaine de Daoud-Pacha, d'où il prendra le chemin de la victoire. De l'autre part, et avec la même célérité, tous les moyens d'opposition aux entreprises maritimes des Anglais, sont mis en activité.

En un mot, les Moscovites étant les vrais ennemis de la foi et de ma Sublime Porte, et les Anglais s'étantréunis aux premiers, à raison de leur alliance, pour former conjointement de noirs complots contre mon empire, on doit y opposer partout une vigoureuse résistance. Tout musulman grand et petit, riche et pauvre, doit se lier étroitement l'un à l'autre d'esprit et de cœur, et ne s'occuper que de la défense de la loi du peuple choisi de Mahomet. C'est la stricte obligation que la religion impose à tout vrai croyant. Prenez bien garde, tous tant que vous êtes, prenez bien garde que personne ne se relâche dans sa vigilance et ne diminue d'efforts dans ce moment. Que tous les employés, que tous les individus orthodoxes, que tous les fidèles tributaires qui ont pris asile sous les ailes de ma protection impériale, restent fermes et imperturbables dans toute l'étendue de mon empire. Que les personnes nommées par mes commandements aux diverses commissions publiques, s'appliquent sans relâche à les remplir, et à maintenir le courage et la constance. Voilà ce que ma volonté suprême exige de tous et de chacun en particulier. Toute

créature qui tient à la vraie croyance, cette colonne inébranlable de notre confiance, est sublime. La Sublime Porte étant la cour de Mahomet, il n'y a pas de doute qu'elle n'existe jusqu'au jugement dernier. Faites donc connaître, publiez ma résolution irrévocable.

Le commerce anglais ayant été prohibé à l'avenir dans l'empire de l'Islamisme, personne ne doit y acheter ni vendre du drap anglais, des ouvrages en émail, des boîtes ou montres, des cristaux ou miroirs, ou toutes autres espèces de marchandises d'Angleterre. Vous devez concourir de tout votre pouvoir à l'anéantissement des productions naturelles et industrielles de cette nation ; vous pouvez être certain que quiconque contreviendra clandestinement ou en public à la présente prohibition, sera puni sévèrement pour servir d'exemple aux autres.

Continuez à donner tous vos soins jour et nuit aux mesures défensives qui vous ont été antérieurement et postérieurement prescrites. Ne permettez l'approche d'aucun vaisseau de guerre moscovite, anglais, ni d'autre puissance quelconque. S'il entreprend de forcer l'entrée de vos ports, défendez-la avec le secours de Dieu ; efforcez-vous, en vous réunissant tous, à brûler ou à couler à fond le vaisseau ennemi.

Tous ceux qui ont reçu l'ordre de se rendre à l'armée,

tous les effets qui sont commandés pour la campagne, doivent être mis incontinent en route. Prenez bien garde de vous permettre sur ce point le moindre délai ou relâchement; mais déployez, ainsi que mes commandements vous l'ordonnent, tout votre zèle et tout votre empressement à l'accomplissement de la commission qui vous a été confiée.

C'est à ces fins que le présent ordre impérial a émané et vous a été expédié. Dès que vous en aurez pris connaissance, faites-en la publication. Conformez-vous à son noble contenu, et gardez-vous de tout acte contraire.

Donné dans les premiers jours de la lune de Mouharrem, l'an de l'hégire 1222.

Semblable commandement a été envoyé à Caraosman-Oglou, vaivode de Bergama, aux pachas de Yanina, Trikala, Scutari d'Albanie; au pacha gouverneur de Seyde, aux mouhassils de Candie, de la Canée, de Rétimo, de Morée et de Lépante; au gouverneur de Tripolitza, chef-lieu de la Morée, aux moutsellims ou commandants militaires de Négrepont, de Carliéli, d'Adana, de Trasous et de Tripoli de Syrie; aux mouhassils ou armateurs de Chypre, de Chio et de l'Attaquie; aux commandants des places fortes sises sur la côte de Syrie;

au pacha à deux queues, chef du district de Rhodes, aux autorités constituées et aux officiers des janissaires de la garnison de la dite île; au cadi et aux autorités de Larisse; aux substituts des juges, aux vaivodes et autres préposés de Stancho, de Scalanova et de Lemnos; leur recommandant à tous de défendre les rivages, côtes, habitations, et de publier et de notifier partout le même ordre de défense générale.

L'Égypte étant connue pour l'objet de l'ambition des Anglais, il a été ordonné, en sus du précédent commandement impérial, au gouverneur du Caire et aux autres autorités de la province, de se tenir en garde contre les mamelucks et les troupes anglaises de débarquement, et d'employer tous les moyens pour les détruire, en cas d'attaque.

Le susdit commandement impérial a été communiqué au gouverneur de la Caramanie, ainsi qu'aux moutsellims de Teké et de Satalie, et aux vaivodes et naïbs des îles de Samos, Tinos, Andros, Syra, Ténédos, Imbros, Tasse, et Semadrak (Samothrace).

Le capitan-pacha a reçu l'ordre de communiquer ledit commandement impérial par des commissaires dans tous les lieux de son apanage, savoir: aux îles d'Hydra, de Spezza, de Boudouz, de Mourtad d'Ina, de Syphante, de Thermie, de Sériphe, de Paros, d'Antiparos, de Naxie,

de Myconi, de Polienori, de Milo, de Patmos, de l'Orègentire, de Cienos, d'Anafia, d'Ischiros, d'Ypsera, d'Amourgos, et de Santorin.

Ce même commandement a été adressé au gouverneur et au juge de Bagdad, au commandant du corps des janissaires de cette ville, au moutsellim de Bassora, en leur enjoignant en outre de ne négliger aucun moyen pour annihiler dans ces riches contrées les avantages que les Anglais retiraient de leur commerce.

Ce commandement a été également communiqué au molla, au moutsellim, et au chef du corps des janissaires à Alep. Les chefs des trois grandes divisions de la Turquie d'Europe, et des trois divisions de la Turquie d'Asie, ont également reçu cet avis.

Même envoi a été fait séparément aux beylesbeys d'Alger, de Tunis et de Tripoli de Barbarie, aux armateurs et milices de ces trois régences, en leur enjoignant d'armer tous leurs corsaires pour courir sur les navires anglais et moscovites.

La Sublime Porte a fait aussi connaître ses mesures générales par des commandements particuliers àdressés à S. A. le victorieux Hadgi-Yussuf-Pacha, ex-grand-visir, gouverneur d'Erzeroum et de Trébisonde, et généralissime de cette partie de l'Empire; à S. Ex. le victorieux Moustapha-Pacha, gouverneur de Silistrie et Routs-

chouck, et général en chef sur le Danube; et à S. Ex. le victorieux Cassim-Pacha, mouhafiz d'Ismaïl, en leur prescrivant d'entretenir dans le cœur et l'esprit de tous les agents, en tout lieu, la même ardeur et le même zèle, de manière qu'aucun d'eux ne se permette ni délai ni ralentissement à remplir sa tâche, et de donner eux-mêmes l'exemple de la ferveur et de l'exactitude.

Traduit sur la copie envoyée par S. Ex. le Reis Efendi, par le soussigné conseiller de l'ambassade de France.

Péra-lez-Constantinople, 24 mars 1807.

RUFFIN.

Page 185, ligne 5. — *C'était l'heure où les musulmans ont coutume de faire, dans le mois d'août, leurs prières de l'après-midi.*

La prière qui est, suivant les mahométans, la plus obligatoire pour l'homme et la plus agréable à la Divinité, est le *Namaz*, qui consiste dans différents versets tirés de l'Alcoran. Le musulman qui veut s'en acquitter dignement, doit: 1° Être en état de pureté phisique et morale, 2° couvrir les parties du corps que la pudeur ou la bienséance ordonne de voiler, 3° se tenir constamment tourné vers le Kéabe de la Mecque.

Le prophète lui-même a déterminé les heures con-

sacrées aux cinq prières (Namaz) que tout musulman doit faire journellement.

1° La prière du matin, *Salath subh*, instituée, dit-il, par Adam, doit être faite depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil.

2° Celle du midi, *Salath suhr*, qu'il attribuait à Abraham, doit avoir lieu autant que possible à l'heure précise de midi.

3° Celle de l'après midi *Salath assr*, dont il prétendait que le prophète Jonas était l'instituteur. Elle commence au moment où le cadran solaire donne une ombre dont la longueur est double de celle de l'aiguille.

4° Celle du soir, *Salath magrib*, dont, suivant Mahomet, Jésus-Christ, l'Esprit de Dieu, *Rukh-Ullah*, et le plus grand des prophètes après Mahomet, est l'inventeur, doit être récitée au coucher du soleil.

5° Celle de la nuit instituée par Moïse; elle doit commencer au moment où l'horizon est entièrement obscurci.

Les ablutions ordonnées par le prophète avant de commencer toutes ces prières, et les bains fréquents dont l'Alcoran a fait une obligation indispensable, ont rendu les Turcs le peuple le plus propre de la terre. — Il paraît que Mahomet, en ordonnant ces nombreuses et fréquentes ablutions, les considérait comme des pré-

servatifs contre la lèpre et les autres maladies de peau, qui étaient avant lui très-fréquentes et très-répandues parmi les Arabes. On remarque que ces maladies cutanées sont assez rares parmi les mahométans fidèles aux préceptes du prophète sur les prières et sur les ablutions, tandis qu'elles sont assez communes chez les Grecs, dans l'île de Candie et dans la Syrie. Les ravages que la lèpre a faits parmi les croisés et qui s'étaient répandus avec eux dans toute l'Europe occidentale, prouvent que ces derniers étaient bien loin d'imiter la propreté des musulmans.

Page 182, ligne 14. — *Les janissaires qui composaient la garde de ce poste extérieur, baissèrent la tête en voyant le sandjak-chérif.*

On regarde le sandjak-chérif comme le premier des drapeaux de Mahomet. Il en a eu plusieurs, dont les uns étaient blancs, les autres noirs; le principal de ces derniers était de camelot, et avait servi de portière à la chambre d'Aïsché, la plus chérie de ses femmes. Le sandjak-chérif actuel est, dit-on, composé de la mousseline que Schemy détacha de son turban, pour en faire un drapeau, lorsque, envoyé par les ennemis de Maho-

met pour arrêter ou détruire le prophète qui était alors caché dans une grotte près de la Mecque, il se sentit séduire et entraîner par les discours persuasifs de cet homme éloquent et devint le plus zélé de ses partisans, après avoir été le plus acharné et le plus cruel de ses ennemis.

Cette oriflamme avec laquelle Mahomet, jusqu'alors simple prédicateur, commença son apostolat militaire, est couverte d'un autre drapeau dont se servait le calife Omar, et de quarante enveloppes de taffetas; le tout est renfermé dans un fourreau de drap vert. Au milieu de ces enveloppes se trouve un petit livre de l'Alcoran, écrit de la main d'Omar, et une clef d'argent du sanctuaire du Kéabé, laquelle fut présentée par le chérif de la Mecque à Sélim Ier, après la conquête de l'Égypte et de la Syrie. Le sandjac-chérif, après avoir appartenu aux quatre premiers califes, passa aux Ommiades de Damas, de ceux-ci aux Abassides de Bagdad et du Caire, et finalement à la maison ottomane. Déposé par Sélim Ier à Damas dont le pacha, en sa qualité d'émir des pélerins, le faisait porter tous les ans à la Mecque, à la tête de la caravane des villes saintes, il fut transporté d'Asie en Europe sous le règne d'Amurath III, pour apaiser une insurrection terrible des janissaires, qui durait depuis plusieurs jours, et qui menaçait la vie du

sultan. Resté et conservé soigneusement dans le sérail de Constantinople depuis cette époque, on ne le fait sortir que lorsque le sultan ou le grand-visir conduit en personne les armées contre les ennemis de l'empire. Il est défendu à toute personne qui ne professe pas la religion musulmane, de fixer ses regards sur ce drapeau sacré. L'ambassadeur ou internonce d'Autriche, sa femme, ses filles et une suite nombreuse d'Européens distingués furent outragés en 1769 par une populace fanatique, pour s'être permis de regarder d'une maison de Constantinople le sanjak-chérif, lequel sortait du sérail pour être porté à la tête de l'armée ottomane marchant contre les Russes. La Porte, à qui cet ambassadeur porta ses plaintes, fit semblant de le satisfaire en faisant étrangler quelques individus, qui étaient coupables d'autres crimes. La Cour de Vienne, informée de cet événement, au lieu de se plaindre et de demander vengeance, rappela cet ambassadeur, pour lui apprendre par cette disgrâce, qu'un ministre étranger doit être toujours le premier à montrer des égards pour les coutumes locales et surtout pour les idées religieuses du pays où il réside

Page 224. — *Les seymens réguliers reçurent l'ordre d'entrer dans le sérail, et furent répartis sur les murs d'enceinte du côté de la ville.*

Le sérail du Grand-Seigneur est placé près de l'angle nord-est du triangle que forme la ville de Constantinople. Il occupe une grande partie de l'emplacement de l'ancienne ville de Byzance. Son enceinte d'environ sept milles d'étendue, est composée d'une muraille épaisse, solide, élevée, percée de créneaux et flanquée de tours, tant du côté de la ville que vers le rivage de la mer. La pointe du sérail est presque sur la direction de la ligne centrale du Bosphore, dont les eaux rapides viennent s'y briser avec force. Les édifices de l'intérieur du sérail présentent un mélange confus de maisons, dont quelques-unes sont très-mesquines et d'un mauvais aspect. Construits sans ordre et suivant les caprices des empereurs, tous ces édifices se distinguent des maisons particulières de la ville par leurs toits couverts de plomb. La principale entrée du sérail est revêtue en marbre et s'appelle *Bab-Umayoum*, Porte-Sublime. Elle introduit à la première cour dite de Saint-Irenée, où se trou-

vent l'église de ce nom, transformée en salle d'armes, l'hôpital du sérail et la monnaie.

La deuxième cour s'appelle cour du divan, parce que c'est près de cet espace que se trouve le palais du divan où le conseil d'état se rassemble dans une grande salle dans laquelle on a pratiqué une tribune grillée pour le Grand-Seigneur. Les bâtiments qui servent aux offices, aux écuries et au trésor, ont leurs portes d'entrée dans cette deuxième cour, dont ils forment la façade irrégulière. Le palais du divan est contigu aux appartements du Grand-Seigneur. Une galerie couverte conduit à la magnifique, mais assez petite chambre d'audience, où est le trône de l'empereur. C'est là que les ministres étrangers coiffés d'un chapeau à trois cornes et revêtus d'une belle pelisse de marte noire, qu'ils reçoivent de la munificence du sultan, sont présentés avec leur suite, dont le costume offre également la réunion grotesque de l'habillement oriental et européen.

C'est au delà de cette deuxième cour que se trouve le harem, habité par les nombreuses et jolies esclaves qui sont destinées aux plaisirs du sultan. Sept d'entre elles sont élevées au-dessus des autres par le titre de *Cadunes*, et ont un établissement particulier et des esclaves pour les servir. Cette dignité, à laquelle toutes les autres jeunes filles aspirent et ont le droit de prétendre,

occasionne beaucoup d'intrigues et souvent des crimes. La cadune disgraciée ne rentre plus dans la classe des simples odalisques ; mais elle est renvoyée dans le vieux sérail, lieu d'oubli et d'abandon, où sont reléguées impitoyablement toutes les femmes dont les grâces sont flétries par la tristesse, par des passions dévorantes non satisfaites ou bien par l'action de l'âge plus active dans cette solitude que dans l'état de liberté. La cadune ou l'odalisque devenue mère d'un garçon, prend le titre d'asseki, et peut approcher le sultan aussi souvent qu'elle le désire. Ce droit cesse si son fils vient à mourir.

Les Turcs ont la liberté de prendre quatre femmes légitimes, d'après la loi de Mahomet. Mais il paraît qu'ils trouvent si peu d'agréments dans ces nœuds, où leurs droits et leurs devoirs matrimoniaux sont fixés par les lois religieuses et civiles, qu'il n'arrive presque jamais qu'ils en prennent plus d'une. Les sultans ottomans se sont entièrement dégagés de cette dépendance et n'ont que des esclaves.

Les cadunes et les eunuques noirs veillent sur les simples odalisques et les traitent quelquefois avec une sévérité cruelle. Les premières veulent faire sentir leur importance et se plaisent surtout à sévir contre celles

dont la beauté, les grâces et les talents peuvent les rendre des rivales redoutables. Les eunuques noirs, dont la mutilation est telle qu'il ne reste aucune trace de leur sexe, se plaisent à tourmenter ces malheureuses esclaves aux yeux desquelles ils ne peuvent être qu'un objet d'horreur et de dégoût.

Les eunuques blancs n'approchent pas des femmes et sont employés hors du harem, dont les portes leur sont confiées. Ils sont chargés en outre de surveiller et d'instruire les pages du Grand-Seigneur, occupation dont ils s'acquittent avec d'autant plus de zèle et de sévérité, que ces jeunes gens, chez qui la nature est dans toute sa force et son éclat, ont peu d'estime pour les êtres mutilés qui président à leur éducation.

Outre les bostandgys, dont nous avons déjà rendu compte et qui sont au nombre de dix mille hommes, il existe dans les palais impériaux près de deux mille akchys ou cuisiniers, distingués par leurs bonnets coniques de feûtre aurore, et environ cinq cents capidgis, dont les officiers sont connus sous le nom de capidgis-bachys. Ceux-ci, pris parmi les anciens pages, sont ordinairement chargés par le sultan de missions secrettes et surtout de ces opérations souvent difficiles et toujours dangereuses, relatives à l'exécution des pachas disgrâciés.

Lorsque le Grand-Seigneur quitte son sérail de Constantinople pour aller habiter, au mois de mai, suivant sa coutume, ses palais d'été, dont le principal est celui de Dolmah-Bakché près du Bosphore, tout le harem suit son mouvement. Il en était de même autrefois, lorsque les empereurs ottomans se rendaient à Andrinople ou lorsqu'ils dirigeaient eux-mêmes leurs armées. — Il est facile de concevoir quel embarras, quelles dépenses, quels désordres entraîneraient ces femmes et leur suite nombreuse, dans des marches un peu longues, puisque le seul trajet de Constantinople à Dolma-Bahché sur une distance d'environ une demi-lieue par eau, nécessite de grandes précautions et des préparatifs de plusieurs jours. — Il est probable que Mahomet II, Sélim Ier, Soliman Ier et Amurath IV n'avaient pas un harem aussi nombreux que celui des sultans actuels, et, qu'après avoir fait un choix d'une douzaine de filles parmi les plus jolies esclaves, et d'une trentaine d'eunuques noirs pour les surveiller et les servir, ils renvoyaient impitoyablement les autres dans le vieux sérail.

Les embarras et les dépenses qu'occasionnerait à l'armée le transport d'un harem impérial, dont la réduction serait même très-difficile et presque impraticable à

cause des abus qui se sont introduits jusque dans cette partie, est une des considérations principales qui empêchent depuis plus d'un siècle les empereurs ottomans de s'éloigner de Constantinople et de se mettre à la tête de leurs troupes.

FIN DES NOTES EXPLICATIVES DU SECOND VOLUME.

OBSERVATIONS

GÉOLOGIQUES,

MILITAIRES ET POLITIQUES,

SUR

LA TURQUIE D'EUROPE.

La Turquie d'Europe, qui forme une presqu'île entourée par la mer Noire, l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée a pour appui de grandes chaînes de montagnes avec leurs ramifications.

Les points culminants d'où partent toutes les chaînes de montagnes de la Turquie d'Europe, sont au 42° degré de latitude nord, et entre le 21 et 22° de longitude est, de Paris. Ils étaient connus autrefois sous le nom de Scardus, Orbélus et Scomius, et sont désignées actuellement par les Turcs, sous les dénominations de Schartag ou Prisrend, Egrisu et Dubnitza; leur direction est de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est.

Trois grandes chaînes partent de ces points culminants dont le Scardus est le plus élevé.

La première, qui se distingue sous le nom de Mont-Hémus, ou Balkans, a la même direction que les monts Scardus, Orbélus et Scomius, et peut être considérée comme leur prolongement du côté de la mer Noire, où cette chaîne se termine par une hauteur considérable, qui forme le cap Eminé.

La seconde, qui part du mont Scardus, le plus occidental des trois points culminants, se dirige vers le nord-ouest, sépare la Bosnie de la Dalmatie, et va se joindre, en s'abaissant, avec les Alpes de la Carniole. Cette même chaîne se prolongeant vers le sud-est, prend les noms de Grand-Driba, Pinde, Parnasse, Hélicon et Cythéron, sépare la Macédoine, la Thessalie et la Béotie de l'Albanie, et pénètre dans la Morée par un contrefort, qui forme avec elle un angle droit.

La troisième, qui sort du Scomius, le plus oriental des trois points culminants, se dirige au nord-ouest du côté d'Orsova, toujours en s'abaissant, et forme, près de cette ville, le défilé étroit, que le Danube traverse avec rapidité, et qui doit son existence au plus grand abaissement de cette chaîne ainsi que d'une autre chaîne correspondante, qui se détache des montagnes Carpathiennes ou Crapacks de la Transylvanie. Du même point du

Scomius, sur le revers méridional, on voit s'élancer vers le sud-est et dans le prolongement de la chaîne, qui se dirige vers Orsova, le Mont-Rhodope ou Desposto-Dagh. Celui-ci, très-haut et très-escarpé près de son origine, s'abaisse rapidement et vient se terminer avec la plaine de la Thrace, près du défilé que traverse l'Hèbre ou Maritza, entre cette chaîne et le point le plus bas des montagnes, qui longent la Proponticle et le golfe de Saros.

Les monts Scardus, Orbelus et Scomius, ainsi que le Mont-Hémus, qui sépare la Thrace et la Macédoine de la Bulgarie et de la Servie, forment, avec les montagnes de la Dalmatie ainsi qu'avec le Pinde et ses prolongements, les deux chaînes centrales de la Turquie d'Europe.

Les contreforts principaux de ces chaînes centrales sont à l'Orient :

1°. Celui connu par les Turcs sous le nom de Standches Dagh, lequel se détachant du Mont-Hémus, près de Demir-Capou, longe en s'abaissant dans une direction sud-est la côte occidentale de la mer Noire jusqu'à Constantinople, et se bifourque avant d'arriver à cette capitale, en poussant au sud-ouest une branche vers Rodosto, Gallipoli et les Dardanelles d'Europe ; à cette dernière branche, vient se joindre près de Rodosto

un rameau dont la direction nord-ouest vers le Rhodope se confond avec la plaine de la Thrace, près de l'embouchure de la Maritza;

2°. Les monts Pangéens des anciens, si célèbres par leurs mines d'or et d'argent, ne laissent près de la Cavalle qu'un passage très-étroit le long de la mer;

3°. Les monts Chalcidiens, qui forment, entre Salonique et Orfan, la presqu'île Chalcidique, laquelle se termine au sud-est par deux larges baies et trois caps très-avancés, dont le plus remarquable, par sa hauteur et sa célébrité, est le Mont-Athos;

4°. Les monts Cambuniens, qui, se détachant du Pinde, séparent la Macédoine de la Thessalie; ils se terminent, près de la mer, par le mont Olympe, dont la hauteur, déterminée par le célèbre Bernouilli, s'élève à 1017 toises au dessus du niveau de la mer;

5°. L'Othrys et l'OEta : cette dernière montagne forme la limite entre la Thessalie et la Grèce. Le Pélion et l'Ossa, qui joignent l'Othrys au mont Olympe, en longeant le rivage de la mer, donnent une grande élévation à la Thessalie. Cette province, entourée de de montagnes, n'a qu'une faible issue pour l'écoulement des eaux du Pénée, entre le mont Olympe et l'Ossa.

Le Cithéron et l'Hélicon sont une continuation du Parnasse, et séparent la Béotie de la Phocide. Le

mont Pentélique et le mont Hymette, célèbres, l'un par ses marbres, et l'autre par son miel, sont le prolongement de l'Hélicon à travers la presqu'île de l'Attique. L'île d'Eubée, ou Négrepont, est une chaîne secondaire entièrement parallèle à celle du Parnasse et de l'Hélicon.

Les contreforts qui sortent de la chaîne centrale pour se diriger vers l'ouest sont plus élevés et plus rapides que ceux de la partie orientale, et forment les vallées extrêmement profondes, âpres, difficiles et étroites de l'Albanie et de l'Épire.

Les plus remarquables de ces contreforts, sont le Montenegro, qui sépare l'Albanie de la Dalmatie et les Acrocérauniens ou monts de la Chimère, dont les sommets entourés constamment de nuages, paraissent le séjour favori des tempêtes, et dont les rivages escarpés, sans abri et battus par des courants rapides, ont été dans tous les temps la terreur des navigateurs (1).

Les montagnes de l'isthme de Corinthe, qui sont une ramification de la chaîne centrale, se relèvent près du plateau de l'Arcadie dans le Péloponèse ou la Morée. C'est de cette plaine élevée de plus de 800 toises, dont le Ménale occupe le centre, et où l'on voit plusieurs

(1) Infames scopulos Acroceraunia, dit HORACE (ode III).

petites rivières sans écoulement, que se détachent cinq branches de montagnes ou contreforts. L'une, qui s'étend au nord-ouest, connue sous le nom d'*Oleno*, sépare l'Élide de l'Achaïe; une seconde, qui se dirige à l'est, forme la presqu'île d'Épidaure et de Trézène; une troisième, allant au sud-ouest, traverse la Messénie et se termine au port de Coron; la quatrième, qui se porte au sud, sous le nom de *Taygète*, et dont les versants rapides forment la Laconie, finit au promontoire de Ténare, aujourd'hui cap Matapan; enfin la cinquième, qui incline vers le sud-est, se termine par le promontoire de Malia.

Toutes les chaînes et leurs nombreux contreforts, tant dans la Turquie d'Europe que dans celle d'Asie, se terminant à la mer par de hauts promontoires et des falaises escarpées, ont dû avoir nécessairement une communication sous-marine et des points de relèvement comme il en existe dans toutes les montagnes. Ces relèvements forment dans la mer de l'Archipel les îles nombreuses dites *Cyclades*, dont le cordon méridional, au milieu duquel s'élève majestueusement l'île de Crête, lie les montagnes de la Cilicie et de la Lycie avec celles du Péloponèse.

Les rives septentrionale et occidentale du Pont-Euxin étant les extrémités du bassin du Danube et des vastes

stèpes qu'arrosent le Dniester, le Dniéper et le Don, n'ont aucune corrélation avec les côtes montueuses qui sont au sud et à l'est de cette mer. C'est probablement la raison pour laquelle cette mer, partout libre et profonde, ne présente aucune île dans toute sa surface.

Les contreforts occidentaux de la chaîne centrale de la Turquie d'Europe sont plus hauts et plus escarpés, comme dans tous les systèmes de montagnes, que ceux de la partie orientale, et aboutissent à une chaîne sous-marine qui leur est perpendiculaire, et dont les points de relèvement sont les îles Ioniennes. Ces îles sont d'autant plus élevées, qu'elles s'approchent davantage de la côte de l'Épire. Céphalonie est traversée par une montagne dont le point culminant est à plus de 300 toises au-dessus du niveau de la mer. Ithaque n'est qu'un pic élevé d'un abord très-difficile.

Tel est l'enchaînement des montagnes de la Turquie européenne. C'était sur l'appui des chaînes centrales et de leurs plus grands contreforts qu'étaient posés les limites des anciens royaumes de cette péninsule.

La hauteur des principaux points culminants de ces montagnes n'est pas déterminée. Si on peut en juger par celle de quelques points de relèvement dans les contreforts ou dans les chaînes secondaires, tels que le

mont Olympe en Macédoine, auquel Bernouilli donne 1017 toises d'élevation, ou bien le mont Ida dans l'île de Crète, qui a plus de 1500 toises. On peut supposer que l'Orbélus et le Prisrend s'élèvent au moins à 1800 toises au-dessus du niveau de la mer. Les incommodités qu'éprouvèrent à la fin de mars 1801, en passant le Prisrend, des voyageurs français qui avaient quitté les prisons de Constantinople pour retourner dans leur patrie (telles que des vertiges, un écoulement de sang, un bourdonnement d'oreilles et un froid glacial), sont une preuve de la grande élévation de ce point, qui est le noyau principal de toutes les montagnes de la Turquie.

Les chaînes centrales sont granitiques. Plusieurs contreforts et quelques parties des chaînes secondaires sont schisteuses et en grande partie calcaires.

Les couches sont placées avec assez de régularité dans la partie septentrionale du système des montagnes de la Turquie d'Europe. Mais dans l'ancienne Grèce et la Morée, on voit beaucoup de pics coniques et détachés, et des traces de grands bouleversements. Les couches y sont irrégulièrement inclinées, fondues ou mêlées avec des masses hétérogènes; leur inclinaison dans quelques points, et surtout dans les îles Ioniennes, est tout-à-fait perpendiculaire.

Dans une péninsule dentelée par des golfes profonds,

traversée par de hautes montagnes, arrosée par de nombreuses rivières et renfermant en abondance des métaux et des minéraux de toute espèce, des eaux thermales, des cavernes profondes, des antres d'où s'exhale une vapeur sulfureuse, il n'est pas étonnant que des tremblements de terre assez fréquents y produisent des changements physiques et des événements calamiteux. Cependant aucun volcan enflammé n'existe dans cette péninsule; mais il paraît que sa base et surtout celle sur laquelle s'appuient les eaux de l'Archipel, sont travaillées par des feux souterrains. Ceux-ci qui ont agrandi plusieurs des Cyclades, qui ont fait naître treize nouvelles îles, suivant les rapports des historiens, et qui ont fait disparaître les îles de Chrysé et le petit Cameni, ont produit des brèches et des fissures dans plusieurs montagnes de la Turquie d'Europe, y ont occasionné des désastres par de nombreuses commotions, et auraient probablement bouleversé la surface de cette péninsule, sans la grandeur et la dureté de ses montagnes granitiques.

Le climat de la Turquie d'Europe varie dans les diverses provinces qui composent cette péninsule, suivant leur hauteur, leur position, les vents dominants et les montagnes qui les entourent.

Les provinces turques situées au nord du mont

Hémus (la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie), ont une température beaucoup plus froide que leur latitude ne semble l'annoncer, parce qu'elles ne sont pas abritées contre les vents du nord-est, qui viennent des vastes plaines de la Russie.

Celles qui sont placées entre l'Hémus et le Rhodope ont une température beaucoup plus douce. Cependant, quoique sous la latitude de 41 à 42 degrés, l'olivier y languit, parce que les vents d'est, qui viennent du Caucase et de la mer Noire, y causent pendant l'hiver un froid humide qui est nuisible à la culture de cet utile végétal.

La Macédoine, couverte au nord par le Rhodope, à l'ouest, par la chaîne du Prisrend et du Pinde, ayant d'ailleurs une inclinaison orientale et étant constamment rafraichie par les vents qui viennent de l'Hellespont, jouit d'une température douce, modérée, vivifiante, tant pour les hommes que pour les végétaux, et convient, par les diverses élévations de ses vallons et de ses plateaux, à la culture des plantes céréales, aussi-bien que du cotonnier, du mûrier et de l'olivier.

La Grèce, encore plus au sud et mieux abritée que la Macédoine, a une température plus chaude. Mais son sol, plus accidenté et plus rocailleux, n'est pas aussi productif.

La Servie et la Bosnie sont garanties en partie des vents froids de la Russie par les nombreux contreforts qui séparent les affluents méridionaux du Danube. Elles jouissent d'une température plus douce que la Valachie et la Moldavie, quoique beaucoup plus élevées que ces de uxprovi nces.

L'Albanie, âpre et montueuse, est plutôt humide que froide, parce que la haute chaîne qui forme sa limite orientale arrête toutes les vapeurs que les vents d'est, sud-est et de l'ouest apportent de la mer Noire, de l'Archipel et de l'Adriatique.

La Morée, dont le centre est occupé par le plateau très-élevé de l'Arcadie, d'où se détachent des contreforts qui forment des vallées très-larges et des golfes profonds et étendus, jouit d'une température toujours douce quoiqu'inégale ; elle est arrosée par des ruisseaux nombreux et abondants. Cette presqu'île pourrait se distinguer par la variété et l'abondance de ses produits, et conviendrait, par sa position entre l'Adriatique et l'Archipel, et par le nombre, l'étendue et la sûreté de ses golfes, à un commerce actif et florissant.

La population de l'empire ottoman est extrêmement incertaine. Quelques géographes lui donnent 50 millions d'habitants; d'autres réduisent ce nombre à 28 millions; quelques uns enfin, renversant toutes les idées connues,

supposent que la Turquie d'Europe contient 18 millions d'âmes, tandis que la Turquie asiatique n'en contiendrait que 9 millions. Tooke, dans son histoire de Russie, donne pour la population de l'empire ottoman 49 millions, dont 8 en Europe, 36 en Asie, et 5 en Afrique. D'après les renseignements peu exacts que j'ai obtenus dans les bureaux de la grande chancellerie ottomane, la Turquie d'Europe aurait 8 millions d'âmes, la Turquie asiatique 22 millions, l'Égypte 2 millions, tandis que la population des régions barbaresques s'éleverait en tout à 15 cent mille âmes. Total, 33 millions cinq cent mille âmes.

Après avoir donné une idée générale de la direction et de la ramification des montagnes de la Turquie européenne, de la nature de son sol, de sa température et de sa population, nous allons entrer dans quelques détails sur chacune des provinces qui composent cette intéressante péninsule.

La Moldavie, dont la Porte a perdu la partie qui est à l'est du Pruth, par les conditions du traité de paix qu'elle a fait avec la Russie en 1812, était occupée autrefois, ainsi que la Valachie, par des Scythes ou Tartares, que les Grecs et les Romains distinguaient sous le nom de Daces. Vaincus et expulsés par Trajan, les Daces furent remplacés par une colonie romaine, composée de l'écume de toutes

les provinces de l'Empire. Le mauvais latin que parlaient ces colons s'est conservé en partie dans le langage actuel des Valaques et des Moldaves. Les vices de ces Romains, rebut de toutes les nations, n'ont pas, dit-on, entièrement disparu parmi leurs descendants actuels, auxquels on reproche beaucoup de paresse, d'orgueil et de lâcheté. Ce jugement paraît sévère, surtout lorsqu'on se rappelle que les Moldaves seuls ont tenu tête à l'empire ottoman, et ne se sont soumis que volontairement à leur joug. Mais le prince Cantemir, qui fut le premier des historiens à leur faire ce cruel reproche, appartenait lui-même à ces familles grecques du Fanar de Constantinople, qui ne viennent dans ces provinces que pour les tyranniser, les piller et s'enrichir.

Les Turcs devenus possesseurs de la Valachie et de la Moldavie, se contentèrent d'en exiger un léger tribut, et leur laissèrent la liberté d'élire leur prince, sauf l'approbation de la Porte. Les querelles entre les boyards ou nobles pour le choix de leur souverain électif, engagèrent les monarques ottomans à se réserver exclusivement le droit d'élection. Depuis le milieu du dix-septième siècle, ces provinces sont gouvernées par des Grecs de Constantinople ; mais ces gouverneurs temporaires, à qui la Porte vend le titre d'hospodar ou de vaivode, étant étrangers au pays par leur naissance, persécuteurs

par crainte, avides par nécessité, orgueilleux par faiblesse, ne pensent qu'à profiter du court espace de leur administration, et sont devenus les plus cruels ennemis du pays qu'ils administrent.

Douze boyards appartenant aux plus anciennes familles de chacune de ces provinces forment le divan ou conseil d'état, qui est en même temps le tribunal suprême. Ce conseil, qui se regarde comme le sénat de la province, et en même temps comme le représentant de la nation, voudrait quelquefois limiter ou modérer l'autorité de l'hospodar; mais comme il n'existe dans ces deux principautés, ni institution fixe, ni code de lois déterminé, et que tout se décide par les coutumes, le prince basant l'étendue de ses droits sur les abus de pouvoir de ses prédécesseurs, fait les lois, confisque arbitrairement les biens de ceux qui lui déplaisent, dispose de toutes les charges et établit les impôts. Protégés par les pachas voisins, qui ont ordre de les assister, et dont ils cherchent à capter la bienveillance par des présents, ayant à leur disposition des troupes qu'ils soudoient, ces hospodars sont d'autant plus puissants qu'ils sont avides, et d'autant plus sûrs de conserver leur dignité qu'ils rançonnent leurs sujets.

Non contents de dédaigner les conseils des douze et d'opprimer les boyards et le peuple, les hospodars s'ar-

rogent tous les droits des princes souverains, osent encore créer des nobles, et qui plus est, dégrader les anciennes familles. On voit ainsi des hommes élevés dans la crainte des Turcs, et qui baisent respectueusement à Constantinople la robe du dernier employé des ministères, faire et défaire des nobles et disposer à leur gré de la fortune et des titres d'une ancienne aristocratie

Ce système d'administration, qu'on peut regarder comme le plus vicieux et le plus oppresseur de tous les modes de gouvernement, tend à diminuer tous les jours la population de ces deux provinces et à réduire à la plus grande misère et à la barbarie ce pays, que la nature a comblé de ses faveurs.

Se trouvant à l'extrémité du vaste et fertile bassin du Danube, la Valachie et la Moldavie, couvertes presque partout d'un épais sédiment d'humus végétal, produisent en abondance du blé, des vins exquis, et nourrissent des chevaux vigoureux et des bestiaux de toute espèce; le blé y rend annuellement vingt pour un. Mais un quarantième de ces vallées basses et fertiles est à peine cultivé. La population persécutée et malheureuse dépérit ou fuit son pays natal pour se retirer en Russie ou dans les États autrichiens. Si ces provinces continuent à languir sous un système de gouvernement qui devient de

plus en plus vexateur, à mesure que le pays s'appauvrit, bientôt elles n'offriront plus que des déserts.

La Moldavie se divise en haute et basse. Jassy, ville de 30,000 âmes, sur le Pruth, est la capitale de la Basse-Moldavie et la résidence de l'hospodar. Galatz, au confluant du Pruth et du Danube est l'entrepôt de tout le commerce de cette province. La ville de Focksany et la Milkow qui la traverse, forment la limite de la Valachie et de la Moldavie. Chotzim est la principale ville de la Haute-Moldavie.

Depuis que le Pruth est devenu la nouvelle frontière de l'empire Russe, et que la place d'Ismaïl n'appartient plus à la Porte, la Moldavie, coupée en deux et n'ayant aucun point d'appui, paraît devoir changer à la première guerre de maître, et de fortune, et passer sous la domination de la Russie.

La Valachie se divise en Valachie propre et bannat de Crajova. Bukarest, ville de plus de 60,000 âmes, est la capitale de cette province. Crajova, dont la population est d'environ 15,000 âmes, est la principale ville du bannat de ce nom.

Orsova, Giogiova, Ibrahil, Galatz, Ismaïl et Kilia étaient des places fortes occupées par les Turcs sur la rive gauche du Danube. Elles servaient comme têtes de pont pour assurer le passage de ce grand fleuve et pour

faciliter les communications et les opérations des armées ottomanes qui étaient employées dans les provinces septentrionales de l'empire. Depuis le dernier traité de paix cette ligne offensive est brisée. Il ne reste plus aux Turcs qu'à mettre en état de défense les villes de la rive droite, Widdin, Nicopoli, Routschouk, Silistria, Hirsova et Isakchy, et de perfectionner les places qui leur restent sur la rive gauche, s'ils veulent donner à leur empire une frontière respectable contre le grand colosse qui les menace.

La Valachie, entourée par les possessions de la cour de Vienne et par le Danube, paraît plutôt convenir à la maison d'Autriche qu'à la Russie. — Toute la partie occidentale de cette province jusqu'à l'Aluta a appartenu, depuis le traité de Passarorwitz jusqu'à celui de Belgrade, aux États autrichiens.

Les Valaques en 1688 se livrèrent d'eux mêmes à l'Autriche, et ont conservé pour elle une attachement héréditaire ; ceux d'entre eux qui quittent leur pays natal pour échapper aux persécutions de leur gouvernement, s'empressent d'aller s'établir dans le bannat de Témeswar et dans la Basse-Hongrie, où une politique adroite leur assure une protection paternelle et des secours utiles.

La Bosnie, dont les habitants parlent la langue esclavonne était gouvernée autrefois par des souverains qui, sous le titre de Bans, étaient vassaux de la Hongrie.

Conquise par Mahomet II, délivrée par Mathias Corvinus, roi de Hongrie, la Bosnie ne fut définitivement soumise au joug ottoman que par le grand Soliman, en 1522. Une grande partie des habitants professe la religion grecque; mais les mahometans y sont très-nombreux.

Son territoire, composé des bassins de l'Una, du Verbas et de la Bosna, qui se jettent dans la Save, et de leurs nombreux affluents, est très-montueux, sans être âpre et difficile, parce que les contreforts qui se détachent des monts Dalmatiques, sont d'autant moins élevés, que la chaîne à laquelle ils appartiennent tend elle-même à s'abaisser en s'avançant vers les Alpes de la Carniole. Le fond des vallées renferme d'excellents pâturages; le bas des versants produit des blés en abondance; les coteaux donnent des vins très-spiritueux.

La Bosnie, riche par ses mines de fer et de cuivre mêlé d'argent, est composée de deux parties, qui sont séparées par la haute chaîne centrale. La première, connue sous le nom de *Herstzegovina*, paraît une enclave naturelle de la Dalmatie. La seconde, qui a porté le titre de royaume dans le quinzième siècle, est divisée en trois sandgiacats. 1°. Banialouka; 2°. Obrak, 3°. Seraï. Ces trois sandgiacats sont sous l'autorité du pacha de Traunick.

Robustes, actifs, belliqueux, les Bosniaques sont

regardés par les Turcs comme les défenseurs de leur Empire contre l'Autriche, et ont souvent porté la terreur et les ravages de la guerre dans le sein de la Hongrie.

La Servie, que les Turcs appellent Laz-Vilaiéti, du nom du prince Laz ou Lazare, qui la gouvernait lorsqu'ils en firent la conquête en 1365, est habitée, depuis l'empereur Héraclius, par un peuple d'origine slavone. Le vaste et fertile bassin de la Morava-Inférieure, et ceux des deux rivières de l'Est et Ouest Morava, qui s'y réunissent auprès de Krusehevacz, occupent les trois quarts de cette grande province ; le Colucara forme un autre petit bassin à l'ouest de la Morava.

Le long et étroit bassin de la Drinna sépare la Servie de la Bosnie.

Appuyée sur les points culminants de la chaîne centrale et sur les hauts contreforts, qui s'en détachent pour se diriger vers le Danube, la Servie est une province âpre, montueuse, difficile. C'est un vrai pays de chicane pour des opérations militaires. Moins bien cultivée que la Bosnie, peut-être aussi fertile, elle donne à peu près les mêmes produits. Ses habitants, la plupart grecs de religion, ont la bravoure, l'activité et la persévérance des peuples des montagnes. Leur longue et glorieuse résistance contre l'Empire ottoman, dans ces dernières années, prouve ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils peu-

vent espérer. Leur czerni Georges a péri par un lâche assassinat. Mais ils ne manqueront jamais de chefs de cette trempe pour les conduire, lorsque l'amour de l'indépendance leur aura fait secouer de nouveau le joug qui les opprime.

La Servie a été divisée par les Turcs en quatre sandgiacats, 1°. Belgrade, 2°. Semendria, 3°. Nissa, 4°. Novibazar, dans la partie la plus montueuse.

Ces quatre sandgiacats sont sous l'autorité militaire du Pacha qui réside à Belgrade, place importante, autrefois le boulevard de la chrétienté.

La Bulgarie, située entre le Danube et les Balkans, est séparée de la Servie par la chaîne qui, partant du Mont-Orbélus, se prolonge, en s'abaissant, vers Orsova. Le Timock, l'Isker qui passe par Sophie, l'Osme et le Yantra', sont les principaux bassins de la Bulgarie. Cette province, coupée par de nombreux contreforts extrêmement rapides (comme sont en général tous ceux à à l'exposition du nord et de l'ouest dans le système des montagnes), n'est arrosée que par des ruisseaux qui se dirigeant au nord, presque perpendiculairement aux Balkans, portent avec vitesse dans le Danube le tribut de leurs eaux.

Les vallées occidentales de la Bulgarie sont presque désertes, et n'offrent que dans quelques positions heu-

reuses des villages misérables, qui étaient autrefois des villes florissantes. Mais une population active et assez industrieuse couvre la partie orientale depuis Routschouk jusqu'à l'embouchure du Danube.

L'escarpement rapide des contreforts les rend peu propres à la culture; mais les vallées et les plaines sont extraordinairement fertiles. Les fonds des montagnes offrent d'excellents pâturages. Le terrain, légèrement accidenté, qui s'étend depuis la Yantra et Routschouk jusqu'à la mer Noire, est une des plus belles parties de l'univers.

Les Bulgares, venus des bords du Volga, où l'on voit encore les restes de leur ancienne capitale *Bulgar*, ont une origine commune avec les Serviens et les Bosniaques, puisqu'ils parlent à peu près le même langage. Soumis d'abord aux empereurs grecs, gouvernés ensuite par un prince particulier, qui devint bientôt vassal de la Hongrie, ils passèrent en 1396 sous le joug oppresseur de la Porte.

Les Bulgares de l'ouest étant presque tous bergers, mènent une vie errante et isolée au milieu de ces tristes vallées qui sont séparées par des contreforts hauts et rapides; plusieurs d'entre eux émigrent et se répandent dans l'empire ottoman, pour y exercer le métier de palfreniers ou celui de gardeurs de troupeaux. — Les Bulgares de la

plaine orientale, livrés aux travaux de l'agriculture, paraissent une autre nation. Cette variété dans la même province et l'isolement des peuplades qui se livrent à la vie pastorale, sont probablement le motif pour lequel les Bulgares, toujours tranquilles et soumis, n'ont jamais pensé à secouer le joug de la Porte, et n'ont fait aucun mouvement pour favoriser les Russes.

Les Turcs ont divisé la Bulgarie en quatre sandgiacats, 1°. Sophie, 2°. Widdin, 3°. Nicopoli, 4°. Sélistria. Ceux-ci dépendent de l'autorité militaire du pacha de Roumilly, résidant à Sophie, le premier de tous les beylerbeys de l'Empire.

Routschouk, ville importante, qui dépend du sandgiacat de Sélistria, n'est gouvernée que par un ayan. Mais nous avons vu de nos jours un de ces ayans, Moustapha Baïractar, devenir pacha à trois queues, sans quitter le commandement de cette ville, et retirer du territoire qu'il gouvernait, des ressources suffisantes pour déposer le sultan Moustapha et se constituer grand-visir.

Les peuples de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie ayant une origine commune et parlant la même langue, conviendraient pour former par leur aggrégation une nation indépendante. — Le Danube et la Save couvriraient leur frontière du côté du nord; leur droite s'appuierait à la mer Noire; leur gauche serait couverte par la chaîne

centrale, qui sépare la Bosnie de la Dalmatie. Cette même chaîne, le Prisrend, l'Orbelus et les Balkans seraient pour eux une excellente barrière défensive du côté de la Thrace et de l'Albanie? Belgrade, Orsova, Widdin, Nicopoli, Routschouk, Silistria, Irsova et Isakchy seraient les points d'appui de leur ligne militaire du Danube. Le Save, la Morave et les autres affluents navigables du Danube faciliteraient leur commerce intérieur. Les mouillages des bouches du grand fleuve et le port de Varna serviraient d'entrepôt et de débouché à leur commerce extérieur.

Unis par la religion et une origine commune, grands, robustes, belliqueux, les peuples de ces trois provinces, formeraient par leur réunion une population d'environ deux millions cinq cent mille âmes; ils sauraient défendre leur indépendance, se feraient respecter de leurs voisins, et ne manqueraient pas de profiter de leurs ressources naturelles pour figurer bientôt au nombre des nations riches et industrieuses de l'Europe.

La Romanie ou la Thrace formait autrefois plusieurs royaumes, qui n'étaient pas certainement barbares puisque les anciens Grecs leur étaient redevables de quelques connaissances dans les beaux-arts et surtout dans l'agriculture. Ces royaumes réunis sous les Romains ont subi le joug des ottomans en même temps qu'Andrinople.

La Maritza et ses affluents forment le grand bassin de la

Thrace. Celui-ci, séparé de la mer Noire et de la Propontide par les chaînes secondaires qui longent ces deux mers, verse ses eaux dans l'Archipel. La Thrace, bordée au nord par des Balkans et contenue à l'est et à l'ouest par les chaînes secondaires qui tendent toujours à s'abaisser, penche insensiblement vers la mer de l'Archipel, et présente l'image d'une vaste plaine faiblement accidentée. Les plantes céréales et toutes les denrées de l'Europe y viennent en abondance. Mais le mûrier et le cotonnier, qui demandent une température douce, n'y donnent que des produits d'une qualité inférieure. L'olivier n'y réussit que dans des lieux abrités contre les vents du nord-est.

Des laines brutes, des peaux de buffle souvent écrues, une grande quantité de peaux de lièvre, une petite quantité de coton grossier et de soie ordinaire, des marroquins de toutes couleurs, des grains et un peu de cire forment les objets ordinaires de son commerce d'exportation. Les marroquins seuls doivent leur prix et leur qualité à l'industrie des habitants.

Il suffit de nommer le golfe d'Enos, Constantinople, le Bosphore et l'Hellespont pour faire sentir que la Thrace, à présent pauvre et dépeuplée, pourrait devenir par sa fertilité et sa position une des plus belles parties du monde.

Les Turcs ont divisé la Thrace en trois sandgiacats. 1°. Celui de Visé vers l'est, du nom de la capitale des anciens rois de la Thrace (Constantinople, conquis après que cette division eut été faite, y a été compris). 2°. Celui de Kirk Eclesie ou Quarante Églises, qui s'étend à l'ouest. 3°. Celui de Gallipoli, qui occupe la partie méridionale de cette province, et se prolonge jusqu'aux monts Pangéens près de la Cavalle.

Constantinople, qui sous le nom de Bizance formait une ville grecque indépendante des rois de Thrace, et qui a conservé le nom de Rome et sa liberté près de cent ans après la soumission d'Andrinople aux sultans ottomans, pourrait former une région particulière, d'autant plus que les montagnes qui bordent la Propontide et la mer Noire la détachent, ainsi que le littoral de ces mers, du grand bassin de la Romanie.

La Macédoine, bordée au nord par les points culminants de la chaîne centrale, à l'est par les monts Pangéens parallèles au Rhodope, à l'ouest par la grande chaîne du Mezzovo ou du Pinde, et au sud par le mont Olympe et la Thessalie, se compose de plusieurs bassins larges, étendus et abrités, dont l'exposition orientale est celle qui convient le plus à la culture de toutes les plantes et à la prospérité de l'agriculture. Le Strymon ou Egrisu, l'Axius ou Vardar, la Vistritza ou Érigon,

le Platamone ou l'Aliacmon forment de magnifiques vallées, extraordinairement fertiles, où le cotonnier, le mûrier, la vigne, l'olivier et les plantes céréales réussissent à merveille.

Les golfes de Salonique (Sinus Thermanus), de Cassandre, du mont Athos et de Contessa (Sinus Strymonicus), qui s'avancent profondément dans les terres et sont abrités contre les vents orageux du nord et du nord-est, paraissent destinés par la nature à donner au commerce extérieur de la Macédoine le plus grand développement.

Les Macédoniens qui, d'après l'opinion du père de la médecine, le savant Hypocrate, doivent être forts, hardis et persévérants, puisqu'ils habitent un pays de montagnes exposé à l'est, montrèrent tout-à-coup un éclat extraordinaire, lorsqu'ils eurent commencé à participer à la civilisation des Grecs. Forts par leur nombre, leurs ressources naturelles, leurs qualités physiques, et par les lumières qu'ils devaient à la civilisation, ils asservirent d'abord la Grèce, et portèrent en peu d'années leur domination jusqu'aux frontières de l'Indostan. Leur lutte contre Rome, qui vint les attaquer avec toutes ses forces, lorsque Carthage était déjà asservie, fut longue et glorieuse. Mais affaiblis et dégénérés, ainsi que toutes les nations grecques par l'in-

fluence funeste de la superstition, ils ont subi le joug ottoman, sans opposer à leurs vainqueurs une résistance qui serait devenue facile au milieu des vallées profondes, des rivières nombreuses et des contreforts élevés, qui traversent leur pays.

Malgré la faiblesse où toutes les provinces de la Turquie languissent sous un gouvernement qui ne sait que piller et ruiner ses sujets, la Macédoine seule exportait encore, il y a vingt ans, pour plus de seize millions de piastres turques en cotons, tabacs, grains, laines et soie.

La Thessalie, appuyée sur le Pinde, et entourée au nord par l'Olympe, à l'est près de la mer par le Pélion et par l'Ossa, et au sud par le mont Œta qui la sépare de l'ancienne Grèce, est un plateau extrêmement élevé. Le terrain au nord de l'Ostryx, montagne qui partage cette province en deux parties, avait été couvert, disait-on, par les eaux, avant que le Penée eût trouvé un passage étroit pour son écoulement rapide vers la mer. Telle a été l'opinion de tous les poëtes et de tous les historiens de l'antiquité. Elle était fondée sur des traditions populaires et sur la vue de la brèche, par laquelle le Penée s'échappe, et qui paraît par son étrécissement et par ses escarpements avoir été produite par un violent tremblement de terre; cependant on doit remarquer qu'au point où le Penée traverse les mon-

tagnes orientales de la Thessalie, l'Ossa et l'Olympe se trouvent à leur plus grand abaissement.

Ces deux parties de la Thessalie, appelées autrefois le jardin des Muses à cause de leur fertilité et de leur aménité, nourrissent encore des troupeaux nombreux de chevaux et de bestiaux de toute espèce, et possèdent en abondance tous les autres produits de la Macédoine. Conquis par Philippe roi de Macédoine, les Thessaliens ont presque toujours suivi depuis cette époque le sort des Macédoniens. Les Turcs ont fait de la Thessalie le troisième sandgiacat du gouvernement de Salonique, dont Jamboli et la Vena font les deux autres. — Jamboli contient les cantons maritimes ; la Vena s'étend dans la grande vallée du Vardar au nord de Pella.

Si la Macédoine et la Thessalie étaient unies à la Thrace, pour former par leur aggrégation un royaume séparé et indépendant, elles auraient pour leurs frontières du nord le Scardus, l'Orbelus, le Scomius et l'Hémus, chaîne au moins aussi respectable que les Pyrénées ; le Pinde les séparerait de l'Albanie et de l'Épire ; le mont Œta et les Thermopyles seraient leurs frontières du midi ; le Pont-Euxin, la Propontide et l'Archipel baigneraient leurs rivages sur une longueur de près de 300 lieues. Un gouvernement nouveau, qui ne serait pas entravé par des lois et des usages

abusifs, trouverait facilement les moyens d'animer la prospérité agricole de ce fertile royaume. Les golfes, les ports, les mers intérieures et les rivières qui existent dans ces trois provinces, serviraient non-seulement à rendre leur commerce extrêmement actif et avantageux; mais ils les mettraient à même de figurer bientôt avec éclat parmi les puissances maritimes de l'Europe. Sa population actuelle, qui ne dépasse pas en ce moment trois millions d'âmes, serait probablement triplée avant un siècle par la foule des émigrants qu'attireraient un ciel pur, un commerce immense, ainsi que des terres fertiles et susceptibles de toute espèce de cultures.

Les canaux du Bosphore et de l'Hellespont, qui, servant de communication entre la mer Noire et l'Archipel, intéressent toutes les nations commerçantes de l'Europe, devraient, dans le cas d'une séparation politique entre la Turquie européenne et celle d'Asie, être déclarés libres et dans un état de neutralité constante pour les bâtimens marchands de toutes les nations.

L'Albanie, que le Montenegro et le Pinde séparent de la Dalmatie et de la Macédoine, et que l'Adriatique et la mer Ionienne baignent à l'ouest et au midi, est divisée en haute et basse. La première se compose des bassins de la Boyana, qui se jette dans le lac de Scutari, des deux Drins, blanc et noir, de l'Argenta, du Siomène, de la Chrevesta et

de la Possonia. Le plus considérable de ces bassins est celui du Drin-Noir, qui après avoir fait plus de soixante lieues au nord pour rencontrer le Drin-Blanc, se détourne au midi pour verser ses eaux dans un golfe de la mer Adriatique. La Basse-Albanie, séparée de la Haute par la chaîne élevée des Acrocérauniens ou monts de la Chimère, se compose d'un plateau central et dominant, où se trouve Yanina sur un lac sans écoulement, ainsi que des bassins du Dilichi, de l'Arta et de l'Achéron.

Placée sur les versants occidentaux de la grande chaîne centrale et sur ses nombreux contreforts, l'Albanie offre partout un aspect montueux, âpre et difficile. Les vents d'ouest arrêtés par le Pinde rendent son atmosphère fréquemment humide. Les chênes, les melèzes et les arbres fruitiers de toute espèce réussissent parfaitement sur les sommets de ces montagnes. Le blé croît en assez grande abondance dans le fond des vallées.

Les Albanais ou Épirotes, affaiblis par les expéditions hasardeuses, brillantes et sans résultat utile de leur roi Pyrrhus, tombèrent bientôt sous l'autorité des rois de Macédoine. Devenus sujets de Rome, ils surent défendre leur pays contre les invasions des Barbares, comme le prouvent leur idiome particulier, qui ne ressemble pas à l'esclavon, et leur costume national semblable à celui des soldats romains. Scanderberg, leur glo-

rieux chef, défendit pendant plus de vingt ans dans le quinzième siècle, la liberté de son pays contre les armées nombreuses des empereurs ottomans. Leurs dispositions belliqueuses ne se sont pas altérées.

Les Albanais actuels, presque tous mahométans, sont depuis longtemps le principal appui des armées ottomanes et les satellites des Pachas. Trois sandgiacats composent l'Albanie, 1° Scutari, 2° Avlona 3° Delvino. Les deux premiers obéissent au pacha de Scutari. Le dernier dépend du pacha actuel de Yanina, qui sans être brouillé avec la Porte en est, pour ainsi dire, indépendant. Ce pacha qui a su profiter des circonstances pour s'agrandir, gouverne l'Épire méridionale, la Livadie, la Thessalie, et une partie de la Macédoine.

La Livadie, séparée de l'Albanie par un des grands contreforts du Pinde, contient l'Étolie, l'Acarnanie, la Locride, la Phocide, la Doride, la Béotie, Mégare et l'Attique. Le Parnasse et l'Hélicon, qui sont un prolongement du Pinde, séparent les cinq premières provinces des trois dernières. Le Céphise, qui se jette dans le lac Copaïs, à travers le Béotie, forme le seul grand bassin de la Livadie. Le mont Pentélique et le mont Hymette, composent avec leurs vallées le territoire de l'Attique.

La Béotie, ou la vallée du Céphise, possède de riches pâturages et récolte beaucoup de grains. Mais les

autres parties de la Livadie ne consistant que dans les versants du Parnasse, de l'Hélicon, du Cythéron, du mont Pentélique et de l'Hymette, et dans les étroites vallées de leurs contreforts, sont peu fertiles, et ne produisent en abondance que des olives, du vin et des fruits de toutes espèces.

Les parties orientales de la Livadie, étant à la fois montueuses et exposées à l'est, sont habitées par des hommes actifs, laborieux et spirituels. Le gouvernement turc n'a pas encore pu leur ôter, après une oppression tyrannique de plus de trois siècles, ces qualités brillantes qu'ils doivent à leur climat. Les Grecs de la Livadie occidentale sont encore comme autrefois plus superstitieux et moins spirituels que ceux de la partie orientale.

L'île de Négrepont, l'ancienne Eubée, peut être considérée comme faisant partie du continent, puisqu'un pont de pierre l'unit à la Livadie, et que la mer a très peu de profondeur au détroit de l'Euripe. Traversée par une chaîne calcaire qui est parallèle au Parnasse et à l'Hélicon, l'île d'Eubée a été remarquable dans tous les temps par sa fertilité et la variété de ses produits. Les galères turques y étaient stationnées autrefois.

Les montagnes de la Morée ou Péloponnèse, unies à celles du continent par l'isthme de Corinthe, qui est un contrefort de la chaîne centrale de la Grèce, se re-

lèvent vers le centre, et forment, comme nous avons dit, le haut plateau de l'Arcadie. C'est de ce plateau que partent tous les contreforts qui se dirigent vers les caps très-saillants de la Morée. Ces contreforts servaient autrefois de limites aux provinces de l'Achaïe, de l'Élide, de la Messénie, de la Laconie et de l'Argolide.

La Morée a été divisée par les Turcs ou plutôt par les Vénitiens, en quatre parties. 1° La Saccanie ou Romanie mineure, qui comprend les anciens territoires de Corinthe, Argos et Sycione. 2° Braccio de Maïna, qui renferme l'Arcadie et la Laconie. 3° Belvedère, où sont l'ancienne Élide et la Messénie. 4° La Chiarenza ou l'ancienne Achaïe. — Les chefs de ces quatre parties dépendent de l'autorité militaire du pacha de Tripolitza, capitale de de toute la province.

Outre la plaine grande et élevée de son plateau central, où l'on voit le lac Stymphale et le Styx, la Morée contient les bassins du Carpon ou Alphée, de la Pirnaza ou Pirnisus, du Vasilipotamos ou Eurotas et de la Planiza, et produit en abondance du blé, de l'huile, des raisins de Corinthe, de la soie, du coton, des laines, du vin, du miel et de la cire; ses vallées nourrissent des chevaux beaux et vigoureux, et des bestiaux de toute espèce. La culture du tabac et du coton y prospère; l'abondance et la qualité de ses mûriers est le motif de

sa dénomination actuelle. Les mélèses et les sapins, qui couvrent ses plus hautes montagnes, donnent des résines et du goudron.

Les golfes de Lépante, de Coron, de Colokitia, de Naples de Romanie et d'Égina sont tellement favorables à son commerce extérieur, que même sous le gouvernement des Turcs elle exporte annuellement pour plus de huit millions de francs de marchandises de son cru.

Cependant cette presqu'île, qui par sa grande fertilité et par sa position entre l'Archipel et l'Adriatique devrait être une des provinces les plus riches et les plus peuplées de l'Europe, et qui comptait autrefois huit millions d'âmes, n'a pas en ce moment 500 mille habitants, dont à peine 150 mille suivent la croyance mahométane ; mais prise et reprise pendant trois siècles par les Turcs et les Vénitiens, saccagée tour à tour par ces deux peuples également avides, ravagée d'une manière affreuse par les Albanais durant l'avant-dernière guerre contre les Russes, elle présente, surtout dans les parties montueuses, beaucoup de déserts, des ruines et des forêts impénétrables. On voit cependant avec plaisir au milieu de cette presqu'île désolée, un peuple fier, intrépide et laborieux, celui de Maina (1), d'environ 45 mille âmes,

(1) Ce peuple descend des Spartiates.

lequel a réussi à défendre sa liberté contre les Turcs, et n'a consenti à payer un léger tribut à la Porte, qu'à condition que les Osmanlis n'auraient jamais le droit de mettre le pied sur son territoire.

L'Albanie, la Livadie et la Morée pourraient former par leur aggrégation un royaume assez puissant. Le Montenegro, la grande chaîne centrale, ses contreforts et le mont Œta couvriraient sa frontière du côté de la Dalmatie et de la Macédoine. Partout ailleurs la mer lui servirait de défense naturelle. Sa population, qui formerait une masse d'environ quinze cent mille âmes, ne tarderait pas à s'accroître par le commerce et l'agriculture, et serait plus que quadruplée avant cent ans. Les habitants de ce nouveau royaume, étant belliqueux, actifs, entreprenants et spirituels, sauraient à la fois défendre leur pays et cultiver avec succès, comme autrefois, les arts, les sciences, le commerce et l'agriculture.

Les mers qui environneraient ce royaume, et les golfes profonds du Drino, de Durazzo, d'Avlona, de l'Arta, de Lépante, de Coron, de Naples de Romanie, d'Egina, et d'Egripas, animeraient à la fois le commerce extérieur de ces peuples et les rendraient excellents marins. Les beaux bois de construction de l'Albanie procureraient bientôt à ce royaume une marine militaire. Le

golfe de Lépante fermé par des châteaux, comme les Dardanelles, servirait, dans son vaste bassin, d'école d'instruction pour des escadres, qui pourraient s'armer, évoluer, et s'instruire, sans crainte d'un ennemi supérieur.

La division de la Turquie d'Europe, en trois nouveaux royaumes, ne changerait pas essentiellement la balance de notre continent, puisque les grandes puissances européennes ne feraient aucune acquisition importante dans ces arrangements politiques. Les trois nouveaux souverains, obligés de se surveiller entre eux, concentreraient long-temps leurs principales vues dans l'accroissement de leur population et de leur commerce, et rechercheraient par conséquent la paix. L'intérêt de ces peuples, et même de l'Europe entière, semblerait exiger qu'aucun des chefs de ces nouvelles monarchies n'appartînt par le sang aux principaux monarques de notre continent.

Les constitutions de ces royaumes devraient être conformes aux dispositions de ces peuples considérés comme essentiellement belliqueux, et susceptibles en même temps de devenir riches par leur agriculture et leur commerce, et comme sortant tout à coup de l'esclavage et de la barbarie pour participer à la civilisation européenne. La nécessité de fondre dans une masse

générale des hommes de toutes les religions, rendrait la tolérance la première loi de l'État, et devrait peut-être même empêcher qu'il n'y eût une religion dominante. L'égalité politique de tous les sujets de ces trois nouveaux royaumes, au moment de leur émancipation générale, serait sans doute un motif pour n'établir parmi eux des distinctions héréditaires, que lorsque les nouvelles institutions monarchiques seraient entièrement affermies.

Les îles Cyclades pourraient aussi, à l'instar des îles Ioniennes, former une république insulaire, dont le président résiderait à Candie. Je ne pousserai pas plus loin ces dissertations politiques..... Il convient de m'arrêter, d'autant plus que mes réflexions précédentes, basées sur l'état des peuples de la Turquie européenne et sur la configuration physique de cette importante péninsule, ne fixeront sans doute pas l'attention des souverains de l'Europe à une époque où tout doit tendre au calme, à la concorde et au repos, après tant de desastres, de guerres et de bouleversements.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 39, ligne 1, au lieu de frontières du *Nord et* de la France, lisez : frontières du *Nord-Est*, etc.
Page 85, ligne 8, au lieu de *etfas*, lisez : *fetfas*.
Page 103, ligne 7, au lieu d'*assourdi*, lisez : *abasourdi*.
Page 166, ligne 10, au lieu d'*acheté*, lisez : *achetés*
Page 179, ligne 21, au lieu de *beylesboy*, lisez : *beylerbey*.
Page 189, ligne 2, au lieu de *scheites*, lisez : *schütes*.
Page 190, ligne 3, au lieu *des califes*, lisez : *aux califes*.
Page 204, lignes 17 et 18, au lieu de *kinperli*, lisez : *kinperli*.
Page 208, ligne 6, au lieu du *Pnith*, lisez : *Pruth*.
Page 224, ligne 18, au lieu de *Rcault*, lisez : *Ricault*.
Id. —, ligne 20, au lieu de *Toeleerini*, lisez : *Toderini*.
Page 253, ligne 20, au lieu de *uezzins*, lisez : *muezzins*.
Page 255, ligne , au lieu d'*Américains*, lisez : *Arméniens*.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 22, ligne 12, au lieu de *Hasson*, lisez : *Hassan*.
Page 23, ligne 9, au lieu de *nommé Aga*, lisez : *nommé Omer Aga*.
Page 55, ligne 18, au lieu de *de derrière*, lisez : *derrière*.
Page 61, ligne 22, au lieu de *les ministres*, lisez : *ces ministres*.
Page 75, ligne 27, au lieu de *acfit*, lisez, *actif*.
Page 97, ligne 3, au lieu de *Fraser*, lisez : *Frazer*.
Id. —, ligne 6, au lieu de *Wanchopa*, lisez : *Wauchope*.
Page 226, ligne 6, au lieu de *circulant*, lisez : *circulants*.
Page 262, ligne 17, au lieu de *Ortakeni*, lisez : *Ortakeuï*.

DR 731 J83 v.2
Juchereau de Saint-Denys, Antoine de, baron
Révolutions de Constantin en 1807 et 1808

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY